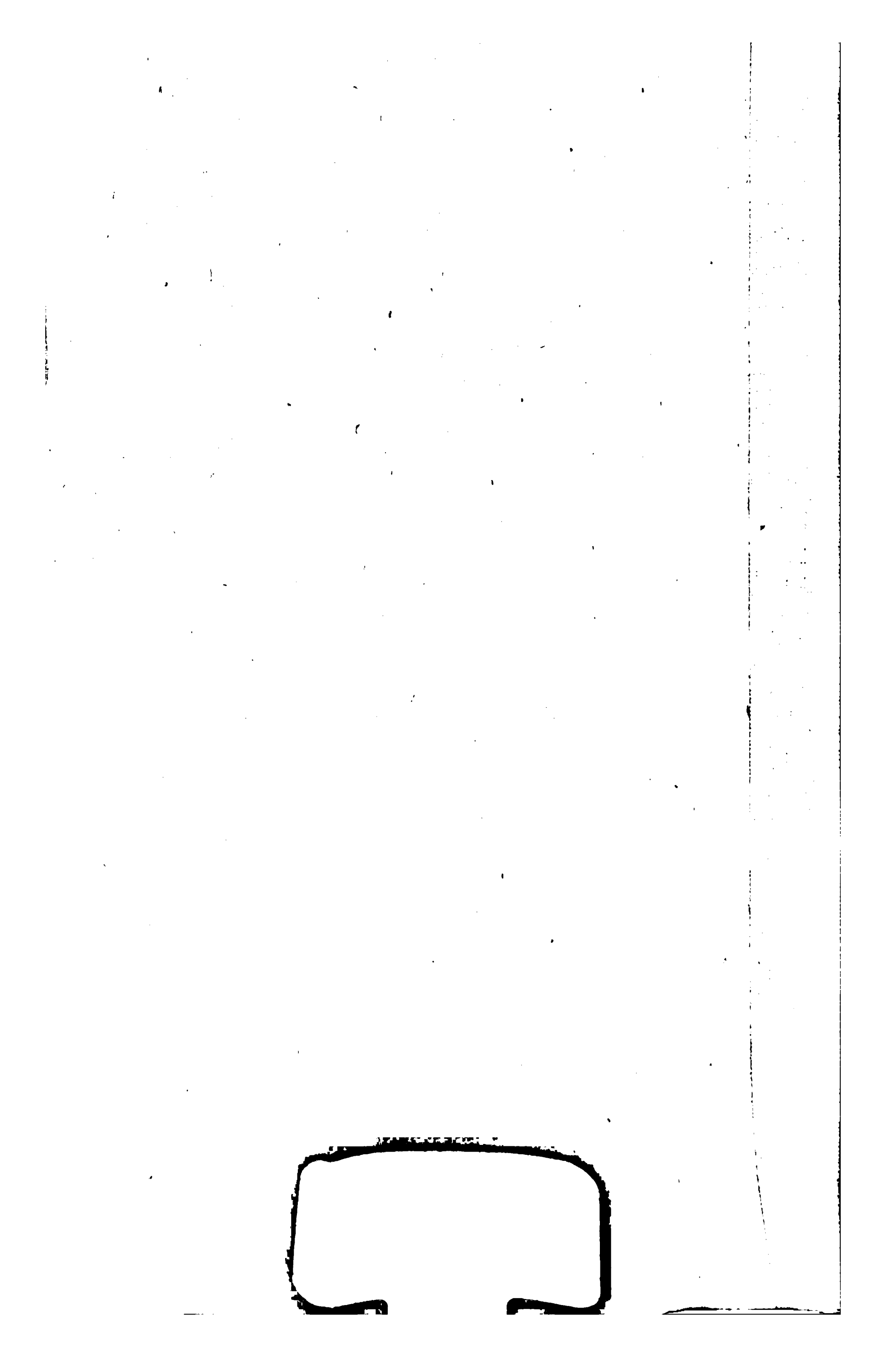
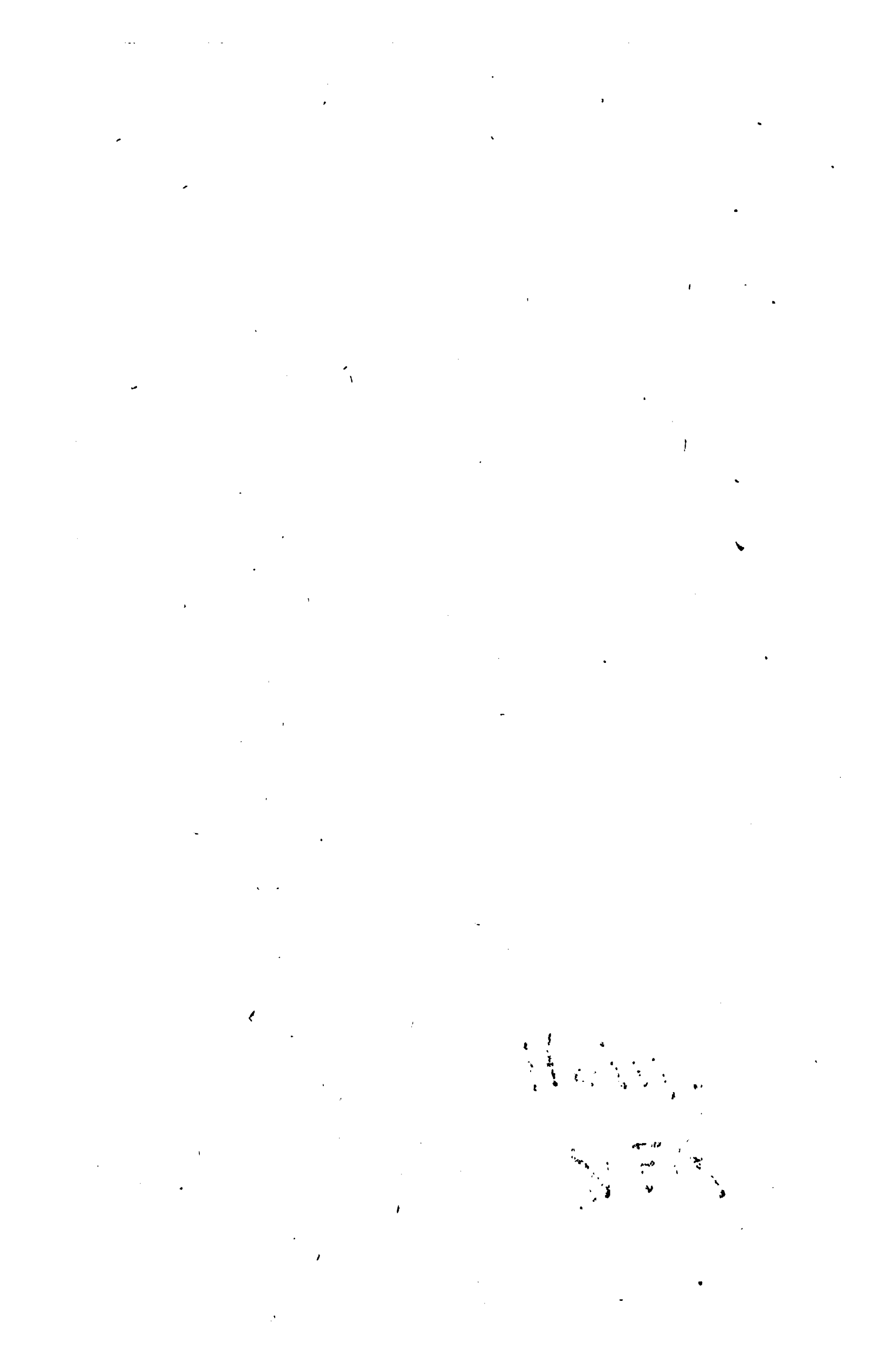




Her[illegible]

4a

ŒUVRES

DE

HENRI HEINE.

III.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET COMP.,
Rue de Vaugirard, n° 15.

ŒUVRES

DE

HENRI HEINE.

III.

REISEBILDER,

— *TABLEAUX DE VOYAGE.* —

2.



PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.

1834.

ANGLETERRE.

—

1828.

I.

Sur la Tamise.

. . . .

L'homme jaune était debout avec moi sur le pont, quand j'aperçus les rivages verdoyants de la Tamise, et que, dans tous les coins de mon cœur, les rossignols s'éveillèrent. — Terre de la liberté, m'écriai-je, je te salue!... Salut, liberté! jeune soleil du monde rajeuni! Ces vieux soleils, l'amour et la foi, sont ternis et froids, et ne peuvent plus ni éclairer ni ré-

chauffer. Ils sont abandonnés, ces vieux bois de myrtes, qui jadis regorgeaient de population, et il n'y reste plus que quelques colombes timides qui nichent dans ces bosquets de la tendresse. Elles tombent, les vieilles cathédrales qu'élevèrent autrefois, à une hauteur gigantesque, des races hardiment pieuses qui voulaient édifier leur foi jusque dans le ciel; elles se démolissent pièce à pièce, et leurs dieux ne croient plus à eux-mêmes. Ces dieux sont décrépits, et notre siècle n'a plus assez d'imagination pour en créer de nouveaux. Toute la force qu'enferme le cœur de l'homme devient aujourd'hui amour de la liberté, et la liberté est peut-être la religion de notre temps, et c'est encore une religion qui se prêche, non aux riches, mais aux pauvres, et elle aussi, a ses apôtres, ses martyrs et ses Ischariotes.

— « Jeune enthousiaste, » me dit l'homme jaune, vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Vous pouvez avoir raison en disant que la liberté est une religion nouvelle qui se répandra sur toute la terre. Mais comme, jadis, chaque peuple, en adoptant le christianisme, le modifia suivant ses besoins et son propre caractère, ainsi chaque peuple ne prendra de

la nouvelle religion que ce qui s'accordera avec les exigences locales et le caractère de la nation.

» Les Anglais sont un peuple d'intérieur; ils vivent d'une vie de famille bornée, enfermée, de paix. Au milieu des siens, l'Anglais cherche cette satisfaction de l'âme que sa gaucherie naturelle, sous le rapport social, lui interdit hors de chez lui. L'Anglais se contente donc de cette liberté qui garantit ses droits personnels et protége sans restriction son corps, sa propriété, son lit conjugal, sa croyance et même ses caprices. Chez lui, personne n'est plus libre que l'Anglais, et, pour me servir d'une expression célèbre, il est roi et pontife entre ses quatre murs, et sa devise ordinaire : *My house is my castle*, n'a rien d'inexact.

» Mais si l'Anglais a principalement besoin de liberté personnelle, le Français peut, à la rigueur, s'en passer, pourvu qu'on lui donne cette partie de la liberté que nous nommons égalité. Les Français ne sont nullement un peuple d'intérieur, mais un peuple sociable; ils ne peuvent souffrir ces réunions silencieuses qu'ils appellent *conversations anglaises;* ils courent en bavardant du café au cercle, et du cercle aux salons; leur léger sang de Champagne

et leur habileté innée dans le commerce habituel, les portent à la vie de sociabilité, dont la première et dernière condition, et même l'âme, est l'égalité. Du perfectionnement de la société en France dut résulter le besoin d'égalité, et, quelles que soient les causes de la révolution, cette révolution trouva ses principaux organes parmi ces spirituels roturiers qui vivaient dans les salons de Paris sur un pied d'égalité apparente avec la haute noblesse, mais à qui de temps à autre un sourire féodal, même à peine sensible, et d'autant plus blessant, rappelait la grande, l'outrageante inégalité. Et quand la *canaille roturière* prit la liberté de décapiter cette haute noblesse, ce fut peut-être pour hériter moins de leurs biens que de leurs aïeux. Que cette soif d'égalité fût le grand levier de la révolution, nous devons le croire, d'autant plus que les Français se sentirent bientôt heureux et contents sous la domination de leur grand empereur, qui, prenant en considération l'incapacité de ces prodigues, garda toute leur liberté sous sa sévère curatelle, et ne leur laissa que la joie d'une entière et glorieuse égalité.

» L'Anglais supporte donc avec bien plus de

patience que le Français la vue d'une aristocratie privilégiée. Il se console avec la pensée que les droits qu'il possède empêchent cette aristocratie de le troubler dans la jouissance de ses conforts intérieurs et dans ses projets d'existence. Ces aristocrates ne portent pas non plus leurs priviléges en étalage comme sur le continent. Dans les rues et dans les lieux de divertissements publics, on ne voit de rubans bariolés que sur les chapeaux des femmes, et d'insignes d'or et d'argent que sur le dos des laquais. D'ailleurs ces belles livrées de toutes couleurs qui, chez nous, annoncent une caste militaire exclusivement privilégiée, en Angleterre ne sont rien moins qu'une distinction honorifique. Comme un acteur qui essuie son fard après la représentation, l'officier anglais, une fois l'heure du service passée, se hâte de se dépouiller de son habit rouge, et, dans la redingote d'un gentleman, redevient un gentleman. Ce n'est qu'au théâtre de Saint-James qu'on tient à ces décorations et à ces costumes qu'on a conservés des vieux chiffons du moyen âge ; c'est là que flottent les rubans d'ordres, que les étoiles étincellent, que bruissent les culottes de soie et les longues queues de satin,

là que retentissent les éperons d'or et les locutions d'un français suranné, là que le chevalier se gonfle et que la noble demoiselle se pavane. Mais qu'importe à un Anglais libre la comédie de la cour de Saint-James ! Cela ne le gêne en rien, après tout, et personne ne lui défend de jouer aussi cette même comédie chez lui, d'y faire agenouiller devant lui ses domestiques, de s'amuser avec la jarretière de sa cuisinière... *Honny soit qui mal y pense.*

» Pour les Allemands, ceux-là n'ont besoin de liberté ni d'égalité. C'est un peuple spéculatif, idéologue, penseur, rêveur, qui ne vit que dans le passé et dans l'avenir, et n'a pas de présent. Les Anglais et les Français ont un présent ; chez eux chaque jour a son combat, sa résistance et son histoire. L'Allemand n'a rien pour quoi il dût combattre ; et comme il commençait à soupçonner qu'il pouvait pourtant y avoir des choses dont la possession serait désirable, ses philosophes lui ont sagement appris à douter de l'existence de ces choses. On ne peut nier que les Allemands n'aiment aussi la liberté ; mais c'est différemment des autres peuples. L'Anglais aime la liberté comme sa femme légitime ; il la possède, et quoiqu'il ne

la traite pas avec une tendresse particulière, il sait pourtant au besoin la défendre comme un homme, et malheur à l'habit rouge qui pénètre dans le sanctuaire de sa chambre à coucher, qu'il soit galant ou sergent. Le Français aime la liberté comme la fiancée de son choix; il brûle pour elle, il s'enflamme, il se jette à ses pieds avec les protestations les plus exagérées, il se bat pour elle à mort, et pour elle il fait mille folies. L'Allemand aime la liberté comme il aime sa vieille grand'-mère. »

Les hommes sont d'étranges créatures. Dans la patrie, nous grommelons. Chaque sottise, chaque maladresse nous révolte; nous voudrions, comme des enfants, échapper à tout cela et courir au large dans le monde. Sommes-nous enfin réellement dans ce monde si large, nous le trouvons alors trop large pour nous, et nous soupirons secrètement après ces étroites sottises et ces mesquines maladresses de la patrie, et nous voudrions encore être assis dans notre vieille chambre si bien connue, et, si cela se pouvait, nous bâtir une cabane derrière le poêle, nous y accroupir bien chaudement et y lire l'*Indicateur universel des Allemands*. C'est ce qui m'arriva en allant en Angleterre. A peine

avais-je perdu de vue les côtes d'Allemagne, qu'il s'éveilla en moi un bizarre amour posthume pour les bonnets de nuit teutoniques et pour les forêts de perruques que je venais de quitter avec humeur, et quand mes yeux eurent perdu la patrie, je la retrouvai dans mon cœur.

Ma voix put donc avoir un léger accent d'attendrissement quand je répondis à l'homme jaune : — Mon cher monsieur, ne médites pas des Allemands ; s'ils sont rêveurs, il en est beaucoup d'entre eux qui ont rêvé de si belles choses que je les échangerais à peine contre la réalité toute éveillée de nos voisins. Puisque nous tous dormons et rêvons, nous pouvons peut-être nous passer de liberté ; car nos tyrans dorment aussi et ne font que rêver la tyrannie. Ce fut seulement alors que les Romains catholiques nous eurent confisqué notre liberté de rêver, que nous nous réveillâmes, nous devînmes hommes d'action, nous fûmes vainqueurs; après quoi nous nous recouchâmes pour rêver sur nouveaux frais. Oh! monsieur, ne vous moquez pas de nos rêveurs, car de temps à autre, comme des somnambules, ils disent des choses admirables dans leur sommeil, et leur parole devient alors semence de liberté. Personne ne

peut prévoir la tournure des choses. Peut-être que l'Anglais spleenique, dégoûté de sa femme, lui mettra un jour une corde au col, et l'ira vendre au marché à Smithfield. Le léger Français deviendra peut-être infidèle à sa fiancée, la quittera et s'en ira chantant et dansant faire la cour aux dames de son Palais-Royal. Mais l'Allemand ne poussera jamais tout-à-fait à la porte sa vieille grand'-mère, il lui donnera toujours une petite place au foyer, où elle pourra conter aux enfants attentifs ses contes de fées. Si, un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté avait disparu du monde entier, ce sera un rêveur allemand qui la retrouvera dans ses rêves. —

Pendant que le paquebot, et avec lui notre conversation, remontaient le courant du fleuve, le soleil disparaissait, et ses derniers rayons éclairaient l'hospice de Greenwich, édifice imposant, semblable à un palais, qui consiste, à proprement parler, en deux ailes, et dont l'espace intermédiaire, qui est vide, laisse voir aux passants une montagne verte et boisée, couronnée par un joli petit château. Sur l'eau, la foule de bâtiments s'épaississait à chaque instant, et j'admirais l'habileté avec laquelle s'évitaient ces gros vaisseaux. On est salué en

passant par mainte figure sérieusement amicale qu'on n'a jamais vue, et qu'on ne reverra peut-être jamais. On passe si près les uns des autres qu'on pourrait se donner la main pour le bonjour et pour l'adieu tout à la fois; le cœur se gonfle à l'aspect de tant de voiles enflées, et se sent étrangement ému quand arrive du rivage le bourdonnement confus, la musique des danses lointaines et le bruit étouffé des matelots. Mais peu à peu s'évanouissent sous le voile blanc du brouillard du soir les contours des objets, et il ne reste visible qu'une forêt de mâts chauves et élancés.

L'homme jaune était toujours auprès de moi, et regardait pensif dans le ciel, comme s'il voulait découvrir, à travers la vapeur, les pâles étoiles; les yeux toujours en l'air, il mit sa main sur mon épaule, et du ton d'un homme dont les pensées intimes deviennent involontairement des paroles, il dit : — La liberté et l'égalité! on ne les trouve pas ici-bas, ni même là-haut. Ces étoiles ne sont pas égales; l'une est plus grosse et plus brillante que l'autre; aucune ne marche en liberté; toutes obéissent à des lois prescrites, à des lois de fer... L'esclavage est dans le ciel comme sur la terre. —

— Voilà la Tour! s'écria tout d'un coup l'un de nos compagnons de voyage, en montrant un édifice élevé qui sortait de Londres embrumé comme un spectre sombre et mystérieux.

II.

Londres.

J'ai vu la chose la plus étonnante que puisse montrer le monde à l'esprit stupéfait; je l'ai vue et ne cesse de m'étonner encore... Toujours se dresse devant ma pensée cette forêt de brique traversée par ce fleuve agité de figures humaines vivantes, avec leur mille passions variées, avec leur désir frémissant d'amour, de faim et de haîne... Je parle de Londres.

Envoyez un philosophe à Londres; mais,

pour Dieu, n'y envoyez pas un poète! Amenez-y un philosophe et placez-le au coin de Cheap-Side, il y apprendra plus de choses que dans tous les livres de la dernière foire de Leipzig; et à mesure que ces flots d'hommes murmureront autour de lui, une mer de pensées se gonflera aussi devant lui, l'esprit éternel qui flotte au-dessus le frappera de son souffle, les secrets les plus cachés de l'ordre social se révéleront à lui soudainement, il entendra et verra distinctement les pulsations vitales du monde... Car si Londres est la main droite du monde, main active et puissante, cette rue qui conduit de la Bourse à Downing-Street peut-être regardée comme la grande artère.

Mais n'envoyez pas un poète à Londres! Ce sérieux comptant de toutes choses, cette colossale uniformité, cet immense mouvement mécanique, cet air chagrin de la joie elle-même, ce Londres exagéré écrase l'imagination et déchire le cœur; et si par hasard vous voulez envoyer un poète allemand, un rêveur, qui s'arrête devant la moindre apparition, peut-être devant une mendiante déguenillée ou devant une brillante boutique d'orfèvre;... oh! alors, il lui arrivera très-mal: il sera bousculé de tous

les côtés, ou même renversé avec un aimable *goddamn. Goddamn!* les damnées bourrades! Je remarquai bientôt que ce peuple à beaucoup à faire. Il vit sur un grand pied, et quoique la nourriture et les habits soient chez lui plus chers que chez nous, il veut pourtant être mieux nourri et mieux habillé que nous. Il a aussi de grosses dettes, comme il convient à tous gens de qualité, ce qui ne l'empêche pas quelquefois de jeter par ostentation ses guinées par la fenêtre, et de payer les autres peuples afin qu'ils se boxent pour sa satisfaction particulière; alors, il donne encore à leurs rois respectifs quelque bon pour boire... Aussi faut-il que John Bull travaille jour et nuit à se procurer de l'argent pour de pareilles dépenses; jour et nuit il lui faut mettre son cerveau à la torture et inventer de nouvelles machines. Il est assis et calcule à la sueur de son front; il court, il vole, sans prendre garde à rien, du port à la Bourse, et de la Bourse au Strand, et alors quand au coin de Cheap-Side, un pauvre poëte allemand lui barre le chemin en bâillant devant une boutique de gravures, il est très-pardonnable qu'il le jette un peu rudement de côté: *goddamn!*

Or le tableau que je regardais, bouche béante,

au coin de Cheapside, était le passage de la Bérésina par les Français.

Quand, arraché à cette contemplation, je reportai les yeux sur la rue bruyante, où une bagarre bariolée d'hommes, de femmes, d'enfants, de *gigs*, de voitures de poste, entre autres aussi un convoi funèbre, se déroulait en grondant, criant, gémissant et craquant, il me sembla que tout Londres n'était qu'un pont de la Bérésina, où chacun, dans une inquiétude délirante, veut se frayer un passage pour prolonger un petit reste de vie, où l'insolent cavalier écrase le pauvre fantassin, où celui qui tombe est perdu pour toujours, où les meilleurs camarades courent sans pitié sur les cadavres les uns des autres, où des milliers, mourant de lassitude et tout sanglants, ayant voulu, mais en vain, se cramponner aux planches du pont, tombent dans la fosse glaciale de la mort.

Combien notre chère Allemagne au contraire a l'air plus serein et plus habitable! avec quelle lenteur rêveuse, quelle paix de dimanche s'y meuvent toutes choses! La garde monte avec calme, c'est sous un soleil calme que resplendissent les uniformes et les maisons; autour

des pignons voltigent les hirondelles, aux fenêtres sourient de grasses conseillères de justice, dans les rues sonores, tout a autant de place qu'on en peut désirer, les chiens s'y peuvent flairer à l'aise, les hommes s'arrêter commodément et discourir sur le théâtre, et saluer profondément, très-profondément, quand passe quelque faquin ou vice-faquin de distinction avec un bout de ruban bigarré sur un habit râpé, ou un petit maréchal de cour tout poudré, tout doré, qui daigne rendre un salut gracieux.

J'avais bien fait le projet de ne pas m'étonner sur l'imposante grandeur de Londres, dont j'avais ouï tant de choses. Mais il m'arriva de même qu'à ce pauvre écolier qui était bien décidé à ne pas sentir la correction qu'il allait recevoir. Il y eut seulement cette différence qu'il attendait sur son dos les quelques coups du bâton ordinaire, selon l'usage ordinaire, et qu'on lui administra à la place une mesure extraordinaire de coups qu'il reçut à un endroit extraordinaire au moyen d'une petite baguette. Moi, j'attendais de grands palais, et je ne vis rien que de petites maisons; mais l'uniformité et l'incalculable foule de ces habitations impose

par cela même avec d'autant plus de puissance.

Ces maisons de briques reçoivent de l'air humide et de la vapeur du charbon une couleur uniforme de teinte olive foncée. Elles sont toutes de la même architecture ; ordinairement deux ou trois fenêtres en large et trois en hauteur, et sur le faîte, de petites cheminées rouges qui ont l'air de dents fraîchement arrachées et saignantes. Les rues, larges et tirées au cordeau, ont ainsi l'air d'être formées seulement par deux longues maisons sans fin bâties en forme de caserne. La raison en est que chaque famille anglaise, ne se composât-elle que de deux personnes, veut pourtant habiter une maison seule, son château fort à elle, et que de riches spéculateurs, pour satisfaire ce besoin, bâtissent des rues entières dont ils revendent les maisons en détail. Dans les rues principales de la Cité, partie de Londres où est le siége du commerce et de l'industrie, où des maisons encore anciennes séparent les nouvelles, où les devantures sont couvertes jusqu'au toit de noms longs d'une aune et de chiffres presque toujours dorés et en relief, cette uniformité caractéristique des maisons frappe moins, d'autant moins,

que l'œil de l'étranger est sans cesse occupé par l'aspect merveilleux de tant d'objets beaux et nouveaux étalés aux fenêtres des boutiques. Ces objets en eux-mêmes produisent déjà un très-grand effet, parce que l'Anglais achève complétement tout ce qu'il confectionne; et que chaque article de luxe, une lampe astrale, une botte, une boîte à thé, une robe de femme, nous engagent par leur brillant et par leur air *finished;* mais c'est aussi l'art de l'étalage, le contraste des couleurs et la variété qui donnent un attrait particulier aux boutiques anglaises; même les choses destinées aux besoins de tous les jours, se montrent avec une étonnante magie d'éclat; des comestibles ordinaires nous attirent par une nouvelle combinaison d'éclairage; même les poissons crus sont présentés avec un art piquant qui nous charme par les reflets d'arc-en-ciel de leurs écailles, la viande crue est comme peinte sur des assiettes de porcelaine bien nettes et enluminées de toute façon, avec une riante couronne de persil. Enfin tout a la coquetterie d'une peinture, et nous rappelle les tableaux si brillants et pourtant si naturels de Franz Mieris. Il n'y a que les hommes qui n'aient pas l'air aussi

gai que sur ces tableaux hollandais ; c'est avec les figures les plus sérieuses qu'ils vendent les joujous les plus drôles, et la coupe et la couleur de leur habillement sont uniformes comme leurs maisons.

Du côté opposé de Londres qu'on nomme l'extrémité occidentale, *the west-end of the town*, où vit le monde distingué et moins occupé, cette uniformité domine encore davantage ; en effet, il y a des rues entières, longues et larges, où toutes les maisons, grandes comme des palais, ne sont pourtant pas autrement distinguées extérieurement, si ce n'est qu'ici on voit comme à presque toutes les habitations qui ne sont pas tout-à-fait ordinaires les fenêtres du premier étage décorées de balcons en fer, et qu'on trouve aussi au rez-de-chaussée un noir grillage en fer qui protége un étage souterrain. On rencontre aussi dans cette partie de la ville de grands *squares*, qui sont des rangées de maisons semblables à celles précédemment décrites, lesquelles forment un carré où se trouve au milieu un jardin fermé par une grille en fer noir avec quelques statues. Sur ces places et dans ces rues, l'œil de l'étranger n'est jamais blessé par l'aspect des cabanes

croulantes de la misère. Partout se raidissent la richesse et la distinction : c'est dans de petites rues écartées et dans de sombres et humides passages que s'entasse la pauvreté avec ses haillons et ses larmes.

L'étranger qui parcourt les grandes rues de Londres, et ne tombe pas justement dans les véritables quartiers du petit peuple, ne voit rien ou très-peu de l'immense misère qui se trouve en cette ville. Seulement de loin en loin, à l'entrée de quelque ruelle obscure, une femme déguenillée se tient en silence avec un nourrisson sur son sein flétri, et demande l'aumône avec les yeux. Peut-être quand ces yeux sont encore beaux, les regarde-t-on par hasard avec plus d'attention, et l'on s'effraie du monde de douleur qu'on y a entrevu. Les mendiants ordinaires sont de vieilles gens, nègres pour la plupart, qu'on voit au coin des rues, où ils balaient un passage pour les piétons, ce qui est fort utile dans la boue de Londres, et demandent pour leur peine une pièce de cuivre. La pauvreté, ainsi que le vice et le crime, ne sort de ses repaires que vers le soir. Elle évite la lumière du jour d'autant plus timidement que sa misère contraste d'une ma-

nière plus affreuse avec l'arrogance de la richesse qui resplendit partout. Il arrive pourtant quelquefois que la faim la pousse dans la journée hors de ses sombres ruelles, et alors elle s'arrête avec ses yeux muets et éloquents, et tend une main suppliante au riche marchand qui passe affairé et faisant sonner ses écus, ou au lord oisif qui, tel qu'un Dieu rassasié, traverse, monté sur un haut coursier, cette foule au-dessous de lui, sur laquelle il jette de temps en temps un regard noblement indifférent, comme si ce fussent de petites fourmis ou un tas de chétives créatures dont la joie ou la douleur n'ont rien de commun avec ses sentiments. La noblesse anglaise, semblable à des êtres d'une nature supérieure, plane en effet au-dessus de cette canaille qui reste attachée au sol, et regarde la petite Angleterre comme son pied-à-terre seulement, l'Italie comme sa maison de campagne, Paris comme son salon de compagnie, enfin le monde entier comme sa propriété; ne connaissant ni inquiétudes, ni limites, ces gens volent où bon leur semble, et leur or est un talisman qui réalise leurs désirs les plus insensés.

Malheureuse pauvreté! que ta faim doit être

cruelle là où d'autres regorgent d'un insolent superflu ! Et quand on te jette par hasard d'une main indifférente une croûte de pain, combien amères doivent être les larmes dont tu l'arroses ! Tu t'empoisonnes avec tes propres larmes. Tu as bien raison de chercher la compagnie du vice et du crime. Des criminels repoussés portent souvent plus d'humanité dans le cœur, que ces froids et irréprochables épiciers de la vertu chez qui toute force est éteinte pour le mal, mais aussi pour le bien. Et même le vice n'est pas toujours vice : j'ai vu des femmes sur la joue desquelles le vice était peint en rouge, et dans leur cœur habitait la pureté du ciel ; j'ai vu des femmes... Je voudrais les revoir encore !

III.

Les Anglais.

Chaque nation a sa place assignée sous les arcardes de la Bourse de Londres, et on y lit sur des écriteaux élevés les noms : *Russes*, *Espagnols*, *Suédois*, *Allemands*, *Danois*, *Maltais*, *Juifs*, *Hambourgeois*, *Turcs*, etc., etc. Autrefois, chaque marchand se tenait sous l'écriteau qui désignait sa nation; aujourd'hui ce serait peine inutile de l'y chercher : les hommes ont avancé. Là où étaient les Espagnols se

tiennent actuellement les Hollandais, les Hambourgeois ont remplacé les Juifs; là où l'on cherche les Turcs on trouve maintenant les Russes, les Italiens se tiennent où furent les Français : il n'y a pas jusqu'aux Allemands qui n'aient fait quelques pas.

Comme à la Bourse de Londres, les anciens écriteaux sont aussi restés en place dans le reste du monde, pendant que les hommes établis au-dessous ont été poussés en avant, et que d'autres hommes sont venus à leur place, dont les têtes nouvelles vont très-mal avec le vieil écriteau. Les anciens traits caractéristiques des différents peuples, tels qu'on les a stéréotypés dans les *compendia* et dans les cabarets à bière, ne peuvent plus nous servir à rien, sinon à nous jeter dans des erreurs déplorables. De même que nous avons vu pendant les quinze dernières années se changer sensiblement sous nos yeux le caractère de nos voisins d'Occident, nous pouvons, depuis la levée du blocus continental, reconnaître de l'autre côté du canal une semblable métamorphose. Les raides et silencieux Anglais vont par troupes en pélerinage en France, pour y apprendre à parler et à se mouvoir, et, à leur

retour, on voit avec étonnement que leur langue s'est déliée, qu'ils n'ont plus, comme auparavant, deux mains gauches, et ne se contentent plus de beefsteek et de plumpudding. J'ai vu de mes propres yeux un semblable Anglais qui a demandé dans la Tawistock-Tavern un peu de sucre pour ses choux-fleurs, hérésie contre la vieille et sévère cuisine anglicane, dont l'hôtelier faillit tomber à la renverse, vu qu'il est notoire que, depuis l'invasion romaine, le chou-fleur ne s'est jamais mangé en Angleterre que cuit à l'eau et sans aucun condiment doucereux. Ce fut ce même Anglais qui, encore que je ne l'eusse jamais vu auparavant, s'assit près de moi, et commença un discours français si prévenant, que je ne pus m'empêcher de lui avouer que je me réjouissais fort de trouver enfin un Anglais qui ne fût pas réservé avec les étrangers; à quoi il répondit, avec autant de franchise et sans sourire, qu'il parlait avec moi pour s'exercer dans la langue française.

C'est une chose digne de remarque, que les Français deviennent tous les jours plus pensifs, plus sérieux, plus profonds, à mesure que les Anglais s'efforcent de s'approprier un caractère

léger, superficiel et riant, tendance qui se manifeste dans leur littérature comme dans leur vie. Les presses de Londres ne sont occupées qu'à reproduire des écrits fashionables, des romans dont l'action est toujours dans la sphère brillante de la *high life*, ou en réfléchit l'image, comme, par exemple, *Almaks*, *Vivian Grey*, *Tremaine*, *The Guards*, *Flirtation*. Le nom de ce dernier roman désignerait le mieux ce genre tout entier, cette coquetterie de manières et de façons de parler exotiques, cette grosse délicatesse, cette lourde légèreté, ce doucereux acide, cette grossièreté raffinée, bref, toutes les niaiseries pesantes de ces papillons de bois qui voltigent dans les salons du West-End de Londres.

Quelle littérature nous offre au contraire aujourd'hui la presse française, cette véritable représentante de l'esprit et de la volonté des Français ! De même que leur grand empereur, qui employa les loisirs de sa captivité à dicter sa vie, à nous révéler les décrets les plus cachés de son âme divine, et changea le rocher de Sainte-Hélène en une chaire d'histoire du haut de laquelle les contemporains étaient jugés et leurs descendants instruits, les Français ont

commencé à utiliser aussi glorieusement que possible leurs jours de revers, le temps de leur inactivité politique. Eux aussi écrivent l'histoire de leurs faits. Ces mains qui ont manié si long-temps le glaive redeviennent l'effroi de leurs ennemis, quand elles prennent la plume; toute la nation est pour ainsi dire occupée de l'édition de ses mémoires, et, si elle suit mon conseil, elle fera encore une édition toute particulière, *ad usum Delphini*, avec de très-jolies vues coloriées de la prise de la Bastille, de l'attaque des Tuileries, du 21 janvier, etc.

Mais si j'ai dit que les Anglais tâchent aujourd'hui à devenir légers et frivoles, et à revêtir cette peau de singe dont les Français se dépouillent, je dois faire remarquer que cette recherche est surtout propre à la *nobility* et à la *gentry*, au beau monde, beaucoup plus qu'à la bourgeoisie. Au contraire, la partie industrielle de la nation, les marchands des villes de fabrique, et surtout les Écossais, portent le cachet intérieur du piétisme, je pourrais même dire du puritanisme, de sorte que cette portion bâtée du peuple forme, avec les mondains comme il faut, le même contraste que jadis les cavaliers et les têtes rondes peints

avec tant de vérité par Walter Scott dans ses romans.

On fait au barde écossais trop d'honneur, quand on croit que son génie a recréé, d'après des études historiques, l'extérieur et les pensées intimes de ces deux partis, et qu'il a, libre de préjugés comme un dieu poète, traité ces deux partis avec la même impartialité, avec la même affection. Mais qu'on jette un regard dans les réunions dévotes de Liverpool ou de Manchester, et ensuite dans les *saloons* fashionables du West-End, et l'on verra clairement que Walter Scott n'a eu qu'à copier son siècle, et qu'il a revêtu les figures d'aujourd'hui de costumes d'autrefois. Si l'on pense ensuite que, d'un côté, lui-même, comme Écossais, a sucé, par l'éducation et par l'esprit national, des sentiments puritains, et que de l'autre, comme tory, qui se croirait volontiers un rejeton des Stuarts, il doit être de tout son cœur royaliste et aristocrate, et qu'il a par conséquent embrassé avec un égal amour ces deux tendances, qui se sont neutralisées par le contraste, on s'explique facilement son impartialité dans la peinture des nobles et des démocrates du temps de Cromwell, impartialité qui nous a fait croire

à tort que nous devions attendre de lui, dans son histoire de Napoléon, une aussi fidèle (*fair-play*) peinture des héros de la révolution française.

Celui qui observe l'Angleterre avec attention, trouve chaque jour l'occasion de reconnaître ces deux tendances, la frivole et la puritaine, dans leur développement le plus repoussant, et cela va sans dire, dans leur lutte. Une occasion semblable s'est rencontrée, surtout dans le fameux procès de M. Wakefield, joyeux cavalier, qui avait enlevé à l'improviste la fille du riche M. Turner, marchand de Liverpool, et l'avait épousée à Gretna-Green devant le fameux forgeron qui forge les chaînes les plus solides. Toute la séquelle bigote, le peuple entier des élus de Dieu, cria anathème sur une pareille abomination; dans tous les oratoires de Liverpool on demanda au ciel de faire tomber sa colère sur la tête de Wakefield et de son complice que l'abîme de la terre devait engloutir comme la clique de Korah, Dathan et Abiram; et pour être encore plus sûr de la vengeance divine, on plaida en même temps dans les tribunaux de Londres pour attirer sur les profanateurs du plus saint des sacrements,

le courroux du *king's bench*, du grand-chancelier et même de la chambre haute...; pendant que dans les salons fashionables on savait fort bien plaisanter et rire avec tolérance du hardi ravisseur de filles. Ce contraste des deux opinions se manifesta encore à moi de la manière la plus divertissante, un jour que je me trouvais à l'Opéra auprès de deux grosses dames de Manchester qui voyaient pour la première fois ce lieu de réunion du beau monde : elles ne purent faire éclater assez fort l'horreur de leur cœur quand le ballet commença et que les légères danseuses en jupon court montrèrent leurs poses voluptueusement gracieuses, déployèrent leurs belles, longues et impudiques jambes, et se précipitèrent tout d'un coup comme des bacchantes dans les bras de leurs danseurs. La musique brûlante, les vêtements primitifs en tricot couleur de chair, les bonds naturels, tout se réunit pour arracher aux pauvres dames une sueur d'angoisse; leurs poitrines rougissaient d'indignation : *Shocking! for shame! for shame!* s'écriaient-elles toujours en gémissant, et elles furent tellement paralysées par l'effroi, qu'elles ne purent détacher leurs lorgnettes de leurs yeux, et que, jusqu'au dernier moment,

jusqu'à la chute du rideau, elles demeurèrent dans la même situation.

Néanmoins, malgré ces oppositions dans les directions de l'esprit et de la vie pratique, on retrouve dans le peuple anglais une unité de sentiments qui consiste en ce qu'il se sent un peuple. Les têtes rondes et les cavaliers modernes peuvent se haïr et se mépriser réciproquement, mais ils ne cessent point d'être Anglais : comme tels, ils sont unis et rattachés les uns aux autres ainsi que des plantes qui ont poussé sur le même sol et qui y sont étroitement enracinées. De là ce secret accord de toute la vie et de tout le mouvement de l'Angleterre qui nous semble au premier coup d'œil un dédale de confusion et de contradictions. Opulence fabuleuse et misère, orthodoxie et incrédulité, liberté et esclavage, cruauté et douceur, probité et filouterie; ces contrastes, vus dans leurs extrêmes les plus délirants, et par-dessus le tout, ce ciel de brouillards gris, ces machines bourdonnant de toutes parts, les chiffres, les lumières du gaz, les cheminées, les journaux gigantesques, les cruches de porter, les bouches serrées, tout cela se lie tellement ensemble que nous ne pouvons en supposer aucune partie

sans l'autre, et ce qui, vu à part, exciterait l'étonnement ou le rire, nous apparaît, dans ce tout compact, une chose tout ordinaire et sérieuse.

Je crois du reste que la même chose nous arrivera partout, et dans les pays même dont nous nous faisons des idées plus bizarres encore, et où nous espérons encore une plus riche moisson de rire et de surprise. Notre amour des voyages, notre envie de voir des pays étrangers, surtout comme nous éprouvons ces envies dans la jeunesse, naissent principalement de cette attente mal fondée de contrastes extraordinaires, de ce plaisir fastaque de mascarades où nous imaginons les hommes et les idées de notre patrie dans ces pays étrangers, et où nous déguisons ainsi nos meilleurs amis sous des costumes et des mœurs exotiques. Si nous pensons par exemple aux Hottentots, ce sont les dames de notre ville natale qui, peintes en noir et avec un supplément postérieur, dansent dans notre imagination, pendant que nos jeunes beaux esprits grimpent, avec toute l'agilité de sauvages, sur les palmiers. Pensons-nous aux habitants du pôle nord, nous y voyons encore toutes figures connues; notre tante court

sur la glace dans son traîneau attelé de chiens, M. le co-recteur est couché sur sa peau d'ours, et déguste tranquillement son huile du matin, madame la receveuse de l'accise, madame l'inspectrice, et madame la conseillère d'infibulation sont accroupies ensemble et mâchent des chandelles, etc. etc. Mais arrivons-nous réellement dans ces pays, nous voyons bientôt que les hommes n'y font qu'un avec les mœurs et les costumes, que les figures s'y accordent avec les pensées, et les habits avec les besoins, et même que les plantes, les animaux, les hommes et le pays y forment un ensemble harmonieux.

IV.

Old-Bailey.

Le nom seul d'Old-Bailey remplit tout d'abord l'âme d'effroi. On se figure tout de suite un grand, noir et maussade bâtiment, un palais de la misère et du crime. L'aile gauche, qui forme le véritable Newgate, sert de prison criminelle, et l'on n'y voit qu'un grand mur de pierres de taille noircies par l'humidité, dans lequel sont deux niches avec des figures allégoriques tout aussi noires, dont l'une, si

je ne me trompe, représente la Justice, et, comme d'ordinaire, la main qui tenait la balance est brisée, de sorte qu'il ne reste plus qu'une femme aveugle et tenant un glaive. A peu près au milieu de l'édifice est l'autel de cette déesse, c'est-à-dire la fenêtre où l'on attache l'échafaud du gibet, et enfin à droite se trouve la cour du tribunal criminel, où sont tenues les sessions trimestrielles. Ici est une porte qui devrait bien être surmontée, comme la porte de l'enfer du Dante, de l'inscription :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va ne l'eterno dolore,
Per me si va tra la gente perduta.

En passant par cette porte, on arrive à une petite cour où se rassemble l'écume de la populace pour voir passer les criminels; leurs amis et leurs ennemis s'y trouvent aussi; parents, enfants, mendiants, idiots, et surtout de vieilles femmes qui traitent la cause du jour, peut-être avec plus de pénétration que les juges et le jury, avec leur risible solennité et leur ennuyeuse jurisprudence. J'ai certainement vu devant la porte du tribunal une vieille femme qui, dans le cercle de ses commères, défendait

mieux le pauvre William le Noir, que l'avocat fort savant de celui-ci dans la salle d'audience. Quand elle essuya avec un tablier déguenillé la dernière larme de son œil rouge, il sembla que tout le crime de William était également effacé.

Dans la salle même, qui n'est pas remarquablement grande, il y a en bas, devant ce qu'on appelle la barre, peu de place pour le public; mais en haut, des deux côtés, sont deux spacieuses galeries avec des bancs élevés, où les spectateurs sont empilés l'un sur l'autre.

Quand je visitai Old-Bailey, je trouvai place dans l'une de ces galeries qui me fut ouverte par la vieille portière, moyennant gratification d'un schelling. J'arrivai au moment où le jury se levait pour aller juger si William le Noir était coupable ou non coupable du crime qui lui était imputé.

Les juges siégent ici, comme dans les autres cours de justice de Londres, en toges d'un noir bleuâtre, doublées de violet clair, et leur tête est couverte de la perruque poudrée à blanc avec laquelle les sourcils et les favoris noirs contrastent souvent d'une manière originale. Ils sont assis devant une longue table verte sur des siéges élevés, au haut bout de la salle où

l'on a gravé en caractères d'or sur le mur un passage de la Bible qui leur recommande de se garder des jugements injustes. Sur les deux côtés, sont des bancs pour le jury et des places debout pour les accusateurs et les témoins. En face des juges, est la place des accusés : ceux-ci ne sont point assis sur une sellette de criminel, comme en France et dans les provinces du Rhin, mais ils se tiennent debout derrière une singulière planche qui est taillée en haut comme une porte à voûte étroite. Un miroir subtilement combiné y doit être ajusté pour mettre le juge à même d'observer tous les gestes et mouvements de la figure des accusés. On place aussi devant ces derniers des herbes odoriférantes fraîches pour fortifier leurs nerfs, et cela peut souvent être utile là où l'on dispute à l'accusation son corps et sa vie. Je vis sur la table des juges de semblables herbes et même une rose. Je ne sais comment cela se fit, mais la vue de cette rose me remua profondément ; cette rose rouge et riante, la fleur de l'amour et du printemps, sur la table du terrible tribunal d'Old-Bailey ! Une vapeur chaude et pesante circulait dans la salle. Tout portait l'air d'un chagrin indéfinissable, d'un délire sérieux.

On croyait voir de grises araignées couler le long des visages hébétés. Les terribles balances criaient distinctement sur la tête de William le Noir.

Un jury se forma aussi dans la galerie. Une grosse dame, dont les petits yeux scintillaient comme des vers luisants dans ses joues gonflées de rouge, fit remarquer que William le Noir était un très-joli garçon. Pourtant sa voisine, âme tendre et gazouillante dans un corps de mauvais vélin, soutint qu'il portait ses cheveux noirs trop longs et incultes, et que ses yeux menaçaient comme ceux de M. Kean dans Othello... — Quelle différence, contina-t-elle, avec Thompson! celui-ci est bien un autre homme, avec ses cheveux blonds et peignés bien lisses à la mode, et puis, c'est un homme très-adroit, il joue un peu de flûte, il peint un peu, il parle un peu français... — Et il vole un peu, ajouta la grosse dame. — Eh bien, quoi! voler, répliqua sa mince voisine, cela n'est pas aussi barbare que de faire des faux; car un voleur, si, par exemple, il a volé un mouton, est transporté à Botany-Bay, pendant que le scélérat qui a contrefait une signature est pendu sans pitié ni miséricorde. — Sans pitié ni miséri-

corde, dit en soupirant près de moi un homme maigre, avec un habit noir douteux : pendre! aucun homme n'a le droit d'en faire mourir un autre; des chrétiens devraient encore moins prononcer une sentence de mort, car ils devraient se souvenir que le fondateur de leur religion, notre maître et sauveur, a été condamné et exécuté, tout innocent qu'il fût!—Quoi donc! répondit la dame mince, en souriant de ses lèvres minces, si un pareil faussaire n'était pas pendu, aucun homme riche ne serait sûr de sa fortune; par exemple, le gros banquier de Lombard-Street, Saint Swithin's-Lane, ou bien notre ami M. Scott, dont la signature a été imitée d'une manière si frappante. Et M. Scott a gagné son bien si durement, et l'on dit même qu'il n'est devenu riche qu'en se faisant payer pour prendre les maladies des autres, au point que les enfants courent encore aujourd'hui après lui dans la rue, et lui crient : Je te donne une pièce de six pences si tu me prends mon mal de dents, nous te donnons un schilling si tu veux prendre la bosse du petit George. — C'est vraiment curieux, dit en l'interrompant la grosse dame, c'est vraiment curieux que William le Noir et Thompson aient été auparavant

les meilleurs amis, qu'ils aient demeuré, mangé et bu ensemble, et qu'aujourd'hui Edward Thompson accuse de faux son ancien camarade ! Mais pourquoi la sœur de Thompson n'est-elle pas ici, elle qui courait partout autrefois après son cher William ? — Alors une belle jeune femme sur la douce figure de laquelle était étendue une sombre affliction, comme un crêpe noir sur un rosier fleuri, chuchota une bien longue et pleureuse histoire, où je compris tout juste que son amie, la belle Mary, avait été cruellement battue par son frère, et qu'elle était à moitié morte dans son lit. — Ne dites donc pas : la belle Mary, grommela avec humeur la grosse dame ; bien trop maigre, ma foi, elle est bien trop maigre pour qu'on la nomme belle, et si son William est pendu... — En ce moment rentrèrent les membres du jury, qui déclarèrent que l'accusé était coupable de faux. Quand sur ce verdict, on emmena William le Noir hors de la salle, il jeta un long, bien long regard sur Edward Thompson.

Suivant une légende de l'Orient, Satan était autrefois un ange, et vivait dans le ciel avec les autres anges, jusqu'au jour où il voulut les corrompre, ce qui fit que Dieu le précipita dans

la nuit éternelle des enfers. Mais pendant qu'il tombait du Ciel il ne cessa de regarder en haut, toujours vers l'ange qui l'avait accusé. Plus il s'enfonçait dans l'abîme, plus horrible et toujours plus horrible devenait son regard... Et il faut que ç'ait été un affreux regard, car l'ange qui en fut atteint devint pâle, et jamais la rougeur ne revint sur ses joues, et depuis ce temps il est appelé l'ange de la mort.

Edward Thompson devint pâle comme l'ange de la mort.

V.

Le nouveau Ministère.

J'ai fait l'été dernier, à Bedlam, la connaissance d'un philosophe qui, avec des clignotements mystérieux, et à demi-voix, m'a donné d'excellentes et importantes explications sur l'origine du mal. Comme beaucoup d'autres philosophes de ses collègues, il pensait aussi, lui, qu'on devait à cet égard admettre quelque chose d'historique. Moi, je penchais volontiers vers cet avis, et j'expliquai l'origine du mal par

ce fait que le Bon-Dieu avait créé trop peu d'argent.

— Bien parlé! répondit mon philosophe; le Bon-Dieu avait le gousset vide quand il créa le monde. Il fut obligé d'emprunter à cet effet de l'argent au Diable, auquel il assigna comme hypothèque toute la création. Comme le Bon-Dieu, de par Dieu et la justice, lui doit encore les frais du monde, il ne peut, par délicatesse, lui défendre d'y rôder partout, et d'y semer le désordre et le mal. Mais, de son côté, le Diable est fort intéressé à ce que le monde ne périsse pas tout entier, ce qui lui ferait perdre son hypothèque; donc, il se garde bien d'y mettre tout sens dessus dessous; et le Bon-Dieu, qui n'est pas plus bête, et sait bien qu'il a dans l'intérêt du Diable une secrète garantie, s'aventure quelquefois à lui confier tout le gouvernement du monde, c'est-à-dire qu'il charge le Diable de former un ministère. Alors, il va sans dire que Samiel reçoit le commandement des armées infernales, Belzébuth devient chancelier, Astaroth secrétaire-d'État, la vieille grand'-mère de Satan a les colonies, etc. Ces associés administrent alors à leur manière, et comme, malgré tout le mauvais vouloir de leur cœur,

ils sont forcés, par leur propre intérêt, de faire le bien du monde, ils se dédommagent de cette contrainte en employant à bonnes fins les moyens les plus détestables. Dernièrement encore, ils ont fait tant de tours de cette espèce, que Dieu n'a pu contempler plus long-temps de son ciel de pareilles horreurs, et qu'il a ordonné à un bon ange de former un nouveau ministère. Celui-ci rassembla donc autour de lui tous les bons esprits; une chaleur joyeuse pénétra de nouveau le monde, la lumière parut, et les démons de s'évanouir. Mais ils ne se sont pas pour cela croisé tranquillement les bras; ils travaillent en secret contre toute amélioration, empoisonnent les nouvelles sources salutaires, déchirent méchamment chaque bouton de rose du nouveau printemps, détruisent avec leurs amendements l'arbre de vie. Le chaos menace de tout engloutir, et le Bon-Dieu sera forcé à la fin de rendre au Diable le gouvernement du monde pour que la création puisse au moins subsister, même au prix des plus détestables moyens. C'est là, vois-tu, le fâcheux effet d'une dette. —

Cette révélation de mon ami de Bedlam expliquerait peut-être le dernier changement du mi-

nistère anglais. Ils ont dû succomber, les amis de Canning, que je nomme les bons esprits de l'Angleterre, parce que leurs adversaires sont ses démons. Ceux-ci, le sot diable Wellington à leur tête, poussent maintenant leur cri de victoire. Que personne n'insulte le pauvre George, il lui a fallu céder aux circonstances. On ne peut nier qu'après la mort de Canning, les whigs n'étaient pas en état de maintenir la tranquillité en Angleterre, car les mesures qu'ils avaient à prendre dans ce but étaient traversées par les torys. Le roi, auquel le maintien de la tranquillité publique, c'est-à-dire de son trône, paraît la chose la plus importante, a dû remettre en conséquence aux torys l'administration de l'État. Et c'est maintenant qu'ils vont recommencer à administrer pour le bien de leur propre bourse, tous les fruits du travail du peuple; ces gouvernants accapareurs vont hausser le prix de leurs grains; John Bull va souffrir la faim à en maigrir, et finira par se vendre, corps et âme, à ces hauts et puissants seigneurs, pour un morceau de pain; ils l'attacheront à leur charrue et le fouetteront; il ne lui sera même pas permis de gronder, car d'un côté le duc de Wellington le menace avec son sabre, et de l'au-

tre l'archevêque de Cantorbery le frappera de la Bible sur la tête,.... et l'ordre régnera en Angleterre.

La source de ce mal est la dette, *the national debt*, ou, comme dit Cobbett, *the king's debt.* Cobbett remarque en effet avec raison que pendant qu'on fait précéder du nom du roi le nom de toutes les institutions, par exemple, *the king's army, the king's navy, the king's courts, the king's prisons*, etc., la dette, qui provient pourtant de toutes ces institutions, n'est jamais appelée *king's debt*, la dette royale, et que c'est la seule chose qu'on ait fait à la nation l'honneur de baptiser de son nom.

Le plus grand des maux est donc la dette : elle a pourtant cet effet que l'État anglais se maintient, et que même ses diables les plus méchants ne veulent pas sa ruine; mais elle a fait aussi de toute l'Angleterre, un grand *treadmill* (moulin à pied) où le peuple est obligé de travailler jour et nuit pour entretenir ses créanciers, au point que l'Angleterre vieillit et grisonne de soucis, et oublie toutes les folles joies de la jeunesse; que l'Angleterre, ainsi que cela arrive aux gens fortement endettés, est af-

faissée jusqu'à la plus stupide résignation, et ne sait quel parti prendre, quoiqu'il y ait à la Tour de Londres neuf cent mille fusils et autant de sabres et de baïonnettes.

VI.

Wellington.

Cet homme a eu le malheur d'être heureux partout où les plus grands hommes du monde ont été malheureux, et cela nous révolte et nous le fait haïr. Nous ne voyons en lui que la victoire de la sottise sur le génie... Arthur Wellington triomphe là ou Napoléon Bonaparte succombe! Jamais homme n'a été favorisé par la fortune d'une façon plus ironique; et en l'élevant sur le pavois de la victoire, c'est comme

si elle eût voulu montrer sa creuse petitesse. La fortune est femme, et, selon la manière féminine, elle garde peut-être une secrète rancune à l'homme qui renversa son ancien favori, quoique cette chute fût le résultat de sa volonté à elle. Aujourd'hui, elle le fait encore triompher dans l'émancipation des catholiques, combat où échoua Georges Canning. On l'aurait peut-être aimé si le pitoyable Londonderry eût été son prédécesseur au ministère; mais il succédait au noble Canning, à Canning le regretté, l'adoré, au grand Canning... Et il triomphe là où Canning se perdit. Sans un pareil malheur de bonheur, Wellington passerait peut-être pour un grand homme, on ne penserait pas à le haïr, à le mesurer exactement, pas du moins avec la mesure héroïque dont on mesure un Napoléon et un Canning, et l'on n'aurait pas découvert combien il est petit comme homme.

C'est un homme petit et moins encore que petit. Les Français n'ont rien pu dire de plus cruel sur Polignac, sinon que c'était Wellington sans gloire. Dans le fait, que reste-t-il si l'on ôte à Wellington son grand uniforme de gloire?

J'ai donné ici la meilleure justification de lord Wellington... Mais on s'étonnera quand

j'avouerai sincèrement que j'ai fait une fois un éloge étonnant de ce héros. C'est une excellente histoire, et je la veux raconter ici.

Mon barbier à Londres était un radical nommé Mister White, pauvre petit homme dans un habit noir râpé qui rendait un reflet blanchâtre. Il était si chétif, que sa figure, vue de face, semblait n'être qu'un profil, et qu'on voyait ses soupirs dans sa poitrine avant de les entendre; surtout il ne manquait pas de soupirer sur le malheur de la vieille Angleterre, et sur l'impossibilité de jamais payer la dette nationale.

—Hélas! disait-il d'ordinaire en soupirant, qu'est-ce que cela faisait aux Anglais que tel ou tel régnât en France, et que les Français fissent telle ou telle chose dans leur pays? Mais la haute noblesse et le haut clergé craignirent les principes de la révolution française, et pour étouffer ces principes, il fallut que John Bull donnât son sang et son argent, et puis qu'il fît des dettes par-dessus le marché. Le but de la guerre est atteint aujourd'hui, la révolution est étouffée, on a coupé en France les ailes aux aigles de la liberté, la haute noblesse et le haut clergé peuvent être bien assurés mainte-

nant que pas un de ces aigles ne pourra passer le canal. Du moins la haute noblesse et le haut clergé devraient payer à présent les dettes qui ont été faites pour leur propre intérêt et non pour le pauvre peuple. Ah! le pauvre peuple!... —

Quand il arrivait à son pauvre peuple, Mister White soupirait encore plus profondément, et son refrain était que le pain et le porter étaient bien chers, qu'il fallait bien que le pauvre peuple mourût de faim pour engraisser de gros lords, des chiens de chasse et des prêtres, et qu'il n'y avait qu'une ressource. A ces mots, il avait l'habitude de repasser son rasoir, et pendant qu'il le faisait aller et venir sur le cuir huileux, il grommelait lentement et avec colère : Des lords, des chiens et des prêtres!

Mais c'était contre le *duke of Wellington* que son courroux radical bouillonnait le plus violemment. Il crachait poison et bile aussitôt qu'il venait à en parler, et quand il me savonnait en ce moment, c'était avec une mousse de rage. Un jour je fus pris d'une inquiétude complète, alors qu'il me rasait justement au col, pendant qu'il se déchaînait si violemment contre Wellington, et murmurait sans cesse : — Si je le tenais seulement sous mon rasoir, je

César. Il est à cette heure devenu un mot de ralliement entre les peuples, et quand l'Orient et l'Occident se rencontrent, ils s'entendent au moyen de ce seul nom.

Le puissant et magique effet de ce nom, je le reconnus ainsi de la manière la plus frappante un jour que je montai dans le port de Londres, où sont les docks indiens, à bord d'un navire des Indes, tout nouvellement arrivé du Bengale. C'était un vaisseau gigantesque, avec un nombreux équipage de l'Hindostan. Les figures et les groupes grotesques, les costumes bizarrement bariolés, les mines énigmatiques, d'étonnantes habitudes de corps, les accents sauvagement étranges du langage, de la gaîté et du rire, et tout à côté, le sérieux sur quelques visages d'un jaune doux, dont les yeux, comme des fleurs noires, me considéraient avec une tristesse fabuleuse, tout cet ensemble excita en moi un sentiment semblable à l'enchantement. Je me trouvai comme soudainement transporté dans les contes de Schéhézérade, et je pensais déjà que j'allais infailliblement voir apparaître les palmiers aux larges feuilles, avec les chameaux aux longs cous, les éléphants couverts d'or, et autres arbres et

animaux fantasques. Le subrécargue, qui se trouvait alors sur le navire et qui comprenait aussi peu que moi la langue de ces hommes, ne put assez me raconter, avec ses idées britanniques toutes exclusives, quel drôle de peuple cela faisait, presque tous mahométans, ramassés au hasard de tous les coins de l'Asie, depuis les frontières de la Chine jusqu'à la mer d'Arabie ; il se trouvait même dans le nombre des noirs d'Afrique à chevelure laineuse.

Passablement ennuyé de l'existence lourde et humide de l'Occident, fatigué de l'Europe comme je l'étais alors, ce petit bout d'Orient qui se déroulait avec sa sérénité et son éclat devant mes yeux, fut pour moi un délicieux rafraîchissement, et mon cœur se sentit soulagé du moins par quelques gouttes de ce ciel après lequel j'avais si souvent soupiré pendant les nuits brumeuses d'hiver en Hanôvre ou en Prusse ; et ces hommes étrangers purent voir combien leur vue m'était agréable, et quel plaisir j'aurais eu à leur dire un petit mot d'amitié. Je pus reconnaître dans l'air cordial de leurs yeux, qu'eux aussi m'auraient dit volontiers quelque chose d'agréable, et c'était une grande affliction, qu'aucun ne comprît la lan-

gue de l'autre. A la fin, j'avisai un moyen de leur faire connaître par un seul mot mes sentiments de bienveillance, et, m'inclinant avec respect en étendant la main comme pour un salut amical, je prononçai le nom de Mohammed.

La joie éclaira tout aussitôt les figures foncées de ces étrangers, ils croisèrent respectueusement les bras; et pour me rendre un salut aussi agréable, ils s'écrièrent: Bonaparte!

VII.

Napoléon par Walter Scott.

PREMIÈRE PARTIE[1].

Un jeune Anglais m'a prêté l'ouvrage que le capitaine Maitland vient de faire paraître. Ce

[1] Cette première partie est un fragment qui date de 1825, lorsque l'ouvrage anglais n'avait pas encore paru. La seconde partie a été écrite plus tard, en forme de critique rapide. Il sera peut-être intéressant pour le public français de voir, même après coup, comment un écrivain

marin rapporte comment Napoléon se livra à lui, et quelle fut sa conduite à bord du Bellérophon jusqu'à ce qu'il fût, par ordre du ministère anglais, transporté sur le Northumberland. On voit clair comme le jour dans ce livre que l'Empereur, par confiance romantique dans la magnanimité anglaise, et pour donner enfin la paix au monde, se rendit au milieu des Anglais, plus comme hôte que comme prisonnier. Ce fut une faute qu'aucun autre n'aurait commise, un Wellington moins qu'aucun autre. Mais l'histoire dira en revanche que cette bévue est si belle, si sublime, si magnifique qu'il fallut pour la faire une grandeur d'âme à laquelle nous autres ne pourrions atteindre dans nos plus grandes actions.

La raison pour laquelle le capitaine Maitland publie aujourd'hui son livre ne paraît pas autre que ce besoin d'ablution morale qu'éprouve tout homme d'honneur que son mauvais sort a impliqué dans une affaire équivoque. Le livre, en lui-même, est un document précieux

allemand s'est prononcé sur Walter Scott, avant et après le méfait. On ne doit pas oublier que Napoléon était encore alors dans l'opinion publique le représentant du peuple français.

pour l'histoire de la captivité de Napoléon, qui forme le dernier acte de sa vie, acte qui explique admirablement les énigmes des précédents, et, comme le doit faire une véritable tragédie, apitoie, purifie et réconcilie l'âme. La différence de caractère des quatre écrivains qui nous redisent cette captivité, surtout telle que cette différence se manifeste dans le style et dans l'appréciation des faits, se révèle par la comparaison.

Maitland, l'impassible capitaine anglais, consigne les événements sans prévention et avec ponctualité, comme si ce fussent des faits météorologiques qu'il inscrivît sur son livre de Loch. Las Cases, chambellan enthousiaste, se met, à chaque ligne qu'il écrit, aux pieds de l'empereur, non comme un esclave russe, mais comme un Français libre, auquel l'admiration d'une grandeur héroïque et la dignité d'une gloire inouïe font involontairement plier le genou.

O'Meara le médecin, Irlandais de naissance, tout Anglais au fond, et comme tel, ancien ennemi de Napoléon, mais reconnaissant enfin les droits impériaux du malheur, écrit franchement, sans art, avec la seule force du fait,

presque en style lapidaire. Tout au contraire, elle n'est pas un style, mais bien un stylet, la manière acérée et poignante du médecin français Antommarchi, né en Italie et imbu de la colère et de la poésie de son pays natal.

Les deux peuples anglais et français ont fourni de chaque côté deux hommes d'esprit ordinaire et non corrompus par le pouvoir régnant, et ce jury a jugé l'empereur et son verdict est : « Immortel, éternellement admiré, éternellement regretté. »

Beaucoup de grands hommes sont déjà passés sur cette terre ; nous voyons çà et là leurs traces brillantes, et aux heures solennelles ils apparaissent à notre âme comme de nuageuses images ; mais l'homme grand comme eux voit bien plus distinctement ses prédécesseurs. A quelques étincelles qui sont restées de leurs pas lumineux, il reconnaît leur action la plus secrète : la tradition d'une seule de leurs paroles lui découvre tous les replis de leur cœur ; et c'est ainsi que vivent, dans une intimité mystérieuse, les grands hommes de tous les temps. Ils se saluent au-dessus des siècles, échangent entre eux des regards significatifs, et leurs yeux se rencontrent sur les

tombeaux des générations qui se sont pressées dans les temps qui les séparent, et ils se comprennent et s'aiment. Pour nous autres petits, qui ne pouvons avoir des relations aussi intimes avec les grands hommes du passé, dont nous n'apercevons que très-rarement la trace et les formes nébuleuses, il est d'un prix inestimable d'apprendre sur un tel géant assez de choses pour qu'il nous soit facile de le concevoir avec toute sa grandeur dans notre âme, qui s'élargit d'autant. Napoléon Bonaparte est pour nous un tel homme. Nous savons sur lui, sur sa vie et sur ses actes, plus que sur les autres grands de la terre, et chaque jour nous en apprenons davantage. Nous voyons déterrer lentement cette statue divine engloutie, et à chaque pelletée de limon terrestre dont on la dégage, s'accroît notre joyeux étonnement sur les proportions et sur la magnificence des nobles formes qui se découvrent, et les foudres de ses ennemis qui voudraient broyer cette grande figure, ne servent qu'à l'éclairer d'un jour plus brillant. C'est ce qui arrive surtout à madame de Staël, qui, dans toute son aigreur, ne dit pourtant pas autre chose, sinon que l'empereur n'était pas un homme comme les autres,

et que son esprit ne peut être apprécié avec aucune des mesures ordinaires.

C'est d'un esprit semblable que Kant veut parler, quand il dit que nous pouvons nous figurer une intelligence qui, n'étant pas comme la nôtre, d'une nature discursive, mais bien intuitive, va de la généralité synthétique, de la contemplation du tout, à l'analyse des parties. Or, ce que nous ne reconnaissons que par les longues analyses de la réflexion, et après des séries entières de conséquences, cet esprit l'avait envisagé et complétement embrassé dans le même instant. De là, le don qu'il eut de comprendre son siècle, d'en cajoler l'esprit, de ne jamais le blesser et de l'utiliser sans cesse.

Comme d'ailleurs l'esprit de ce siècle n'est pas seulement révolutionnaire, mais qu'il a été formé par le concours des deux esprits révolutionnaire et contre-révolutionnaire, Napoléon n'a jamais agi tout-à-fait, ni en révolutionnaire, ni en contre-révolutionnaire, mais toujours dans le sens des deux esprits, des deux principes, des deux tendances, qui se réunissaient en lui. Son action fut donc toujours simple et grande; jamais d'une rudesse convulsive,

mais calme comme la nature. Aussi n'intrigua-t-il jamais en détail, et ses coups furent toujours dirigés par son art de comprendre les masses et de les conduire. Ce sont les esprits petits et analytiques qui ont du goût pour les intrigues embrouillées et lentes, tandis que les esprits synthétiques et intuitifs savent d'une manière admirable et géniale combiner les moyens que leur offre le présent, de telle sorte qu'ils puissent en tirer tout de suite parti pour leur but. Les premiers échouent très-souvent, parce qu'aucune prudence humaine ne peut prévoir tous les hasards de la vie, et que les circonstances n'ont jamais une longue stabilité. Les hommes intuitifs, au contraire, font réussir leurs projets très-facilement, parce qu'ils n'ont besoin que de se rendre un compte exact du présent, et qu'ils agissent si promptement que le moment ne peut éprouver, du mouvement des flots de la vie, aucune variation soudaine, imprévue.

C'est pour nous une bonne fortune que Napoléon ait justement vécu à une époque qui a une vocation particulière pour l'histoire et pour les recherches de documents; au moyen des mémoires des contemporains, il nous restera

peu de chose à connaître sur Napoléon, et chaque jour s'accroît le nombre des écrits historiques destinés à le représenter, plus ou moins en rapport avec le reste du monde. L'annonce d'un semblable livre de la plume de Walter Scott excite en conséquence la curiosité la plus impatiente.

Tous les admirateurs de Scott doivent trembler pour lui, car un pareil livre peut devenir la campagne de Russie de cette gloire qu'il a laborieusement acquise, par une suite de romans historiques qui ont remué tous les cœurs de l'Europe plus par leur sujet que par leur force poétique. Ce sujet n'est pas seulement une plainte élégiaque sur la magnificence nationale de l'Écosse dépossédée peu à peu par des mœurs, par une domination et des idées étrangères ; mais c'est la grande douleur qu'excite la perte des originalités nationales qui disparaissent dans l'uniformité de la civilisation moderne, douleur dont tressaillent tous les peuples d'Europe ; car les souvenirs nationaux ont dans le sein des hommes, des racines plus profondes qu'on ne le croit communément. Qu'on essaie seulement de déterrer les vieilles statues, et le vieil amour éclôt en une nuit avec ses fleurs.

Ceci n'est pas une figure de langage, mais un fait réel. Quand Bulloc déterra il y a quelques années une ancienne idole païenne à Mexico, il trouva le lendemain que cette statue de pierre avait été couronnée de fleurs pendant la nuit. Et pourtant l'Espagne avait détruit avec le fer et le feu les vieilles croyances dans le cœur des Mexicains, et depuis trois siècles retourné et labouré les âmes qu'elle ensemençait avec du christianisme. Ce sont de semblables fleurs qui s'épanouissent aussi dans les compositions de Walter Scott. Ces compositions elles-mêmes réveillent les anciens sentiments, et de même que jadis à Grenade, les hommes et les femmes se précipitaient hors de leurs maisons avec des hurlements de désespoir quand résonnait dans les rues la chanson de l'entrée du roi Maure, au point qu'il fut défendu, sous peine de mort, de la chanter, ainsi le ton qui règne dans les compositions de Scott a douloureusement ému tout un monde. Ce ton vibre dans les cœurs de notre noblesse qui voit tomber ses châteaux et son blason; il résonne dans le cœur du bourgeois dont la vie intime et étroite de ses aïeux est envahie par une *modernité* infinie et incommode; il retentit dans les cathédrales catho-

liques d'où la croyance s'est enfuie, et dans les synagogues des rabbins que désertent les croyants ; il retentit en échos sur toute la terre, jusque dans les bois odoriférants de l'Indostan, où le Bramine déplore en soupirant l'agonie de ses dieux, la destruction de leur antique et saint empire, et la victoire complète des Anglais.

Mais ce ton, le plus puissant de tous, que le barde écossais fait rendre à sa harpe gigantesque, n'est pas celui qui convient au chant impérial de Napoléon, l'homme nouveau, l'homme des temps modernes, l'homme où s'est réfléchi avec tant d'éclat ce temps nouveau, que nous en sommes presque éblouis et que nous oublions volontiers le passé déchu et ses lueurs éteintes. Il est probable que Scott, fidèle à sa prédilection, saisira de préférence l'élément stable du caractère de Napoléon, le côté contre-révolutionnaire de son esprit, tandis que d'autres écrivains n'apprécient en lui que le principe révolutionnaire.

Mais on ne peut tracer d'avance ses voies au véritable génie : elle sont en dehors de tout calcul critique, et l'on peut regarder comme un innocent jeu d'esprit le prononcé de mon préjugé sur l'histoire de l'empereur de Walter

Scott. Préjugé est bien ici l'expression la plus exacte. On ne peut dire avec certitude qu'une seule chose; le livre sera lu en Angleterre comme en France, et nous autres Allemands ne manquerons pas de le traduire.

Nous avons aussi traduit Ségur. N'est-ce pas que c'est là un beau poème épique? Nous autres Allemands, nous écrivons aussi des poèmes épiques, mais les héros n'existent que dans notre imagination. Les héros de l'épopée française sont au contraire des héros véritables, qui ont accompli des actions bien plus grandes, et éprouvé des souffrances bien plus cruelles que nous n'en pouvons rêver dans nos mansardes. Et cependant, nous avons beaucoup d'imagination et les Français n'en ont guère. Peut-être le Bon-Dieu a-t-il, à cause de cela, accordé aux Français une compensation d'un autre genre. Il leur suffit de raconter fidèlement ce qu'ils ont vu et fait pendant les trente dernières années, et ils ont une littérature personnelle, comme aucun peuple et aucun siècle n'en a encore produit; ces mémoires d'hommes d'État, de soldats et de nobles femmes qu'on publie chaque jour en France, forment un cycle de traditions qui donnera à la posté-

rité suffisamment à réfléchir et à chanter, et rayonnera autour de la vie du grand empereur, laquelle s'élevera au centre comme une colonne gigantesque. L'histoire de la campagne de Russie par Ségur est un chant, un chant national français qui appartient à ce cycle de traditions, et qui, pour le ton comme pour le sujet, ressemble aux chants épiques de tous les temps, et ne leur est pas inférieur. Une race héroïque évoquée sur le sol de France par la formule magique, *liberté! égalité!* a, comme, dans une marche triomphale, enivrée de gloire, et conduite par le dieu même de la gloire, parcouru le monde, le monde épouvanté et exalté par ses hauts faits. Elle danse enfin sa bruyante pyrrhique sur les champs de glaces du Nord qui se brisent sous ses pieds, et les fils du feu et de la liberté périssent par le froid et par les mains des esclaves.

C'est toujours une semblable description ou une prophétie de la ruine d'un monde héroïque qui fait la tonique et le sujet des épopées de tous les peuples. Sur les rochers d'Ellore et dans d'autres grottes sacrées sont gravées de pareilles catastrophes épiques, en hiéroglyphes gigantesques, dont la clef se trouve dans le

mahabarata. Le Nord a, dans un langage non moins lapidaire, dans son Edda, également raconté la ruine des dieux. Le chant des Niebelungen célèbre la même fatalité, et sa fin offre même une ressemblance particulière avec la description de l'incendie de Moscou, par Ségur. Le chant de Roland à Roncevaux, dont les paroles se sont éteintes dans le tumulte des siècles, mais dont la tradition vit encore, et qui, naguère, a été rappelé à la vie par la magique conjuration d'un des plus grands poètes de la patrie allemande, Karl Immermann; ce chant est toujours la même histoire de malheur. Et le chant d'Ilion; combien le vieux thême s'y montre éclatant et magnifique! et pourtant il n'est ni plus sublime, ni plus douloureux que le chant national français où Ségur a déploré la ruine de son monde de héros. Oui, c'est là une véritable épopée; la jeunesse héroïque de France est le beau héros qui périt d'une mort prématurée, malheur et désolation que nous avons déjà vus dans la mort de Baldour, de Siegfried, de Roland et d'Achille, qui tombèrent aussi victimes du destin et de la trahison; et ces héros que nous avons admirés dans l'Iliade, nous les retrouvons dans le poëme de

Ségur, nous les voyons délibérer, se quereller et combattre comme autrefois devant les portes de Scée; et quoique la casaque du roi de Naples ait quelque chose de trop bariolé, son courage dans les combats et sa témérité sont aussi grands que chez le fils de Pelée; le prince Eugène, noble champion, nous apparaît comme un Hector de douceur et de bravoure, Ney combat comme Ajax, Berthier est un Nestor moins la sagesse, Davoust, Daru, Caulaincourt font revivre Ménélas, Ulysse et Diomède... L'empereur seul ne trouve pas de semblable; dans sa tête est l'Olympe du poème, et si, comme chef suprême, je le comparais à Agamemnon, c'est parce qu'un destin tragique l'attendait au retour, ainsi que la plupart de ses grands compagnons de gloire.

Comme les compositions de Scott, l'épopée de Ségur a un son qui nous subjugue le cœur. Mais ce son n'éveille pas l'amour pour les magnificences du passé, c'est un son dont le présent seul nous donne l'accord, un son qui nous enflamme pour ce temps actuel.

Pour nous, pauvres Allemands, nous sommes de véritables Pierre Schlemiehl: nous avons aussi, dans ces derniers temps, beau-

coup vu, beaucoup souffert, par exemple les logements militaires et l'orgueil de la noblesse, et nous avons donné le plus pur de notre sang, à l'Angleterre par exemple qui, encore maintenant, pour des jambes et des bras allemands emportés, paie à leurs ci-devant propriétaires une assez grosse rente viagère; et nous avons fait en détail beaucoup de grandes choses, car si l'on additionnait nos petites actions, elles donneraient un fort total de hauts faits, comme par exemple en Tyrol; et nous avons beaucoup perdu, par exemple notre ombre, le nom du cher Saint-Empire romain... Et pourtant, avec toutes ces pertes, ces sacrifices, ces privations et ces hauts faits, notre littérature n'a pas acquis un seul de ces monuments de gloire comme chez nos voisins, qui surgissent chaque jour semblables à des trophées éternels. Nos foires littéraires de Leipzig ont peu profité de la bataille de Leipzig. Un bourgeois de Gotha veut, m'a-t-on dit, chanter cette bataille après coup; mais comme il ne sait pas encore s'il appartient aux cent mille âmes qui reviennent à Hildbourg-Hausen, ou aux cent-cinquante mille qui seront données à Meiningen, ou aux cent soixante mille que recevra

Altenbourg, il ne peut encore commencer son épopée, parce qu'il lui faudrait débuter par : « Chante, âme immortelle, âme hildbourghausoise..., c'est-à-dire âme meiningeoise..., ou bien encore âme altenbourgeoise...., chante quand même, chante la rédemption de la pauvre Allemagne !... » Ce trafic d'âmes dans le cœur de la patrie, et son sanglant déchirement ne laissent germer aucun sentiment de fierté, et moins encore une fière parole : nos plus belles actions sont rendues ridicules par le sot résultat que nous en avons obtenu, et pendant que nous nous draponș d'une façon chagrine avec la pourpre du sang des héros allemands, vient un farceur politique qui nous plante sur la tête un bonnet de fou.

DEUXIÈME PARTIE.

Pauvre Walter Scott! si tu avais été riche, tu n'aurais pas écrit ce livre, et tu ne serais pas devenu le pauvre Walter Scott! Mais les curateurs de la faillite Constable s'assemblèrent, calculèrent et recalculèrent, et, après de lon-

gues soustractions et divisions, secouèrent la tête,... et il ne resta plus au pauvre Walter Scott que des lauriers et des dettes. Alors, l'extraordinaire se fit. Le chantre de grandes actions voulut s'essayer aussi une fois dans l'héroïsme; il se décida à une *cessio bonorum*, le laurier du grand inconnu fut mis à l'enchère pour payer de grandes dettes trop connues,... et c'est ainsi que naquit dans une précipitation affamée, par une inspiration banqueroutière, la *Vie de Napoléon*, livre qui devait être bien payé par les besoins du public curieux en général, et du ministère anglais en particulier.

Louez-le, le bon bourgeois! Louez-le, vous tous, philistins du globe terrestre entier! Va le louer, toi, chère vertu des épiciers, qui sacrifies tout pour payer les billets à l'échéance... Seulement n'exigez pas que je le loue aussi, moi.

Chose admirable! l'empereur mort est encore, dans le tombeau, le fléau des Anglais, et c'est par lui que le plus grand poète de la Grande-Bretagne vient de perdre son laurier.

C'était le plus grand poète de la Grande Bretagne, qu'on dise et qu'on objecte ce qu'on voudra. Il est vrai que les critiques de ses romans épluchèrent sa grandeur et lui repochè-

rent de trop s'étendre, de se perdre dans les détails, de ne composer de grandes figures que par la réunion d'une infinité de petits traits, et d'avoir besoin d'une foule d'accessoires pour produire les grands effets... Mais, pour dire la vérité, il ressemblait à un millionnaire qui aurait toute sa fortune en petite monnaie et serait obligé de se faire suivre par trois ou quatre voitures de sous et de centimes quand il aurait à payer de grosses sommes. Et cependant, à ceux qui voudraient se plaindre de ce procédé insolite et de l'ennui de ramasser et de compter tant de pièces, il pourrait répondre : qu'après tout, il paie toujours la somme exigée, et qu'il est au fond aussi solvable et tout aussi riche qu'un autre qui n'aurait que de purs lingots d'or ; qu'il a même l'avantage de la facilité dans l'échange, puisque cet autre ne saurait que faire de ses lingots au grand marché aux légumes, où ils n'ont aucun cours, tandis que toutes les fruitières prendront des deux mains quand on leur offrira des sous et des centimes. Aujourd'hui, cette richesse populaire du poète anglais est finie, et lui dont la monnaie était si courante qu'elle était reçue avec un égal intérêt par la duchesse et par la ravaudeuse, il est présente-

ment devenu le pauvre Walter Scott. Son destin rappelle la tradition des fées de nos montagnes, bienfaisantes avec malice, qui donnent aux pauvres gens des espèces qui demeurent brillantes et profitables tant qu'on les emploie bien, mais qui se changent dans leurs mains en une vaine poussière dès qu'on les veut appliquer à un usage indigne. Nous ouvrons sac par sac le nouvel envoi de Walter Scott, et voyez! au lieu de bonnes petites pièces scintillantes et gaies, nous ne trouvons plus rien que poussière et toujours poussière. Il a été puni par les fées du Parnasse, par les muses, qui, ainsi que toutes les femmes au noble cœur, sont napoléonistes passionnées, et sont doublement révoltées par l'abus de ces trésors d'esprit, dont elles lui avaient fait don.

Le mérite et la tendance de l'œuvre de Scott ont été appréciés dans tous les journaux de l'Europe. Ce ne furent pas seulement les Français indignés, mais aussi les compatriotes consternés de l'auteur qui ont prononcé sur lui la sentence de condamnation. Les Allemands ont dû aussi s'associer à ce mécontentement. Le *Littérature Blatt* de Stuttgard a parlé avec un feu d'indignation mal contenu, les *Annales de Criti-*

que scientifique de Berlin se sont exprimées avec un calme froid, et le critique, auquel ce calme coûtait d'autant moins que le héros du livre lui doit être moins cher, caractérise l'ouvrage dans cet excellent passage :

« Il n'y a dans ce récit ni fonds, ni couleur, ni ordre, ni vivacité. Ce puissant sujet, perdu dans une confusion, non pas profonde, mais toute superficielle, se traîne mollement incertain, indécis et sans relief du caractère qui lui est propre. Aucun événement n'apparaît avec sa physionomie particulière; on n'aperçoit nulle part les points culminants, aucun fait n'est clair et ne ressort dans sa nécessité; le lien n'est qu'extérieur, la portée et le sens en sont à peine soupçonnés. Une semblable manière doit éteindre toute lumière de l'histoire, et elle-même tourne ainsi au conte, non pas merveilleux, mais commun. Les réflexions et les aperçus qui se mêlent au récit sont à l'avenant. Notre monde de lecteurs est depuis long-temps trop fort pour une préparation philosophique aussi mince. Les maigres proportions d'une morale qui se prend à des faits isolés ne suffisent nulle part... »

Ces défauts, et d'autres pires encore, que

relève avec une grande perspicacité le critique berlinois Varnhagen de Ense, je les pardonnerais de grand cœur à Walter Scott ; nous sommes tous des mortels, et le meilleur de nous peut, d'aventure, écrire un mauvais livre. On dit alors que cela est au-dessous de la critique, et c'est un affaire finie. Mais c'est une chose fort remarquable que, dans ce nouvel ouvrage, nous ne retrouvions pas du tout le beau style de Scott. C'est en vain qu'au travers de ce récit trivial et pâle, se voient éparpillés de temps à autre quelques mots rouges, verts ou bleus, en vain que des lambeaux brillants des poètes sont destinés à couvrir une nudité prosaïque, en vain que toute l'arche de Noé est mise au pillage pour fournir des comparaisons animales, en vain même que la parole de Dieu est invoquée pour protéger de sottes pensées. Il est plus remarquable encore que Walter Scott n'a pas réussi une seule fois à mettre à profit son talent de portraitiste pour saisir au moins l'extérieur de Napoléon. Walter Scott n'a rien appris de ces beaux tableaux qui représentent l'empereur entouré de ses généraux et de ses hommes d'État, et pourtant quiconque les observe sans prévention, est frappé de ce calme

tragique, de la modération antique des traits de cette figure, qui contrastent d'une manière si sublime, si divine avec les figures modernes, agitées par les passions pittoresques du jour. Mais si le poète écossais n'a pu comprendre la figure de l'empereur, il pouvait encore moins comprendre son caractère, et je lui pardonne de blasphémer un dieu qu'il ne connaît pas. Il me faut aussi lui pardonner de tenir pour dieu son Wellington, et d'avoir, dans son apothéose, un tel accès d'adoration que, tout habile qu'il soit dans les métaphores animales, il ne sait plus à quoi le comparer.

Mais si je suis tolérant à l'égard de Walter Scott, si je lui pardonne le vide, les erreurs, les calomnies et les sottises de son livre, et même l'ennui qu'il m'a causé, je ne puis consentir à lui en pardonner la tendance; et cette tendance n'est pas moins que la justification du ministère anglais, au sujet du crime de Sainte-Hélène. — Dans ce procès entre le ministère anglais et l'opinion publique, comme dit le critique de Berlin, Walter Scott fait l'office d'avocat; il amalgame les chicanes du métier avec son talent poétique pour embrouiller le fait et l'histoire, et ses clients, qui sont en

même temps ses patrons, auront bien dû, en outre de ses honoraires, lui glisser encore dans la main quelque petit pour-boire.

Les Anglais n'avaient fait que tuer Napoléon, mais Walter Scott l'a vendu. C'est un véritable tour d'Écossais, un tour du pur caractère national, et l'on voit que la cupidité écossaise est toujours la même vieille et sordide cupidité, et qu'elle n'a pas changé depuis la journée de Naseby où, pour la somme de quatre cents mille livres sterling, les Écossais vendirent à ses bourreaux anglais leur propre roi, qui s'était fié à leur protection. Ce roi est le même Charles Stuart que chantent aujourd'hui si magnifiquement les bardes de la Calédonie. L'Anglais tue, mais l'Écossais vend et chante.

Le ministère anglais a ouvert dans ce but, à son avocat, les archives du *foreign-office*, et celui-ci a consciencieusement utilisé, dans le neuvième volume de son ouvrage, les actes qui pouvaient jeter un jour favorable sur son parti, et une ombre fâcheuse sur les adversaires de ses clients. Aussi ce neuvième volume, quoiqu'il ne le cède nullement aux précédents, en platitude artistique, acquiert cependant un certain intérêt : on s'attend à des pièces impor-

tantes, et comme on n'en trouve aucune, c'est une preuve qu'il n'y en avait pas qui parlât en faveur du ministère anglais, et ce contenu négatif du livre est un résultat important.

Tout le butin que fournissent les archives anglaises se borne à quelques communications assez croyables du très-honorable sir Hudson Lowe et de ses myrmidons. Je ne veux point examiner le fond de ces rapports; ils peuvent être vrais, puisque le baron Stürmer, l'un des trois comparses de la grande tragédie, l'a constaté; mais je ne vois pas, même dans ce cas, ce qu'on prouverait par là, si ce n'est que sir Hudson Lowe n'était pas le seul gredin à Sainte-Hélène. C'est avec des ressources de cette espèce et de pitoyables suggestions que Walter Scott traite l'histoire de la détention de Napoléon, et il s'efforce de nous persuader que l'ex-empereur, c'est ainsi que le nomme l'ex-poëte, ne pouvait rien faire de plus sensé, que de se livrer aux Anglais, quoiqu'il ait dû prévoir sa déportation à Sainte-Hélène; qu'ensuite il y a été traité d'une façon toute charmante, parce qu'il avait à manger et à boire à souhait, et qu'enfin il est mort frais et dispos, et en bon chrétien, d'un cancer à l'estomac.

Walter Scott en faisant ainsi prévoir à l'empereur jusqu'où s'étendrait la générosité des Anglais, jusqu'à Sainte-Hélène, le justifie du reproche vulgaire de s'être laissé tellement exalter par la sublimité tragique de son malheur, qu'il prit les Anglais civilisés pour des barbares Perses, et les cuisines de beefsteaks de Saint-James pour le foyer d'un grand roi, et fit ainsi une sottise héroïque. Walter Scott fait en même temps de l'empereur le plus grand poète qui ait jamais existé, quand il nous insinue très-sérieusement que tous ces écrits mémorables qui rapportent ses souffrances à Sainte-Hélène ont été, tous et sans exception, dictés par lui-même.

Je ne puis me défendre de remarquer ici que cette partie du livre de Walter Scott, tout comme les écrits même dont il parle, surtout les Mémoires d'O'Meara et le récit du capitaine Maitland, me rappellent quelquefois l'histoire la plus bouffonne du monde, de sorte que l'indignation la plus douloureuse de mon âme veut tout d'un coup tourner au rire fou. Cette histoire n'est autre que les *Aventures de Lemuel Gulliver*, livre qui m'a fait bien rire quand j'étais jeune garçon, et où l'on peut lire si comi-

quement comme quoi les petits Lilliputiens ne savent que faire de leur grand prisonnier, comment ils grimpent par milliers sur son corps et l'attachent bien ferme avec une foule de cordes grosses comme des cheveux, quels immenses apprêts ils font pour lui bâtir tout exprès une grande maison, et comme ils se plaignent de l'énorme quantité de vivres qu'il leur faut lui fournir chaque jour, comme ils ne cessent de le noircir dans le conseil de l'État, et de déplorer qu'il coûte tant au pays, comme ils seraient bien aises de le tuer, mais comme ils le craindraient encore après sa mort, parce que son cadavre pourrait produire la peste, comment enfin ils se décident pour la générosité la plus glorieuse, et lui laissent son titre, se contentant de lui vouloir crever les yeux, etc., etc. A la vérité, Lilliput est partout où un grand homme tombe au milieu de petits hommes qui sont infatigables à le tourmenter de la manière la plus mesquine, et pour lesquelles il est en retour une cause de tourments et de souffrances; mais si le doyen Swift avait écrit son livre de notre temps, on ne verrait dans son miroir, exactement poli, que l'histoire de la captivité de l'empereur, et l'on reconnaîtrait jusqu'à la

couleur des habits et du visage des nains qui l'ont martyrisé

Il n'y a que la fin du conte de Sainte-Hélène qui soit différente : l'empereur meurt d'un cancer à l'estomac, et Walter Scott nous assure que c'est la seule cause de sa mort. Je ne veux pas le contredire là-dessus ; la chose n'est pas impossible. Il est possible qu'un homme qu'on vient de tendre sur le chevalet de la torture meure tout-à-coup fort naturellement d'apoplexie. Mais les méchantes langues diront que ce sont les bourreaux qui l'ont tué. Et voyez ! les méchantes langues se sont mis dans la tête de considérer la chose tout autrement que le bon Walter Scott. Quand ce brave homme, qui d'ailleurs est fort érudit dans les choses de la Bible, et cite volontiers l'Évangile, ne voit dans cette révolte des éléments, dans cet ouragan qui éclata à la mort de Napoléon, qu'un événement qui arriva aussi à la mort de Cromwell, le monde a, sur ce sujet, ses idées particulières. Il regarde la mort de Napoléon comme le forfait le plus révoltant ; l'explosion de sa douleur devient de l'adoration. C'est en vain que Walter Scott se fait l'*advocatus diaboli*, la canonisation de l'empereur mort est

proclamée par tous les nobles cœurs; tous les nobles cœurs de l'Europe, notre chère patrie, méprisent ses petits bourreaux et le grand barde qui, par son livre, s'est fait leur complice; les muses inspireront de meilleurs poètes pour célébrer leur favori, et, si les hommes viennent un jour à se taire, les pierres parleront, et le rocher du martyr de Sainte-Hélène se dressera horrible du milieu des mers, et racontera aux siècles sa grande histoire.

LES MONTAGNES DU HARTZ.

—

1824.

Habits noirs, bas de soie,
Manchettes blanches et cérémonieuses,
Discours doucereux, ambrassades,...
Hélas, pourquoi n'avez-vous pas de cœur!

Des cœurs dans le sein, et de l'amour,
De l'amour brûlant dans le cœur....
Ah! je suis assourdi par leur ramage,
Ramage mensonger d'amour.

Je veux gravir les montagnes
Où sont de pieuses cabanes,

Où la poitrine respire avec liberté,
Où souffle un air plus libre.

Je veux gravir les montagnes
Où s'élancent les sombres sapins,
Où les ruisseaux murmurent, où les oiseaux chantent,
Où les nuages passent avec fierté.

Adieu; salons polis!
Hommes polis! dames polies!
Je veux gravir les montagnes
Et laisser sous mes pieds votre fourmilière.

La ville de Gœttingue, célèbre par ses saucissons et par son université, appartient au roi de Hanôvre, et contient neuf cent quatre-vingt-dix-neuf feux, diverses églises, une maison d'accouchements, un observatoire, une prison, une bonne bibliothèque, et une taverne municipale, où la bière est aussi fort bonne. Le ruisseau qui passe devant la ville s'appelle la *Leine*, et l'on s'y baigne pendant l'été. L'eau en est très-froide et si large en quelques endroits, que Luder dut réellement prendre un furieux élan quand il la franchit d'un saut. La ville en elle-même est belle, et ne plait jamais autant que lorsqu'on la regarde par le dos. Elle doit exister depuis bien long-temps,

car, lorsque j'y fus immatriculé et bientôt après relégué, il y a de cela plus de cinq ans, elle avait déjà le même aspect grisonnant et posé, et elle était déjà complétement pourvue d'huissiers, de caniches, de dissertations, de thés dansants, de blanchisseuses, de *compendia*, de pigeons rôtis, d'ordres des Guelfes, de carrosses de promotion, de têtes de pipes, de conseillers auliques, de conseillers de justice, de conseillers de délégation, et d'autres farceurs. On trouve même des gens qui prétendent que la ville a été bâtie à l'époque des migrations des peuples, et que chaque tribu allemande y a laissé alors un exemplaire brut de ses membres, et que c'est de là que descendent tous les Vandales, Frisons, Souabes, Teutons, Saxons, Thuringiens, etc., etc., qu'on voit encore aujourd'hui, par hordes et distingués par la couleur de leurs bonnets et de leurs garnitures de pipe, flâner dans la Weender-Strasse à Gœttingue, se battre journellement entre eux sur les sanglants champs de bataille de la Rasenmühle, du Ritschenkrug et de Bovden, races qui ont conservé les mœurs et les usages du temps de la grande migration des peuples, et sont gouvernées en partie par

leurs *ducs*, qu'ils appellent *coqs*, en partie par leur code gothique, qu'on nomme *Comment*, et qui mérite une place *in legibus barbarorum*.

En général, les habitants de Gœttingue sont partagés en étudiants, en professeurs, en philistins et en bétail, quatre états entre lesquels la ligne de démarcation n'est pourtant rien moins que tranchée. Celui du bétail est le plus considérable. Rapporter ici les noms de tous les étudiants et de tous les professeurs ordinaires et extraordinaires serait trop long; d'ailleurs, je ne me rappelle pas en ce moment les noms de tous les étudiants, et parmi les professeurs il en est qui n'ont pas de nom du tout. La quantité des philistins de Gœttingue doit être très-grande, comme le sable, ou, pour mieux dire, comme la boue aux bords de la mer. En vérité, quand je les voyais, le matin, avec leurs figures sales et leurs blancs mémoires à payer, plantés devant la porte du sénat académique, je pouvais à peine comprendre comment Dieu avait pu créer tant de semblable canaille.

On peut lire fort à son aise de plus amples détails sur la ville de Gœttingue dans la topographie de K. F. H. Marx. Quoique j'aie les plus grandes obligations à l'auteur, qui était

mon médecin, et me donnait peu de médecines, je ne puis cependant recommander sans restriction son ouvrage, et je dois le blâmer de ce qu'il n'a pas contredit avec assez de sévérité l'opinion erronée que les dames de Gœttingue ont de très-grands pieds. Pour ma part, je me suis occupé depuis plus d'un an d'une sérieuse réfutation de cette erreur; j'ai suivi, dans ce but, un cours d'anatomie comparée, compulsé et annoté les ouvrages les plus rares de la bibliothèque, étudié pendant des heures entières les pieds des dames qui passaient dans la rue de Weend, et, dans la dissertation savante qui contiendra le résultat de ces études, je parle 1° des pieds en général, 2° des pieds chez les anciens, 3° des pieds des éléphants, 4° des pieds des dames de Gœttingue; 5° je récapitule tout ce qui a déjà été dit sur ces pieds au cabaret Ulric; 6° je considère ces pieds dans leurs rapports, et m'étends aussi, à cette occasion, sur le mollet, le genou, *et cætera*, et, enfin, 7° si je puis trouver un format de papier assez grand, je joindrai à ma brochure quelques lithographies, avec le *fac simile* des pieds des dames de Gœttingue...

Il était encore de très-bonne heure quand je

quittai Gœttingue, et le savant Eichhorn était certainement encore étendu dans son lit, et faisait peut-être son rêve d'ordinaire : qu'il se promenait dans un beau jardin, sur les plates-bandes duquel il ne croissait que de petits papiers blancs chargés de citations, qui brillaient d'un doux éclat au soleil, et dont il cueillait plusieurs çà et là, qu'il transplantait laborieusement dans une planche nouvelle, pendant que les rossignols réjouissaient son vieux cœur de leurs accents les plus doux.

Devant la porte de Weend, je rencontrai deux petits écoliers indigènes, dont l'un disait à l'autre : — Je ne veux plus fréquenter Théodore, c'est un polisson; car, hier, il ne savait pas quel était le génitif de *mensa*... Quelque insignifiants que semblent ces mots, je dois pourtant les rapporter, je voudrais même les faire écrire en forme de devise sur la porte de la ville; car les petits gazouillent comme les vieux sifflent, et ces mots caractérisent tout-à-fait l'étroit et sec orgueil d'érudition de la très-savante *Georgia Augusta*.

Sur la chaussée soufflait l'air frais du matin; les oiseaux chantaient avec joie, et je sentais peu à peu la jeunesse et la gaîté revenir aussi dans

mon âme. J'avais besoin d'un tel rafraîchissement. Je n'étais pas sorti pendant les derniers temps de l'étable des Pandectes; les casuistes romains m'avaient en quelque sorte couvert l'esprit d'une grise toile d'araignée; mon cœur était comme pressé entre les paragraphes de fer des égoïstes systèmes de jurisprudence. Je n'entendais encore à mes oreilles que Tribonien, Justinien, Hermogénien et Dummérien... La route commençait à s'animer. Les laitières passaient, et puis les âniers avec leurs élèves gris. Derrière Weend, je rencontrai Berger et Doris. Il ne s'agit pas là du couple idyllique chanté par Gessner, mais des deux huissiers officiels de l'université, qui doivent avoir l'œil à ce qu'aucun duel d'étudiants n'ait lieu à Bovden, et que de nouvelles idées, qui auraient encore à faire quarantaine pendant quelques lustres aux portes de Gœttingue, n'y soient point introduites en contrebande par quelque professeur particulier. Berger me salua d'une façon toute collégiale; car il est écrivain aussi, et il a souvent parlé de moi dans ses écrits semestriels, de même qu'il m'a souvent cité, et quand il ne me trouvait pas chez moi, il était toujours assez bon pour écrire avec de la craie la

citation sur ma porte. De temps à autre passait un char traîné par un cheval unique, avec une pile d'étudiants, qui partaient pour les vacances ou pour toujours. Il y a, dans une pareille université, un croisement continuel d'arrivée et de départ. On y trouve tous les trois ans une nouvelle génération d'étudiants. C'est un éternel fleuve d'hommes, où chaque vague sémestrielle chasse l'autre. Les vieux professeurs seuls, dans ce mouvement général, restent solides et inébranlables sur place comme les pyramides d'Égypte, si ce n'est que ces pyramides d'université ne recèlent aucun trésor de sagesse.

A Rauschenwasser, je vis sortir à cheval, des bosquets de myrtes, deux jeunes gens pleins d'avenir. Une femme qui enseigne en ce lieu la philosophie horizontale, leur fit la conduite jusque sur la route, claqua avec une main exercée les maigres croupes des chevaux, et rit aux éclats quand l'un des cavaliers lui rendit, de toute la longeur de son fouet, sa galanterie à la même place, puis elle s'en fut dans la direction de Bovden. Les deux jeunes gens filaient sur Nœrten, gloussaient de grand cœur à la tyrolienne, et chantèrent fort agréablement notre

air national : *Bois de la bière, ma chère Lise!* J'entendis encore long-temps les joyeux éclats, mais je perdis bientôt entièrement de vue les aimables chanteurs, vu qu'ils fouettaient et éperonnaient d'une manière désespérante leurs chevaux. Nulle part l'écorcherie des chevaux n'est pratiquée plus fortement qu'à Gœttingue, et souvent, en voyant comme une semblable pauvre rosse boiteuse et suante, qui recevait pour toute sa peine une misérable poignée de fourrage, était martyrisée par nos chevaliers de Rauschenwasser, ou forcée de traîner une pleine carrossée d'étudiants, j'ai dit, comme Voltaire : — Pauvre animal! sans doute tes ancêtres ont mangé dans le Paradis de l'orge défendue.

Je retrouvai mes deux jeunes gens à l'auberge de Nœrten. L'un dévorait une salade aux harengs, et l'autre s'entretenait avec la servante au cuir jaune, Fusia Caninia, appelée aussi Hochequeue. Il lui dit quelques gracieusetés, et tous deux en venaient bientôt aux mains. Pour alléger mon havre-sac, j'en retirai un pantalon bleu, fort remarquable sous le rapport historique, et le donnai au petit garçon d'auberge, qu'on nomme Colibri. Pendant ce temps, la Bussenia, la vieille hôtesse,

m'apporta de bonnes tartines, et se plaignit de ce qu'elle me voyait si rarement, car elle m'aime beaucoup.

Derrière Nœrten, le soleil était élevé et brillant. Il se conduisit fort poliment avec moi et m'échauffa la tête de manière à m'y faire mûrir toutes les pensées en herbe. L'aimable soleil de l'auberge de Nordheim n'est pas à dédaigner non plus; j'y entrai et trouvai le dîner prêt. Tous les plats étaient préparés d'une façon savoureuse, et me convenaient mieux que les plats académiques, le stockfisch fade et semblable à du cuir, qu'on me servait à Gœttingue. Quand mon estomac fut un peu satisfait, je remarquai dans la salle où je me trouvais un monsieur et deux dames qui se préparaient à partir. Ce monsieur était habillé complétement en vert, et portait même des lunettes vertes, qui jetaient sur son nez d'un rouge cuivré, un reflet comme de vert de gris. Il avait tout-à-fait l'air du roi Nabuchodonosor dans ses dernières années, où, selon la tradition, tel qu'un animal des bois, il ne mangeait plus que de la salade. L'homme vert désira que je lui indiquasse un bon hôtel à Gœttingue, et je lui conseillai de demander au premier

étudiant venu l'hôtel de Brühbach. L'une de ses compagnes était madame son épouse, grande et ample femme, rouge figure d'une lieue carrée, avec des fossettes dans les joues qui avaient l'air de crachoirs pour les amours; double menton pendant, à chair longue, qui semblait une mauvaise continuation de la figure; son énorme sein, couvert de raides dentelles et de festons déchiquetés, comme des demi-lunes et des bastions, ressemblait à une forteresse qui, sans doute, comme ces autres forteresses dont parle Philippe de Macédoine, ne résisterait guère à un âne chargé d'or. L'autre voyageuse, madame sa sœur, formait le contrepied complet de la première. Si l'une descendait des sept vaches grasses de Pharaon, la seconde descendait à coup sûr des maigres. Sa figure n'était qu'une bouche entre deux oreilles. Son sein était comme les landes de Lünebourg. Toute sa personne desséchée donnait l'idée d'une table gratuite pour de pauvres étudiants en théologie. Les deux dames me demandèrent si l'hôtel de Brühbach était habité par des gens comme il faut. Je répondis affirmativement avec la conscience tranquille, et quand l'aimable trio partit, je les saluai en-

core de la fenêtre. L'aubergiste du Soleil rit malignement, et savait sans doute qu'à Gœttingue les étudiants nomment la prison académique hôtel de Brühbach.

Derrière Nordheim, le sol commence à devenir montagneux, et de belles hauteurs surgissent çà et là. Je rencontrai sur le chemin bon nombre de marchands qui se rendaient à la foire de Brunswick, et un essaim de femmes dont chacune portait sur le dos une cage grande comme une maison, entourée d'une grande toile blanche. Ces cages renfermaient toutes sortes d'oiseaux chanteurs, qui sifflaient et gazouillaient pendant que les porteuses s'en allaient sautillant et babillant. Je trouvai fort comique de voir que les oiseaux se portassent ainsi au marché les uns les autres.

Il était nuit noire quand j'arrivai à Osterode. L'appétit me manqua, et je me mis tout de suite au lit. J'étais fatigué comme un chien, et je dormis comme un dieu. En songe, je revins à Gœttingue, et m'y retrouvai dans la Bibliothèque, assis dans un coin de la salle de jurisprudence; j'y feuilletais de vieilles dissertations, je m'enfonçais dans la lecture, et quand je cessai, je remarquai, à mon grand

étonnement, qu'il était nuit, et que des lustres en cristal éclairaient la salle. L'horloge de l'église voisine frappa douze coups; la porte de la salle s'ouvrit lentement, et donna passage à une femme orgueilleuse et gigantesque, qu'accompagnaient respectueusement les membres de la faculté de jurisprudence. La géante, quoique passablement âgée, avait pourtant les traits d'une beauté sévère; chacun de ses regards trahissait la superbe fille des Titans, la puissante Thémis. Elle tenait négligemment d'une main le glaive et la balance, et dans l'autre un rouleau de parchemin. Deux jeunes *doctores juris* portaient la queue de sa robe fanée et grise. A sa droite, bondissait comme un levrier le sec conseiller aulique Rusticus, le Licurgue du Hanôvre, lequel déclama quelque chose de son nouveau projet de loi. A la gauche de la déesse, clopinait tout galant et en belle humeur son *cavaliere servente*, le conseiller intime de justice Cujacius Hugo, qui ne cessait de faire des bons mots juridiques, et en riait le premier de si bon cœur, que la grave déesse elle-même se pencha, en riant, vers lui, le frappa sur l'épaule avec son grand rouleau de parchemin, et lui dit amicalement à l'o-

reille : « Petit mauvais sujet, qui coupe les arbres de haut en bas! » Chacun des autres messieurs eut aussi quelque chose à remarquer, puis à en rire, quelque petit système tout nouvellement rêvassé, une petite hypothèse ou quelque semblable avorton de sa propre petite tête. Arrivèrent aussi par la porte, restée ouverte, beaucoup de messieurs étrangers qui s'annoncèrent comme les autres grands hommes de l'ordre illustre, compagnons anguleux et pointus pour la plupart, qui, avec une ample suffisance, se mirent tout de suite à définir, à distinguer, et à disputer sur chaque petit paragraphe des Pandectes. Et toujours arrivaient de nouvelles figures, de vieux savants jurisconsultes, en costumes passés de mode, avec de blanches et longues perruques et des visages oubliés depuis long-temps, et qui s'étonnaient fort qu'on ne fît pas plus d'attention à eux, les illustres du siècle passé. Ils se mêlèrent alors, à leur manière, au bavardage, au glapissement et aux cris universels, qui, toujours plus bruyants et plus confus, comme le grondement de la mer, étourdirent la noble déesse jusqu'à ce qu'elle perdit patience, et s'écria tout d'un coup du ton le plus formidable de son déses-

poir gigantesque : « Silence ! Taisez-vous ! J'entends la voix de mon cher Prométhée : la force insultante et la violence muette ont enchaîné l'innocent sur un rocher dans l'océan, et votre bavardage et vos querelles ne peuvent rafraîchir ses blessures, et briser ses fers ! » Ainsi parla la déesse, et des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Toute l'assemblée hurla comme saisie d'une angoisse de mort, la voûte craqua, les livres roulèrent de dessus leurs rayons. Ce fut en vain que le vieux Münchhausen sortit de son cadre pour ordonner le calme, le tumulte et le vacarme devenaient toujours plus épouvantables. Je m'enfuis loin de ce tintamarre de frénétiques, et me réfugiai dans la salle consacrée à l'histoire, à la place d'asile où l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis sont auprès l'un de l'autre, et je tombai aux pieds de la déesse de la beauté. A son aspect, j'oubliai l'affreux vacarme auquel j'étais échappé ; mes yeux burent avec ravissement les harmonies et l'éternelle amabilité de ses formes célestes, le calme grec se répandit dans toute mon âme, et sur ma tête Phébus-Apollon versa les plus doux accords de sa lyre.

En m'éveillant, j'entendis encore des sons caressants : c'étaient les troupeaux qui partaient pour le pâturage, et faisaient retentir leurs clochettes. La bonne lumière dorée du soleil entrait par la fenêtre, et éclairait les images qui tapissaient les murs de la chambre. C'étaient des tableaux de la dernière guerre avec la France, où l'on avait fidèlement représenté comme quoi nous fûmes alors tous des héros; puis des scènes d'exécutions du temps de la révolution : Louis XVI sur la guillotine, et autres semblables couperies de têtes qu'on ne peut regarder sans remercier Dieu d'être tranquillement couché dans son lit, de boire de bon café, et d'avoir encore très-confortablement la tête sur les épaules.

Après avoir pris mon café, m'être habillé, avoir lu les inscriptions sur les vitres des fenêtres et tout réglé dans l'auberge, je quittai Osterode.

Cette ville a tant et tant de maisons, différents habitants, parmi lesquels aussi plusieurs âmes, comme on peut le voir plus exactement dans le *Manuel des Voyageurs du Hartz* par Gottschalk. Avant de reprendre la grande route, je grimpai visiter les ruines de l'ancien château

fort d'Osterode. Elles ne consistent plus que dans la moitié d'une grande tour, à murs épais, rongée comme par un cancer. Le chemin de Clausthal me fit encore remonter, et d'une des premières hauteurs je plongeai encore mes regards dans la vallée où Osterode se montre avec ses toits rouges au-dessus des verts sapins, comme une rose mousseuse. Le soleil l'arrosait d'une pluie menue de lumière. On aperçoit d'ici le côté le plus imposant de la demi-tour encore debout.

Après avoir marché pendant quelque temps, je rencontrai un compagnon artisan qui faisait son tour du monde. Il venait de Brunswick, et me raconta, comme un bruit de la ville, que le jeune duc avait été fait prisonnier par les Turcs, sur la route de la Terre-Sainte, et ne pouvait être délivré qu'au prix d'une forte rançon. Le long voyage du duc peut avoir donné naissance à ce conte. Le peuple conserve encore aujourd'hui ce tour d'esprit fabuleux traditionnel, qui s'exprime d'une manière si charmante dans son *Duc Ernest*. Le colporteur de cette nouvelle était cette fois un compagnon tailleur, gentil petit jeune homme, mais si mince que la lueur des étoiles aurait pu être

aperçue au travers de son corps, comme à travers les fantômes nuageux d'Ossian. Il consistait d'un baroque mélange de bonne humeur et de mélancolie. Cette dernière qualité se manifesta surtout dans la façon drôlement touchante dont il chanta l'admirable chanson *Un hanneton bourdonnait sur la haie, soumm, soumm!* Il y a cela de beau chez nous autres Allemands, qu'il n'y a nul de nous tellement fou qui n'en trouve encore un plus fou pour le comprendre. Il n'y a qu'un Allemand dont la sensibilité puisse s'identifier avec cette chanson au point d'en rire et d'en pleurer à mourir. Je remarquai encore en cette occasion à quelle profondeur la parole de Gœthe a pénétré dans la vie du peuple. Mon mince compagnon de route fredonnait de temps en temps aussi: *Chagrin et joyeux, les pensées sont libres;* puis il chanta une chanson où Charlotte s'afflige au tombeau de son ami Werther. Le tailleur déborda de sentimentalité à ces mots:

Je pleure solitaire près du buisson des roses
Où la lune tardive nous a souvent surpris!
J'erre en gémissant auprès de la source
Dont le murmure nous enivrait d'une douce joie.

Mais bientôt il s'en dégoûta et me dit: — Nous

avons un Prussien à l'auberge de la maîtrise à Cassel, qui fait lui-même de semblables chansons; il ne peut pas coudre deux points de suite, et quand il a un sou dans sa poche, il a pour deux sous de soif, et quand il est dans l'ivresse, il prend le ciel pour une camisole bleue, et pleure comme une gouttière, et il chante une chanson avec de la poésie double! Je voulus qu'il m'expliquât cette dernière expression, mais mon pauvre petit tailleur ne faisait que sauter çà et là sur ses frêles petites jambes en répétant : — La poésie double est la double poésie! Enfin je découvris qu'il voulait parler de la versification à rimes doubles, et particulièrement des stances. Cependant le mouvement excessif et le vent qui était contraire avaient beaucoup fatigué le chevalier de l'aiguille. Il fit à la vérité de grands apprêts pour avancer, et trancha du Matamore en disant: — Maintenant je vais avaler du chemin. Mais bientôt il se plaignit qu'il lui était venu des cloches aux pieds, que le monde était trop vaste, et enfin, il se laissa doucement couler le long d'un tronc d'arbre, remua sa tendre petite tête comme une petite queue d'agneau affligé, et il s'écriait en riant tristement : —

Pauvre petite rosse que je suis, je suis pourtant déjà las!

Les montagnes devenaient ici plus escarpées, les bois de sapins roulaient sous mes pieds leurs masses comme les flots verts de la mer, et sur ma tête les blancs nuages voguaient dans le ciel bleu. L'aspect sauvage du pays était adouci par son unité et par sa simplicité tout à la fois. La nature, en bon poète, n'aime pas les transitions trop heurtées. Les nuages, quelque bizarrement contournés qu'ils paraissent parfois, portent un coloris blanc ou d'une teinte claire qui s'harmonise avec le bleu du ciel et le vert de la terre; toutes les couleurs d'un paysage se fondent ensemble comme les sons d'une musique douce, et l'aspect de la nature agit comme un calmant sur le corps et sur l'âme de l'homme. Feu Hoffmann aurait fait des nuages de couleur pie... Telle qu'un grand poète, la nature sait aussi produire les plus grands effets avec les moindres moyens. Ce ne sont toujours, qu'un soleil, des arbres, des fleurs, de l'eau et de l'amour. Sans doute si ce dernier élément ne se trouve pas dans l'âme du spectateur, le tout peut présenter un pauvre aspect, et le soleil n'a plus alors que tant de

mille lieues de diamètre, et les arbres sont de bon bois de chauffage, et les fleurs sont classées par leurs étamines, et l'eau n'est qu'une chose humide.

Un petit garçon, qui faisait dans les bois des fagots pour son oncle malade, me montra le village de Lerrbach, dont les petites cabanes à toits gris s'étendent dans la vallée sur une longueur de plus d'une demi-lieue. — Il y a là, me dit-il, des goîtreux imbéciles et des nègres blancs... Par ce dernier mot, il voulait dire des albinos. Le petit bonhomme était en bonne intelligence avec les arbres; il les saluait comme de braves connaissances, et ceux-ci, par leur murmure, semblaient lui renvoyer son bonjour. Il siffla comme un serin, et tout à l'entour répondirent en gazouillant les autres oiseaux, et avant que je pusse le voir s'enfuir, d'un saut il avait disparu, nus pieds, et avec son fagot, dans l'épaisseur du bois. — Les enfants, pensai-je, sont plus jeunes que nous, et peuvent encore se souvenir du temps où eux-mêmes étaient arbres ou oiseaux; ils sont donc encore en état de les comprendre. Nous sommes déjà trop vieux, nous autres, et nous avons dans la tête trop de soucis, de jurispru-

dence et de mauvais vers. Le temps où il en était encore autrement, je me le rappelai bien vivement lors de mon entrée à Clausthal. J'arrivai dans cette jolie petite ville de montagne, qu'on n'aperçoit pas avant d'être devant les portes, au coup de midi, au moment où les enfants sortaient joyeusement de l'école. Ces charmants petits garçons, presque tous aux joues rouges, aux yeux bleus et aux cheveux blonds comme le lin, sautaient et criaient de joie, et ils réveillèrent dans mon âme des souvenirs douloureusement riants. Je me reportai au temps où, petit écolier, je ne pouvais, de toute la matinée, bouger de mon banc de bois, dans une sombre école de couvent catholique à Dusseldorff, et où il me fallut supporter tant de latin, de férules et de géographie. Alors ma joie et mes cris étaient immodérés aussi quand la vieille cloche des Franciscains sonnait enfin midi. Les enfants de Clausthal virent à mon havresac que j'étais étranger, et me saluèrent de façon tout hospitalière. L'un des petits garçons me raconta qu'ils venaient de recevoir une leçon de religion, et me montra le catéchisme royal de Hanôvre, d'après lequel on les interrogeait sur le christianisme. Ce petit livre était fort mal im-

primé, et je crains fort qu'alors les doctrines religieuses ne fissent tout d'abord une fâcheuse impression de maculature sur l'esprit des enfants. Je fus aussi alarmé de voir le *Une fois un fait un*, qui forme une inquiétante contradiction avec le dogme de la sainte Trinité, imprimé dans le catéchisme même, à la dernière feuille, ce qui peut inspirer de bonne heure aux enfants des doutes impies. Nous sommes bien plus avisés dans le royaume de Prusse; nous nous gardons bien de faire imprimer le *Une fois un fait un* derrière le catéchisme.

Je dînai à Clausthal, à l'auberge de *la Couronne*. On me servit une verte soupe printanière au persil, du chou violet, un rôti de veau grand comme le Chimborasso en miniature, et une sorte de harengs fumés qu'on appelle bückinge, du nom de leur inventeur Wilhelm Bücking, mort en 1447, et qui, pour cette invention, fut tenu en si grand honneur par Charles-Quint, qu'en 1556 celui-ci vint de Middelbourg à Bievlied, en Zélande, seulement pour voir la tombe de ce grand homme. Quel admirable goût a un pareil mets, quand on connaît les données historiques qui s'y rapportent! Seulement une fatalité envieuse me

priva de mon café, parce qu'un jeune homme s'établit auprès de moi pour pérorer, et tonna d'une façon si orageuse, que le lait tourna dans le vase. C'était un jeune commis-voyageur qui portait vingt-cinq gilets de couleurs variées, et autant de cachets, de bagues et d'épingles d'or. Il avait l'air d'un singe auquel on a mis une jaquette bariolée, et qui se dit : — L'habit fait le moine. Il savait par cœur une foule de charades, ainsi que des anecdotes qu'il citait justement très-mal à propos. Il me demanda ce qu'il y avait de nouveau à Gœttingue, et je lui racontai qu'avant mon départ un décret du sénat académique venait de défendre qu'on coupât la queue aux chiens, sous peine de trois thalers d'amende, attendu que, dans la canicule, les chiens enragés portaient la queue entre les jambes, ce qui les fait distinguer de ceux qui ne le sont pas, et ce qu'on ne pourrait faire s'ils n'avaient pas de queue. Après dîner, je me mis en route pour visiter les fonderies d'argent, la Monnaie et les mines.

Dans les fonderies d'argent, comme souvent dans la vie, c'est la vue de l'argent qui me manqua. Je fus moins malheureux à la Monnaie, et pus voir comment on fait des écus. A

la vérité, je n'ai pu aller plus loin en aucun temps. En pareille occasion, je n'ai jamais eu que la vue, et je crois que, si les thalers pleuvaient du ciel, je n'en attraperais que des trous à la tête, pendant que les enfants d'Israël ramasseraient joyeusement la manne argentine. Avec un sentiment où s'alliaient comiquement le respect et une tendre émotion, je considérai les thalers nouveau-nés et brillants; j'en pris dans la main un qui sortait de dessous le balancier, et lui dis : « Jeune thaler! quelle destinée t'attend! que de bien et de mal tu feras! Combien de fois iras-tu protéger le vice, et raccommoder la vertu! Que d'orgies, de honteux marchés, de mensonges et de meurtres se feront par toi! Avec quelle rapidité tu courras sans relâche par des mains sales et propres, pendant des siècles, jusqu'à ce qu'enfin, chargé de fautes et fatigué de péchés, tu te réunisses aux tiens dans le sein d'Abraham, qui te fondra, t'épurera, et t'appellera à une nouvelle et meilleure existence. »

Je trouvai fort intéressante la manière de descendre dans les deux mines principales de Clausthal, la Dorothée et la Caroline, et veux vous en faire un récit détaillé.

A une demi-lieue de la ville, on arrive à deux grands édifices noirâtres. Là, on est reçu tout de suite par les mineurs. Ceux-ci portent des jaquettes larges, de couleur foncée, d'ordinaire bleu noirâtre, qui leur tombent sur les cuisses, des pantalons de même couleur, un tablier de peau, et de petits chapeaux de feutre vert, tout-à-fait sans bords, comme un cône tronqué. Le visiteur est revêtu d'un semblable costume, sauf le tablier, et un mineur, un maître, après avoir allumé sa lampe souterraine, vous conduit à une sombre ouverture qui ressemble à un tuyau de cheminée, y descend le premier jusqu'à la poitrine, vous donne des règles pour vous tenir aux échelles, et vous invite à le suivre sans inquiétude. La chose en elle-même n'est rien moins que dangereuse; mais on ne le croit pas d'abord, quand on ne connaît rien aux mines. On éprouve déjà une impression toute particulière quand il faut se déshabiller, et revêtir comme un sombre costume de criminel. Et maintenant il vous faut aller sur vos quatre membres, et le trou est bien noir, et Dieu sait quelle longueur a l'échelle. Mais bientôt on s'aperçoit que ce n'est pas la seule qui conduise

dans la noire éternité, et qu'il y en a beaucoup de quinze à vingt échelons, dont chacune conduit à une petite planche où l'on peut s'arrêter, et où s'ouvre un nouveau trou pour une nouvelle échelle. J'avais commencé par descendre dans la Caroline. C'est la plus sale et la plus maussade Caroline que j'aie jamais connue! Les échelons sont couverts de boue liquide, et l'on va d'une échelle à l'autre, le mineur descendant le premier, et vous assurant toujours qu'il n'y a pas de danger, seulement qu'il faut se tenir ferme aux échelons, ne pas regarder à ses pieds, ne pas gagner le vertige, et prendre garde de mettre le pied sur la planche voisine, le long de laquelle remonte en grondant la corde des tonneaux, et d'où, il y a quinze jours, un homme imprudent a été précipité, et s'est rompu le cou. Là bas, au fond, c'est un bruit et un murmure confus; on se frotte continuellement à des poutres et à des cordes en mouvement pour reporter en haut les tonnes remplies de minerai ou de l'eau qui suinte dans la mine. On arrive, de temps en temps, à des allées transversales nommées galeries, où l'on voit croître le métal, où le mineur solitaire reste tout le jour,

occupé à détacher avec son marteau les morceaux de métal de la galérie. Je ne suis pas descendu jusqu'à la dernière profondeur, où l'on peut déjà, au dire de quelques-uns, entendre les antipodes crier en Amérique : *Hourrah Lafayette!* Entre nous soit dit, je trouvai déjà assez profond l'endroit jusqu'où j'étais descendu. Ce n'était que murmure et bourdonnement continuels, jeu mystérieux de machines, ruissellement de sources souterraines, bouffées de vapeurs terrestres, et la lumière de notre lampe tremblotait, de plus en plus pâle, dans la nuit solitaire. En vérité, c'était étourdissant, la respiration me devenait difficile, et c'est avec peine que je me tenais aux échelons glissants. Je n'ai pas éprouvé d'accès d'inquiétude, mais, chose étrange, à cette profondeur, je me rappelai que, l'année précédente, à peu près à la même époque; j'avais vu une tempête sur la mer du Nord, et je pensais en ce moment qu'il était bien doux de sentir le vaisseau ballotté çà et là, d'entendre les vents exécuter leur fanfare de trompettes, et, au milieu de ce bruit, le tapage amusant des matelots, et tout cela fraîchement baigné par l'air délicieux et libre du ciel. Ah! oui,

de l'air ! Altéré d'air, je remontai quelques douzaines d'échelles, et mon mineur me conduisit par une étroite et très-longue galerie taillée dans la montagne jusqu'à la mine Dorothée. Là il fait plus frais et plus gai, les échelles sont aussi plus propres, mais plus longues et plus raides que dans la Caroline. Je m'y trouvai aussi plus à mon aise, surtout quand j'y rencontrai beaucoup plus de traces d'hommes vivants. On voyait dans le fond des lumières marcher ; des mineurs, avec leurs lampes, remontaient insensiblement jusqu'à nous, en nous saluant par leur amical : *Bonne montée !* recevaient de nous le même souhait, et nous dépassaient. Je fus frappé comme par un souvenir calme et doux, mais singulier et énigmatique, en rencontrant les regards clairs et pensifs, et les figures un peu pâles, mais gravement pieuses de ces hommes jeunes et vieux, mystérieusement éclairées par les lueurs douteuses des lampes, qui, après avoir travaillé tout le jour dans leurs crevasses sombres et solitaires, remontaient alors vers la douce clarté du jour et des yeux de leurs femmes et de leurs enfants.

Mon cicerone lui-même était une brave et

loyale nature d'Allemand, fidèle comme un caniche. Ce fut avec un sentiment de félicité intime qu'il me montra la galerie où le duc de Cambridge, le jour où il visita la mine, avait dîné avec toute sa suite, et où l'on conserve la longue table du festin, et le grand siége de minerai sur lequel le duc s'est assis. — Cela doit rester comme un souvenir éternel, — me dit le bon mineur, et il me raconta avec enthousiasme tout ce qu'on avait donné de fêtes en cette occasion, comment toute la galerie avait été décorée de lumières, de fleurs et de feuillage, comme quoi un garçon mineur avait pris une guitare et chanté, comment le cher gros duc avait bu beaucoup de santés, et comme tous les mineurs, et lui surtout, se feraient tuer de grand cœur pour le cher gros duc et pour toute la maison de Hanôvre.

Comme la fidélité allemande, la petite lampe du mineur venait de nous conduire, sans éclat flamboyant, mais calme et sûre, par le labyrinthe des excavations et des galeries. Nous sortîmes de la pesante nuit souterraine ; la lumiere du soleil brillait.... Bonne montée !

Presque tous les ouvriers des mines demeurent à Clausthal, et dans la petite ville de Zel-

lerfeld, qui est contiguë. Je visitai plusieurs de ces bonnes gens, j'observai leur arrangement intérieur, j'entendis quelques-uns de leurs chants, qu'ils accompagnent fort joliment avec la guitare, leur instrument favori; je me fis raconter par eux de vieux contes des montagnes, et répéter aussi les prières qu'ils ont coutume de réciter ensemble avant de descendre dans leurs sombres souterrains, et j'ai dit avec eux plus d'une bonne prière. Un vieux maître mineur était même d'avis que je restasse avec eux, et m'engageait à me faire mineur. Lorsque cependant je pris congé d'eux, il me donna une commission pour son frère, qui demeure dans le voisinage de Goslar, et me chargea d'embrasser bien des fois sa chère nièce.

Toute calme et immobile que paraisse la vie de ces gens, c'est pourtant une vie véritable, animée. La femme, vieille et tremblotante, qui était assise derrière le poêle, en face de la grande armoire, avait peut-être passé un quart de siècle à la même place, et ses sentiments et ses idées sont profondément identifiés sans doute avec toutes les angulosités de ce poêle, avec toutes les ciselures de cette armoire. Et, alors, ar-

moire et poêle vivent, car un homme leur a donné une partie de son âme.

Ce n'est que des profondeurs d'une pareille coexistence avec le monde extérieur qu'ont pu naître les vieux contes de nourrice en Allemagne, dont le propre est de faire parler et agir, non pas seulement les animaux et les plantes, mais aussi une foule d'objets inanimés. C'est à des gens rêveurs et tranquilles que devait se révéler, dans le secret calme et paisible de ces petites cabanes dans les montagnes et dans les bois, la vie intérieure de tous ces objets. Ils leur découvrirent un caractère nécessaire et conséquent, un doux mélange de caprice fantastique et de vrais sentiments humains; et c'est ainsi que nous voyons, dans ces contes, des choses merveilleuses, rapportées comme toutes naturelles. L'aiguille et l'épingle, par exemple, reviennent de la maîtrise des tailleurs, et se perdent dans l'obscurité; le brin de paille et le charbon veulent passer le ruisseau, et chavirent; la pelle et le balai se querellent sur l'escalier, et se battent; le miroir interrogé vous montre l'image de la plus belle femme; des gouttes de sang même commencent à parler, paroles sinistres de la pitié la plus inquiète...

C'est la même cause qui fait que notre vie a, dans l'enfance, une importance si infinie. A cette époque, tout nous est significatif : nous entendons tout, nous voyons tout ; toutes nos sensations sont de proportions égales, tandis que, plus tard, nous agissons plus de propos délibéré ; nous nous vouons plus exclusivement à telle ou telle chose isolée ; nous échangeons péniblement l'or pur de l'intuition contre le papier monnaie des définitions des livres, et notre vie gagne en étendue ce qu'elle perd en profondeur. Alors, nous sommes des gens faits et distingués ; nous changeons souvent de demeure, la servante y met en ordre et change à volonté la place des meubles, qui nous intéressent peu, ou parce qu'ils sont neufs, ou parce qu'ils appartiennent aujourd'hui à Jean, demain à Isaac. Nos vêtements même nous demeurent étrangers ; nous savons à peine combien de boutons sont attachés au frac que nous portons à cette heure. Ces habits, nous les changeons aussi souvent que possible, aucun ne demeure en rapport nécessaire avec notre histoire intime et extérieure. A peine pouvons-nous nous rappeler quel air avait ce gilet brun qui nous a valu jadis tant d'éclats de rire, et sur les lar-

ges raies duquel se posa pourtant avec tant de charme la douce main de la bien-aimée!

La vieille femme en face de l'armoire, derrière le poêle, portait une robe à fleurs, d'une étoffe passée, l'habit de noce de sa grand'-mère. Son arrière-petit-fils, petit garçon blond, aux yeux étincelants, et déjà habillé en mineur, était assis aux pieds de sa bisaïeule, et comptait les fleurs de cette robe, et elle lui a peut-être raconté sur cette robe beaucoup d'historiettes, beaucoup d'historiettes sérieuses et jolies, que l'enfant n'oubliera certainement pas de si tôt, et qui flotteront souvent encore dans son imagination quand, devenu homme, il travaillera solitairement dans les galeries sombres de la Caroline, et il les redira peut-être long-temps après que la bonne grand'-mère sera morte, et que lui-même, vieillard éteint et blanchi, sera assis dans le cercle de ses petits enfants, en face de la grande armoire, derrière le poêle.

Je couchai à l'auberge de la *Couronne*, où le conseiller aulique Bouterweck, était arrivé de Gœttingue dans la journée. J'eus le plaisir de faire ma cour au vieillard. Quand je m'inscrivis dans le livre des étrangers, et que je feuilletai le mois de juillet, j'y trouvai le nom bien cher

d'Adalbert de Chamisso, le biographe célèbre de l'immortel Pierre Schlemiehl. L'hôte me raconta que ce monsieur était arrivé par un temps effroyable, et était reparti avec un temps pareil.

Le lendemain, je dus alléger encore mon hâvre-sac; je jetai par-dessus le bord la paire de bottes que j'y avais enfermée; je levai les pieds, et partis pour Goslar. Je me dirigeai sans trop savoir comment. Je me rappelle seulement que je me remis à flâner par monts et par vaux. J'enfonçai souvent mes regards dans de jolies et riantes vallées, les sources argentines murmuraient, les oiseaux des bois gazouillaient délicieusement, les clochettes des troupeaux tintaient, les arbres à la verdure variée étaient dorés par les doux rayons du soleil, et le dais de soie bleue du ciel était si transparent, qu'on pouvait voir au travers bien loin, et jusqu'aux profondeurs du sanctuaire, où les anges sont assis au pied de Dieu, et étudient dans ses yeux la basse fondamentale. Pour moi, je vivais encore dans le songe de la nuit précédente, que je ne pouvais chasser de ma mémoire. C'était le vieux conte du chevalier qui descend dans un puits profond, où la plus belle des princesses

est engourdie dans un sommeil enchanté. J'étais moi-même le chevalier, et le puits me paraissait la mine obscure de Clausthal. Tout-à-coup parurent beaucoup de lumières, et de toutes les crevasses du puits jaillirent les nains vigilants qui me firent des grimaces courroucées, s'escrimèrent contre moi avec leurs petits sabres, tirèrent de leurs cors des sons perçants qui en firent venir sans nombre et sans cesse, et ils remuaient d'une manière effrayante leurs larges têtes. Au moment où je les frappai, le sang coula, et je m'aperçus que c'étaient les têtes des rouges chardons à longue barbe que j'avais abattues avec mon bâton sur la grande route le jour précédent. Tous disparurent effrayés, et j'arrivai dans une salle brillante et splendide. Au milieu, se tenait, couverte d'un voile blanc, la bien-aimée de mon cœur, mais raide et immobile. Je lui baisai la bouche, et, par le Dieu vivant! je sentis le souffle vivifiant de son âme et le doux tressaillement de ses lèvres. Ce fut pour moi comme si j'eusse entendu Dieu dire : — Que la lumière soit!... Un rayon éblouissant de la lumière éternelle vint me frapper; mais au même instant, il fit nuit de nouveau, et tout se précipita, avec le pêle-mêle du chaos, dans une

mer furieuse et désordonnée. Quelle furie, quel désordre! Sur l'eau bouillonnante volaient avec terreur les fantômes des morts, leurs blancs suaires flottant au gré du vent. Derrière eux, se précipitait avec colère un arlequin à jaquette bariolée, qui les excitait avec un fouet retentissant, et, l'arlequin, c'était encore moi... Mais, tout d'un coup, des flots sombres sortirent, avec leurs têtes difformes, les monstres marins qui allongèrent sur moi leurs griffes ouvertes, et, de frayeur, je m'éveillai.

Comme on gâte quelquefois les plus beaux contes! Selon la tradition véritable, il faut que le chevalier, alors qu'il a trouvé la princesse endormie, coupe un morceau de son voile; et quand, par l'effet de sa hardiesse, le sommeil magique est détruit, et que la belle se retrouve dans son palais, assise sur son siége d'or, il faut que le chevalier se présente devant elle et lui dise: — Mon admirable princesse, me connais-tu? — A quoi elle répond: — Mon très-vaillant chevalier, je ne te connais pas. Et celui-ci lui montre alors le morceau coupé sur son voile et qui s'y rattache parfaitement à l'instant même, et tous deux s'embrassent tendrement, et les trompettes sonnent et l'on célèbre le mariage.

C'est vraiment un malheur particulier que mes songes d'amour aient rarement une aussi belle fin.

Le nom de Goslar résonne si agréablement, et d'antiques souvenirs impériaux s'y rattachent en si grand nombre, que je m'attendais à voir une ville imposante et magnifique. Mais voilà ce qui arrive quand on voit de près les célébrités! je n'y trouvai qu'un nid à rues étroites, tortueuses comme un labyrinthe. Au milieu, coule un peu d'eau, probablement la Gose; tout est déchu et boueux, et le pavé aussi rocailleux que les hexamètres de Berlin. Les antiquités de sa clôture, les restes des murs des tours et des créneaux donnent seuls à la ville quelque chose de piquant. Une de ces tours, nommée le *Zwinger*, a des murs tellement épais qu'on y a creusés des appartements entiers. La place devant la ville où se tient le célèbre jeu de l'arquebuse, est une belle grande prairie, ceinte de hautes montagnes. Le marché est petit; au milieu jaillit une fontaine dont l'eau s'épanche dans une grande cuve de métal. En cas d'incendie, on frappe plusieurs coups sur cette cuve, qui rend alors un son retentissant au loin. On ne sait rien de l'origine

de cette cuve; quelques-uns disent que le diable l'a autrefois établie, une nuit, sur le marché. A cette époque les gens étaient encore bêtes, et le diable bête aussi, et ils se faisaient réciproquement des cadeaux.

La maison-de-ville de Goslar est un corps de garde badigeonné en blanc. La maison des Guildes, qui est auprès, a déjà meilleure façon. A peu près à égale distance du sol et du toit se détachent les statues des empereurs allemands noircis comme par la fumée et dorés en partie, le globe terrestre dans une main et le sceptre dans l'autre. Ils ont l'air d'huissiers d'université rôtis. L'un de ces empereurs tient une épée au lieu de sceptre. Je n'ai pu deviner ce que veut dire cette différence, qui doit pourtant avoir sans aucun doute un sens, vu que les Allemands ont la remarquable habitude d'avoir une idée dans tout ce qu'ils font.

J'avais lu dans le Manuel de Gottschalk beaucoup de choses sur le dôme antique de Goslar et sur le célèbre trône des empereurs. Quand je voulus voir ces deux objets, on me répondit que le dôme avait été abattu et le trône impérial transporté à Berlin. Nous vivons dans un temps cruellement significatif: des dômes mil-

lénaires sont brisés, et des trônes impériaux jetés au garde-meuble.

On montre maintenant dans l'église de Saint-Étienne quelques curiosités du défunt dôme : des vitraux admirables, quelques mauvais tableaux, parmi lesquels il en est un, dit-on, de Lucas Cranach, puis un Christ sur la croix, sculpté en bois, et un autel de sacrifices païen, d'un métal inconnu. Ce dernier objet a la forme d'un long coffre carré, et est supporté par des caryatides accroupies, qui joignent les mains sur la tête, et font une bien laide grimace. Plus laid et plus repoussant encore est pourtant le grand crucifix de bois dont j'ai parlé. Cette tête de Christ, avec des cheveux et des épines naturels et des joues barbouillées de sang, représente sans doute avec un grand talent la mort d'un homme, mais non celle d'un dieu : on n'a sculpté sur cette figure que la souffrance matérielle, et non la poésie de la douleur. Une pareille imitation convient bien plutôt à un amphithéâtre d'anatomie qu'à une église.

Je logeai auprès du marché, dans une auberge où le dîner m'aurait paru meilleur, si M. l'hôte, avec son visage long et superflu, et

ses questions ennuyeuses, ne s'était venu asseoir auprès de moi. Heureusement que je fus bientôt délivré par l'arrivée d'un autre voyageur, qui eut à subir le même interrogatoire, toujours dans l'ordre suivant : *Quis? Quid? Ubi? Quibus auxiliis? Cur? Quomodo? Quando?* Cet étranger était un homme vieux, fatigué, usé, qui, à en juger par ses discours, avait parcouru tout le globe, avait surtout longtemps vécu à Batavia, gagné beaucoup d'argent, qu'il avait ensuite perdu, et qui alors revenait, après trente ans d'absence, à Quedlimbourg, sa ville natale : — Car, ajoutait-il, notre famille y a sa sépulture héréditaire. — M. l'aubergiste fit la remarque fort philosophique que le lieu où était enterré notre corps était fort indifférent à l'âme. — Êtes-vous bien sûr de cela? répondit l'étranger, et, en même temps, des courbes douloureusement fines se dessinèrent autour de ses lèvres chagrines et de ses petits yeux éteints. — Mais, reprit-il, d'un air péniblement radouci, je n'ai pas voulu dire pour cela du mal des tombeaux étrangers;... les Turcs enterrent leurs morts bien plus agréablement que nous autres; leurs cimetières sont de véritables jardins; ils s'y as-

seyent sur leurs pierres tumulaires blanches et coiffées d'un turban, à l'ombre d'un cyprès, s'y caressent gravement la barbe, et fument tranquillement leur tabac turc dans leurs longues pipes turques... Et les Chinois! c'est un vrai plaisir de voir comme ils dansent cérémonieusement autour des sépultures de leurs morts, comme ils y prient, boivent du thé, jouent du violon, et savent orner les tombes qui leur sont chères avec toutes sortes d'ouvrages en laque, de figures en porcelaine, de chiffons de soie bariolés, de fleurs artificielles et de lanternes de couleurs... Ah! tout cela est très-joli!...—Combien ai-je encore d'ici à Quedlimbourg? —

Le cimetière de Goslar m'a plu médiocrement. Mais j'ai été d'autant plus charmé par l'aspect de cette délicieuse petite tête blonde qui, lors de mon entrée dans la ville, regardait en souriant du haut de la fenêtre d'un rez-de-chaussée un peu élevé. Après dîner, je cherchai à retrouver cette chère fenêtre, mais il ne s'y trouva pour le moment qu'un verre d'eau où rafraîchissait un bouquet de blanches clochettes. Je grimpai jusqu'à la fenêtre, enlevai les jolies fleurs, et les mis tranquillement

à mon chapeau, sans me soucier le moins du monde des bouches béantes, des nez pétrifiés et des yeux de bœuf avec lesquels les passants et surtout les vieilles femmes regardaient ce vol qualifié. Quand, une heure plus tard, je repassai devant la même maison, la belle était à la fenêtre. En voyant ses clochettes à mon chapeau, elle devint rouge pourpre, et se retira précipitamment. J'avais, cette fois, vu avec plus d'attention cette charmante figure : c'était une douce et transparente incarnation de clair de lune, de chant de rossignol et de parfum de rose. Plus tard, encore, quand la nuit sombre fut venue, elle vint à la porte de la maison. J'arrive,... je m'approche;... elle se retire lentement dans le corridor... Je la prends par la main, et lui dis : —Je suis un amateur de belles fleurs et de baisers, et ce qu'on ne me donne pas de bon gré, je le vole. Et je l'embrasse rapidement;... et, comme elle veut fuir,... je la retiens en lui disant à voix basse : —Demain, je pars, et ne reviendrai jamais... Et je sens en retour la tendre pression de ses lèvres et de ses douces mains,... et je me sauve en riant. Oui, j'ai bien sujet de rire, quand je pense que, sans le savoir, j'ai

prononcé cette formule magique qui sert à nos habits bleus et rouges, plus encore que leur amabilité barbue, à triompher du cœur des femmes : « Je pars demain, et ne reviendrai jamais. »

Mon logis avait une vue magnifique sur le Rammesberg. Il faisait une belle soirée; la nuit volait sur son coursier noir, dont les longues crinières se jouaient dans le vent ; je me mis à la fenêtre et regardai la lune. Y a-t-il réellement un homme dans la lune? Les Slaves disent que cet homme s'appelle Clotar, et qu'il fait allonger la lune en y versant de l'eau. Quand j'étais tout petit, j'avais entendu dire que la lune était un fruit que le Bon-Dieu cueillait quand il était mûr, et qu'il mettait avec les autres pleines lunes dans la grande armoire qui est au bout du monde, à l'endroit où il est fermé par des planches. Quand je devins plus grand, je remarquai que le monde n'est pas borné aussi étroitement, et que l'esprit humain a brisé les barrières de bois, et qu'il a ouvert les sept cieux avec une autre clef de saint Pierre qu'on appelle l'idée de l'immortalité. Immortalité! belle idée! quel est celui qui t'inventa? Était-ce un gros bourgeois de Nüremberg, son

bonnet blanc sur la tête et la pipe de terre blanche dans la bouche, qui, assis par une tiède soirée d'été devant sa porte, réfléchissait bien à son aise que ce serait pourtant une jolie chose de pouvoir ainsi continuer sans perdre sa bonne petite pipe et son petit souffle de vie, à végéter dans la plus douce immortalité! Ou bien était-ce un jeune amant, qui rêva dans les bras de sa maîtresse cette idée d'immortalité, et la rêva, parce qu'il la sentait, et parce qu'il ne pouvait sentir ni penser autre chose... Amour! immortalité! Mon sein devint tout d'un coup si brûlant, que je crus que les géographes avaient déplacé l'équateur, et qu'ils le faisaient passer justement alors dans mon cœur. Et de mon cœur s'épanchèrent les sentiments d'amour, ils s'épanchèrent avec désir dans la vaste nuit. Les fleurs du jardin, sous ma fenêtre, répandaient des parfums plus puissants. Les parfums sont les sentiments des fleurs, et de même que les émotions du cœur humain sont plus profondes dans la nuit, quand il se croit seul et sans témoins : les fleurs semblent aussi, avec la raison de la pudeur, attendre le voile de l'obscurité pour s'abandonner tout entières à leurs sentiments odoriférants, et les exhaler dans

l'espace... Répandez-vous, parfums de mon cœur! et cherchez derrière ces montagnes ma bien-aimée. Elle est déjà couchée et endormie : à ses pieds sont agenouillés les anges ; et quand elle sourit dans le sommeil, c'est une prière que les anges répètent. Dans son sein est le ciel avec toutes ses félicités, et quand elle respire, mon cœur tressaille au loin. Derrière ses paupières soyeuses, s'est couché le soleil, et quand elle r'ouvrira les yeux, il fera jour, et l'on entendra les oiseaux chanter et les clochettes des troupeaux retentir, et les montagnes étincelleront dans leurs vêtements d'émeraude, et moi j'attacherai mon havre-sac, et je partirai.

Dans cette nuit que je passai à Goslar, il m'est arrivé quelque chose de très-extraordinaire. Je n'y puis penser encore aujourd'hui sans effroi. Je ne suis pas autrement peureux de ma nature, mais je crains les esprits presque autant que l'*Observateur autrichien*. Qu'est-ce que la peur? vient-elle de l'esprit ou de la sensibilité? Je disputais souvent sur cette question avec le docteur Saül Ascher, quand je le rencontrais au Café-Royal à Berlin, où je dînai pendant longtemps. Il soutenait toujours que nous craignons quelque chose, parce que les conclusions

de la raison nous le font reconnaître pour effrayant; que la raison seule était une force, et non la sensibilité. Pendant que je mangeais et buvais bien, il me démontrait continuellement les excellences de la raison. A la fin de sa démonstration, il ne manquait jamais de regarder à sa montre et de conclure ainsi: — La raison est le premier de tous les principes!... La raison! quand j'entends ces mots aujourd'hui, je vois toujours le docteur Saül Ascher avec ses jambes abstraites, son habit étroit et d'un gris transcendantal, son visage raide et d'un froid glacial, qui aurait pu servir de planches à figures pour un manuel de géométrie. Ce personnage fort avancé dans la cinquantaine était une ligne droite incarnée. Dans sa tendance continuelle vers le positif, le pauvre homme, à force d'analyse, avait perdu toutes les splendeurs de l'existence, tous les rayons de soleil, toutes les croyances, toutes les fleurs, et il ne lui restait rien que la tombe froide et positive. Il avait à l'endroit de l'Apollon du Belvédère et du christianisme, une malice spéciale. Il avait écrit contre le dernier une brochure dans laquelle il démontrait l'absurdité et la fin prochaine de cette religion. Il a surtout fait une

foule de livres où la raison s'escrime sans cesse pour prouver sa propre excellence, et comme le pauvre docteur était d'assez bonne foi, il ne méritait que respect sous ce rapport. Mais c'était là ce qui le rendait si plaisant et lui faisait faire une figure si sérieusement sotte quand il ne pouvait comprendre ce que comprend un enfant, par cela même qu'il est enfant. Je visitais quelquefois le docteur de la raison chez lui, où je trouvais de jolies filles, car la raison ne défend pas la sensualité. Un jour que j'allais pour lui faire encore une visite, son domestique me dit :—M. le docteur vient de mourir. Cela ne me fit guère plus que s'il m'eût dit : M. le docteur a délogé.

Mais revenons à Goslar. —Le premier de tous les principes, c'est la raison, me disais-je pour me calmer, quand je me mis au lit. Cependant cette formule resta sans effet. Je venais de lire dans les *Contes allemands* de Varnhagen de Ense, que j'avais emportés de Clausthal, comme quoi un fils que son propre père voulait assassiner, fut averti pendant la nuit par l'esprit de sa mère défunte. La merveilleuse composition de cette histoire m'émut pendant la lecture, au point de me donner le frisson.

Et puis les histoires de revenants excitent un sentiment de terreur bien autrement grand, quand on les lit en voyage, la nuit, dans une ville, dans une maison, dans une chambre où l'on n'a jamais été.—Que d'horreurs ont déjà pu se passer à la place même où je suis! se dit-on involontairement. En outre la lune jetait une lumière très-douteuse dans la chambre, toutes sortes d'ombres importunes s'agitaient sur le mur, et quand je me mis sur mon séant dans le lit, pour regarder autour de moi, j'aperçus... Il n'est rien de plus effrayant que de voir tout-à-coup, par un clair de lune, fortuitement son propre visage dans une glace. Au même instant, sonna une pesante et bâillante horloge, si long-temps et si lentement, que je crus certainement, après le douzième coup, que douze heures pleines avaient eu le loisir de s'écouler pendant ce temps, et que j'allais nécessairement entendre encore sonner douze fois; entre l'avant-dernier et le dernier coup de marteau, une autre horloge tinta, mais vive, claire, presque grondeuse, et comme impatientée par la lenteur de madame sa commère. Quand les deux langues de fer se turent, et qu'un profond silence de mort régna dans toute la maison, il

me sembla tout-à-coup que j'entendais dans le corridor, devant la porte de ma chambre, quelque chose traîner et chanceler, comme la démarche incertaine d'un vieillard. Enfin, ma porte s'ouvrit, puis entra lentement le défunt docteur Saül Ascher. Une fièvre froide ruissela dans la moelle de tous mes os, je tremblai comme la feuille du peuplier, et à peine osai-je regarder le fantôme. Il avait le même air qu'autrefois, le même habit gris transcendantal, les mêmes jambes abstraites et la même figure mathématique; elle était seulement plus jaune, et sa bouche aussi, qui formait jadis deux angles de 22 degrés et demi, était toute ratatinée: ses yeux décrivaient un orbite plus vaste. Chancelant, et s'appuyant, comme autrefois, sur un jonc d'Espagne, il s'approcha de moi et me dit d'un ton amical, avec son ordinaire dialecte scorbutique: — « Ne craignez rien, et ne croyez pas que je sois un fantôme. C'est une illusion de votre imagination quand vous croyez ne voir que mon spectre. Qu'est-ce qu'un spectre? Donnez-m'en une définition! Déduisez-moi les conditions de la possibilité d'un spectre! Dans quelle rapport raisonnable une telle apparition pourrait-elle se trouver avec la rai-

son? La raison, je dis la raison. » Et alors le fantôme commença une analyse de la raison, cita Kant, *Critique de la Raison pure*, 2me partie, 1ere division, 2me livre, 3me paragraphe, la différence des phénomènes et des noumènes, construisit alors la croyance problématique aux fantômes, entassa syllogismes sur syllogismes, et conclut par la preuve logique qu'il n'existe pas de spectres du tout. Cependant la sueur froide me coulait le long du dos, mes dents claquaient comme des castagnettes; par terreur, je faisais de la tête un signe d'assentiment absolu à chaque passage par lequel le docteur revenant démontrait l'absurdité de la peur des revenants, et il démontrait avec tant de chaleur qu'à la fin, par distraction, au lieu de sa montre d'or, il tira de son gousset une poignée de vers, qu'il y remit avec une inquiète et grotesque précipitation, et en répétant plus vivement: « La raison est le premier... » L'horloge sonna une heure, et le fantôme disparut.

Le lendemain, je partis de Goslar, allant moitié à l'aventure, et en partie dans le dessein de visiter le frère du mineur de Clausthal. Il faisait un beau temps, un temps de dimanche. Je gravis collines et montagnes, j'observai le

soleil s'efforçant de dissiper le brouillard, et m'avançai sous les bois, la joie dans le cœur et sur la tête les joyeuses clochettes de Goslar. Les montagnes se montraient dans leurs blancs peignoirs de nuit; les sapins secouaient le sommeil de leurs membres, l'air frais de l'aurore frisait leur verte chevelure; les petits oiseaux chantaient les prières du matin; la prairie du vallon étincelait comme un tapis d'or semé de diamants, et le berger la foulait avec son troupeau sonore. Je courais risque de m'égarer : on prend toujours des chemins de traverse et des sentiers, et l'on croit ainsi arriver plus promptement au but. Les choses se passent pour nous sur le Hartz comme dans la vie; mais il y a toujours de bonnes âmes qui nous remettent dans le droit chemin. Ces braves gens le font volontiers, et puis ils trouvent un plaisir particulier à nous expliquer, d'un air satisfait, et en appuyant fortement d'une voix bienveillante, quel grand détour nous avons fait, et dans quels précipices, dans quels marécages nous aurions pu tomber, et quel bonheur ç'a été que nous ayons rencontré encore à temps des gens aussi instruits des chemins qu'ils le sont. Je trouvai un pareil redresseur non loin

de la Hartzbourg. C'était un bourgeois bien nourri de Goslar, un visage brillamment joufflu et sottement avisé ; il semblait avoir inventé l'épizootie. Nous fîmes un bout de chemin ensemble , et il me raconta toutes sortes d'histoires de revenants, qui auraient pu être charmantes, si elles n'eussent conclu toutes à démontrer qu'au fond il n'y avait pas eu de revenant, mais que la figure blanche était un braconnier, que les voix hennissantes appartenaient à des marcassins nouveau-nés, et que le bruit qu'on avait entendu dans la cave provenait du chat mourant. « Ce n'est que lorsque l'homme est malade, ajoutait-il, qu'il croit voir des fantômes. » Quant à lui, il était rarement malade; seulement il avait quelquefois des éruptions cutanées, et alors il se guérissait avec la salive à jeûn. Il me fit remarquer le système d'utilité de toutes choses dans la nature : par exemple, les arbres sont verts, parce que le vert est bon pour les yeux. Je lui donnai raison, et j'ajoutai que le Bon-Dieu avait créé le gros bétail, parce que le bouillon de viande fortifie l'homme, et mis les ânes sur la terre pour qu'ils pussent servir aux hommes de terme de comparaison, enfin qu'il avait

créé l'homme pour qu'il mangeât de bonne soupe, et ne fût point un âne. Mon compagnon fut ravi d'avoir trouvé quelqu'un de son avis; sa face s'épanouit d'une satisfaction plus grande, et, en me quittant, il était ému.

Tant qu'il fut auprès de moi, toute la nature était comme privée de sa magie; mais, à peine était-il parti, que les arbres recommencèrent à parler, les rayons de soleil redevinrent sonores, les fleurs des prairies dansèrent, et le ciel bleu embrassa la terre verdoyante. Oui, je le sais bien mieux, Dieu a créé l'homme pour qu'il admire la magnificence du monde. Tout auteur, quelque grand qu'il soit, désire que son œuvre soit louée. Et dans la Bible, les Mémoires de Dieu, il est dit expressément qu'il a créé les hommes pour sa gloire et pour sa louange.

Après avoir erré long-temps çà et là, j'arrivai à la demeure du frère de mon ami de Clausthal; j'y passai la nuit, où j'eus le bonheur d'être le héros des beaux quatrains que vous allez lire:

I.

Sur la montagne est assise la cabane
Où demeure le vieux mineur;

Au-dessus murmure le verd sapin,
Et brille la lune dorée.

Dans la cabane est un fauteuil à bras
Richement et merveilleusement ciselé ;
Il est heureux, celui qui s'assied dans ce fauteuil,
Et l'heureux, c'est moi.

Sur l'escabelle est assise la petite fille,
Elle appuie son bras sur mes genoux ;
Ses yeux sont comme deux étoiles bleues,
Sa petite bouche comme la rose purpurine.

Et les charmantes étoiles bleues
Me regardent avec toute leur grandeur céleste ;
Et elle met son doigt de lis
Finement sur la rose purpurine.

Non, la mère ne nous voit pas,
Car elle file du lin avec ardeur,
Et le père pince la guitare
Et chante sa vieille chanson.

Et la petite raconte tout bas,
Bien bas, et d'une voix étouffée ;
Elle m'a déjà confié
Maint secret important.

« Mais depuis que la tante est morte,
Nous ne pouvons plus aller
A la fête des arquebuses de Goslar,
Et là bas, c'est bien beau.

»Ici au contraire tout est triste,
Sur la hauteur froide de la montagne;
Et l'hiver nous sommes tout-à-fait
Comme enterrés dans la neige.

»Et je suis une fille craintive,
Et j'ai peur comme un enfant
Des méchants esprits de la montagne
Qui travaillent pendant la nuit.»

Tout-à-coup la petite se tait,
Comme effrayée de ses propres paroles,
Et elle a, de ses deux petites mains,
Couvert ses jolis yeux.

Le sapin murmure plus bruyant au dehors,
Et le rouet jure et gronde,
Et la guitare résonne au milieu de ces bruits,
Et la vieille chanson bourdonne :

«Ne crains rien, chère enfant,
De la puissance des méchants esprits;
Jour et nuit, chère enfant,
Les petits anges te gardent.»

II.

Le sapin avec ses doigts verts
Frappe aux vitraux de la petite fenêtre,
Et la lune, aimable curieuse,
Verse sa jaune lumière dans la chambrette.

Le père, la mère ronflent doucement
Dans la chambre voisine;
Mais nous deux, heureux de babiller,
Nous tenons éveillés l'un l'autre.

« Que tu aies prié par trop souvent,
Cela m'est difficile à croire;
Cette moue de tes lèvres
Ne vient certainement pas de la prière.

» Cette moue méchante et froide
M'effraie à chaque instant;
Pourtant mon inquiétude est calmée
Par le pieux rayon de tes yeux.

» Je doute aussi que tu croies
Ce qui s'appelle la bonne croyance.
N'est-ce pas que tu ne crois pas à Dieu le père,
Au Fils et au Saint-Esprit? »

Ah! ma chère enfant, quand tout petit
J'étais couché sur les genoux de ma mère,
Je croyais déjà à Dieu le père,
Qui plane en haut dans la bonté et dans la grandeur;

Qui a créé la belle terre
Et les beaux hommes qui sont dessus,
Qui a assigné leur marche
Aux soleils, aux lunes, aux étoiles.

Quand je devins plus grand, ma chère enfant,
Je commençai à comprendre bien davantage,

Et je compris, et devins raisonnable,
Et je crus aussi au Fils ;

Au Fils chéri qui, en aimant,
Nous a révélé l'amour,
Et en récompense, comme c'est l'usage,
A été crucifié par le peuple.

Aujourd'hui, que je suis homme,
Que j'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé,
Mon cœur se gonfle, et de tout mon cœur
Je crois au Saint-Esprit.

Celui-ci a fait les plus grandes merveilles,
Et il en fait de plus grandes encore aujourd'hui;
Il a brisé les châteaux du tyran,
Et il a brisé le joug de l'esclave.

Il guérit de vieilles blessures mortelles,
Et renouvelle le droit primitif:
Tous les hommes, nés égaux,
Sont une race de nobles.

Il dissipe les méchants brouillards
Et les fantômes ténébreux,
Qui nous gâtaient l'amour et le plaisir,
Et se raillaient de nous jour et nuit.

Mille chevaliers bien harnachés
Ont été choisis par le Saint-Esprit
Pour accomplir sa volonté,
Et il les a armés de courage.

Leurs glaives chéris étincellent,
Leurs bonnes bannières flottent.
N'est-ce pas que tu voudrais bien, ma chère enfant,
Voir de ces vaillants chevaliers?

Eh bien, regarde-moi, ma chère enfant!
Embrasse-moi et regarde-moi;
Car, moi-même, je suis un vaillant
Chevalier du Saint-Esprit.

III.

Au dehors, la lune se cache en silence
Derrière le vert sapin,
Et dans la chambrette notre lampe
Flamboie faiblement et éclaire à peine.

Heureusement, mes étoiles bleues
Rayonnent d'une lumière plus claire;
La rose purpurine éclate comme le feu,
Et la bonne jeune fille dit :

« Des follets, de petits follets
Volent notre pain et notre lard;
La veille il est encore dans le coffre,
Et le lendemain il a disparu.

» Ces petits démons mangent la crême
Sur notre lait, et laissent
Les vases découverts,
Et la chatte boit le reste.

»Et la chatte est une sorcière,
Car elle se glisse, pendant la nuit,
Sur la montagne des revenants,
Où est la vieille tour.

»Il y eut là jadis un château
Plein de plaisir et d'éclat d'armures;
De preux chevaliers, des dames et des écuyers
Y tournoyaient dans la danse aux flambeaux.

»Alors une méchante sorcière
Maudit le château et les gens.
Les ruines seules sont restées debout,
Et les hiboux y font leurs nids.

»Pourtant ma défunte tante assurait:
Que si l'on dit la parole juste,
La nuit, à l'heure juste,
Là-haut, à la vraie place,

»Les ruines se changent
De nouveau en un château brillant,
Et l'on y voit gaîment danser,
Preux chevaliers, dames et écuyers;

»Et celui-là qui a prononcé ce mot,
Le château et les gens lui appartiennent;
Les timbales et les trompettes célèbrent
Sa jeune magnificence.»

C'est ainsi que parle la bonne jeune fille,
Et ses yeux, étoiles bleues,

Versent sur ces beaux contes
Leur lueur féerique.

Ses cheveux d'or, la petite
Les enlace autour de ma main ;
Elle donne de jolis noms à mes doigts,
Rit et les baise, et se tait à la fin.

Et dans cette chambre tranquille
Tout me regarde avec des yeux si familiers.
La table et l'armoire sont comme si je les avais
Vues bien des fois auparavant.

L'horloge de bois babille amicalement,
Et la guitare, à peine sensible,
Commence à résonner d'elle-même,
Et je me trouve comme dans un songe.

C'est l'heure juste maintenant,
Nous sommes aussi sur la vraie place,
Tu t'étonnerais bien, ma chère enfant,
Si, moi, je prononçais la parole juste...

Et je dis cette parole... Vois-tu,
Tout devient jour, tout s'agite ;
Les sources et les sapins deviennent plus bruyants,
Et la vieille montagne s'éveille.

Le son des guitares et les chants des nains
Retentissent dans les crevasses de la montagne,
Et comme un insensé printemps
Sort de la terre une forêt de fleurs.

Des fleurs, d'audacieuses fleurs,
Des feuilles larges et fabuleuses,
Odorantes, diaprées et vivement agitées
Comme par la passion.

Des roses, ardentes comme de rouges flammes,
Jaillissent du milieu de cette foule;
Des lis, semblables à des piliers de cristal,
S'élancent jusqu'au ciel.

Et les étoiles, grandes comme des soleils,
Jettent en bas des rayons de désir;
Dans le calice gigantesque des lis
Coulent en torrent les flots de ces rayons.

Et nous-mêmes, ma chère enfant,
Sommes métamorphosés bien plus encore:
L'éclat des flambeaux, l'or et la soie
Resplendissent gaîment autour de nous.

Toi, tu es devenue une princesse,
Et cette cabane est devenue un château;
Et ici se réjouissent et dansent
Preux chevaliers, dames et écuyers.

Mais moi, j'ai acquis
Toi et tout cela, château et gens;
Les timbales et les trompettes célèbrent
Ma jeune magnificence.

Le soleil se levait. Les brouillards s'évanouirent comme les fantômes au chant du coq. Je me remis en route par monts et par vaux, et devant moi planait le beau soleil, éclairant toujours de nouvelles beautés. L'esprit de la montagne me favorisait très-manifestement. Il savait bien qu'un voyageur poète comme moi peut rapporter beaucoup de jolies choses, et il me fit voir, ce matin-là, son Hartz, comme certainement peu de gens l'ont vu; mais, en revanche, le Hartz me vit aussi comme m'ont vu très-peu de gens : à mes paupières brillaient des perles des plus précieuses. La rosée matinale de l'amour humectait mes joues. Les sapins me comprenaient, leurs branches s'écartaient, s'agitaient en haut et en bas, comme des hommes muets qui expriment leur joie avec leurs mains; et dans le lointain retentissaient des sons extraordinaires, comme ceux d'une cloche de chapelle perdue dans les bois. On dit que ce sont les clochettes des troupeaux qui, dans le Hartz, sont accordées avec autant de charme, d'éclat et de pureté.

D'après la hauteur du soleil, il était midi quand je rencontrai un de ces troupeaux, et le berger, jeune homme blond, à figure ami-

cale, me dit que la grande montagne au pied de laquelle je me trouvais était le vieux et célèbre Brocken. Il n'existe aucune maison à plusieurs lieues à la ronde, et je fus assez content que le jeune homme m'invitât à manger avec lui. Nous nous assîmes devant un déjeûner dinatoire qui consistait en pain et fromage. Les petits moutons ramassaient les miettes, et les jolies genisses sautaient autour de nous, faisaient gaîment sonner leurs clochettes, et nous souriaient avec leurs grands yeux. Nous festinâmes comme des rois. Mon hôte surtout me parut un vrai roi, et comme il est jusqu'ici le seul roi qui m'ait donné du pain, je veux, en récompense, le chanter royalement :

Il est roi, le jeune berger,
La verte colline est son trône.
Le soleil sur sa tête
Est sa couronne pesante, sa couronne d'or.

A ses pieds sont des moutons,
Doux flatteurs, marqués de croix rouges.
Les veaux sont ses cavaliers,
Et se pavanent orgueilleusement.

Comédiens royaux sont les petits boucs;
Et les oiseaux et les vaches,

Avec leurs flûtes, avec leurs clochettes,
Sont les musiciens de la chambre.

Et tout cela sonne et chante si gentiment,
Si gentiment murmurent de concert
Les cascades et les sapins,
Que le roi se laisse endormir.

Pendant ce temps gouverne
Le ministre, ce chien
Dont l'aboiement grondeur
Retentit tout à l'entour.

Dans son sommeil, le jeune roi balbutie :
« Régner est une chose bien difficile.
Ah! déjà je voudrais être
A la maison près de ma reine!

» Dans les bras de ma reine
Ma tête royale repose si mollement!
Et dans ses beaux yeux s'étend
Mon royaume infini. »

Nous prîmes amicalement congé l'un de l'autre, et je me remis à grimper. Bientôt je fus reçu sous les voûtes d'une forêt de pins hauts comme le ciel, pour lesquels j'ai, sous tous les rapports, un grand respect; car ces arbres doivent avoir eu beaucoup de peine à pousser, et

leur jeunesse a été laborieuse. La montagne est semée ici de blocs de granit en grand nombre, et les arbres ont été pour la plupart obligés de tourner avec leurs racines ces pierres ou d'en élargir les crevasses, et de chercher péniblement le sol dont ils peuvent tirer leur nourriture. Çà et là sont jetées les pierres, l'une sur l'autre, formant comme un portique, et par-dessus se dressent des arbres dont les racines nues descendent du haut de ces portes et n'atteignent la terre qu'au pied des roches, de sorte qu'elles semblent se nourrir d'air pur. Et cependant élancés à cette hauteur immense, et comme grandis avec les pierres qu'ils tiennent embrassées, ils sont plus solides que leurs collègues qui croissent à l'aise dans le sol mou des forêts de la plaine. Ainsi se dressent dans la vie ces grands hommes qui, en surmontant de bonne heure les difficultés et les obstacles, se sont fortifiés et assurés. Sur les branches des pins couraient de petits écureuils, et dessous se promenaient les cerfs au poil doré. Quand je vois un tel animal, si gracieux et si noble, je ne puis comprendre comment des gens bien élevés trouvent plaisir à le chasser et à le tuer. Un de ces animaux fut

plus charitable que les hommes, et allaita le fils de la sainte Geneviève de Brabant.

Les rayons du soleil perçaient d'une manière magique le vert sombre des pins. Les racines des arbres formaient un escalier naturel. Partout des bancs moelleux ; car les pierres sont revêtues, à la hauteur d'un pied, des plus belles espèces de mousses, et semblent des coussins de velours. On respirait une douce fraîcheur, et l'on entendait le murmure des sources qui jette dans la rêverie. On voit çà et là l'eau sourdre en filets argentés sous les pierres et baigner les racines et les fibrilles dépouillées des arbres. Quand on se penche en approchant l'oreille on croit surprendre l'histoire secrète de la formation des plantes, et entendre palpiter le cœur de la montagne. En plusieurs endroits, l'eau jaillit plus fortement d'entre les pierres et les racines, et forme de petites cascades. C'est là qu'il fait bon s'asseoir. On entend des sons tout merveilleux ; les oiseaux chantent d'amoureuses mélodies, entrecoupées comme par le désir ; les arbres babillent comme avec mille langues de jeunes filles ; les fleurs languissantes étendent vers nous leurs larges feuilles étrangement découpées ; les joyeux rayons de soleil

scintillent capricieusement; les petites orties semblent se raconter tout bas des contes verts; tout semble enchanté, tout devient de plus en plus mystérieux; un vieux rêve reprend vie, la bien-aimée apparaît... Hélas! quel malheur qu'elle s'évapore si vite!

Plus on monte, et plus les pins se présentent rabougris; et, semblables à des nains, ils se ratatinent par degrés jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les ronces, les framboisiers et les plantes de montagnes. L'air y commence à devenir sensiblement plus froid. C'est là seulement qu'on voit bien la bizarrerie des groupes de blocs granitiques. Il en est quelques-uns d'une grandeur stupéfiante. Peut-être sont-ce là les balles que se jettent par passe-temps les méchants esprits dans la nuit du sabbat, quand les sorcières arrivent galoppant en l'air sur des balais et sur des fourches, et que commencent les orgies ténébreuses et maudites comme les raconte notre bonne nourrice, et comme on peut les voir dans les jolis dessins de *Faust* par maître Retsch. Oui! un jeune poète qui, dans un voyage de Berlin à Gœttingue, chevaucha pendant la première nuit de mai sur la route du Broken, a même remarqué comment quel-

ques dames beaux esprits tenaient leur cercle de thé esthétique dans un coin de la montagne, lisaient sentimentalement l'*Abendzeitung*, louaient, comme de vrais génies, leurs boucs poétiques, qui sautillaient en bêlant autour de la table, et prononçaient leur jugement définitif sur toutes les productions nouvelles de la presse allemande. Mais quand elles arrivèrent à *Ratcliff* et à *Almanzor*, et qu'elles refusèrent à l'auteur toute espèce de piété et de christianisme, les cheveux se dressèrent sur la tête du jeune homme, l'effroi le saisit... Je piquai des deux, et m'enfuis au galop.

En effet, lorsqu'on arrive à la partie supérieure du Broken, on ne peut s'empêcher de penser aux ravissantes histoires du Blocksberg, et surtout à notre grande et mystique tragédie nationale du docteur Faust. Il me semblait toujours voir grimper à côté de moi un pied de cheval, et entendre quelqu'un respirer d'une façon ironique. Et je crois que Méphistophelès lui-même doit respirer avec peine quand il gravit sa montagne favorite : c'est une route horriblement fatigante, et je ne fus pas fâché quand j'aperçus enfin l'auberge du Brocken.

Cette maison, qui est connue par les nom-

breux dessins qui en ont été faits, ne consiste qu'en un rez-de-chaussée. Elle est située au sommet de la montagne, et fut bâtie en 1800 par le comte de Stolberg-Wernigerode, pour le compte duquel on en administre aussi les produits. Les murs sont d'une épaisseur extraordinaire, à cause du vent et du froid en hiver: le toit est bas; au milieu s'élève un belvédère en forme de tour, et près de la maison sont deux autres petits bâtiments, dont l'un servait, dans des temps plus reculés, d'abri aux visiteurs du Brocken.

L'entrée dans la maison du Brocken produisit sur moi une impression extraordinaire et féerique. Après une longue marche solitaire et tortueuse à travers les pins et les rochers, on se trouve soudainement transporté sous des lambris dans les nuages; les villes, les montagnes et les vallées sont restées au-dessous de vos pieds, et ici, à cette hauteur, l'on trouve une société d'étrangers singulièrement réunis, dont on est reçu, comme il est naturel en semblable lieu, presque comme un convive attendu, moitié avec curiosité, moitié avec indifférence. Je trouvai la maison pleine de monde, et, en homme prudent, je pensai tout d'abord à la

nuit, à l'incommodité d'un lit de paille. D'une voix mourante, je demandai tout de suite du thé, et M. l'aubergiste du Brocken fut assez raisonnable pour comprendre qu'étant malade, il me fallait pour la nuit un lit complet. Il m'en procura donc un dans une chambrette étroite, où un jeune marchand, espèce de vomitif en longue redingote brune, s'était établi déjà.

Dans la salle commune tout était vie et mouvement. Beaucoup d'étudiants d'universités différentes. Les uns viennent d'arriver, et se restaurent, les autres se préparent à repartir, bouclent les courroies de leurs havre-sacs, écrivent leurs noms dans l'album de la montagne, et plantent sur leurs bonnets les bouquets que chacun reçoit des servantes de la maison. Là, on pince les joues, on chante, on saute, on tyrolise, on interroge, on répond! «Beau temps! bon chemin! bon voyage! adieu!» Quelques-uns des partants sont un peu trop abreuvés; à ceux-là revient une double jouissance de la belle vue, puisqu'un homme gris voit tout double.

Après m'être un peu refait, je montai au belvédère, et j'y trouvai un petit monsieur avec deux dames, l'une jeune, l'autre plus âgée. La jeune dame était fort belle. Une admirable fi-

gure, et sur sa tête bouclée un chapeau de satin noir en forme de casque, dont les plumes blanches se jouaient avec le vent. Ses membres délicats étaient si étroitement serrés sous un manteau de soie noire, qu'on voyait toutes les belles proportions de ses nobles formes, et son œil grand et pur plongeait dans le grand et pur horizon.

Étant tout jeune, je ne pensais qu'aux histoires d'enchantements et de merveilles, et chaque belle dame que je voyais avec des plumes d'autruche sur la tête était pour moi une reine de sylphes, et si je remarquais que le bas de sa robe était mouillé, je la tenais pour une fée ondine. Je pense aujourd'hui tout autrement, depuis que je sais par l'histoire naturelle que ces plumes symboliques viennent du plus sot des oiseaux, et que le bord du vêtement d'une dame peut se mouiller d'une manière toute naturelle. Si j'eusse vu avec mes yeux d'enfant la susdite jeune dame dans la susdite situation sur le Brocken, je me serais certainement dit : « C'est la fée de la montagne, et c'est elle qui vient de dire les mots magiques qui font que tout paraît là-bas si merveilleux. » Oui, tout nous apparaît magi-

que au plus haut degré, quand nous regardons pour la première fois du haut du Brocken : toutes les faces de notre esprit reçoivent des impressions nouvelles, différentes pour la plupart, et même contradictoires, qui se groupent dans notre âme en un sentiment grand, encore confus et obscur. Mais, si nous parvenons à en comprendre l'idée nette, nous reconnaissons le caractère de la montagne. Ce caractère est tout allemand sous le rapport des défauts comme sous celui des vertus. Le Brocken est un véritable Allemand. C'est avec une exactitude allemande qu'il nous montre clairement et distinctement comme dans un panorama colossal les plusieurs centaines de villes, bourgs et villages, situés la plupart au nord, et tout autour, les montagnes, les forêts, les rivières, les plaines, à perte de vue. Mais aussi tout cela prend l'air d'une carte spéciale séchement dessinée, coloriée avec pureté; nulle part l'œil n'est réjoui par des paysages véritablement beaux. La même chose nous arrive à nous autres, compilateurs allemands, par suite de cette consciencieuse exactitude avec laquelle nous voulons tout rapporter, sans pouvoir penser jamais à faire ressor-

tir le détail avec un charme particulier. Le Brocken a aussi quelque chose du calme, de l'intelligence et de la tolérance allemandes, parce qu'il peut voir les choses de haut et avec clarté. Et quand une pareille montagne ouvre ses yeux gigantesques, elle peut bien voir un peu mieux que nous autres, nains, qui lui grimpons sur le dos avec notre vue débile. Force gens prétendent que le Brocken tient beaucoup du philistin; et Claudius chanta: « Le Blocksberg est un grand philistin! » mais c'est une erreur. Sa tête chauve, qu'il couvre quelquefois d'un blanc bonnet de nuages, lui donne bien une teinte de philistinerie; mais, comme chez beaucoup d'autres grands Allemands, c'est de sa part ironie toute pure. Il est même notoire que le Brocken a ses époques d'espiéglerie universitaire, ses temps fantastiques, la première nuit de mai, par exemple. Alors, il jette, en belle humeur, son bonnet de nuages par-dessus les moulins, et devient, aussi bien que nous autres tous, timbré et complétement romantique.

Je cherchai tout de suite à engager la belle dame dans un entretien: car on ne jouit bien des beautés de la nature que lorsqu'on en parle

sur le lieu même. Elle n'avait pas un grand esprit, mais un sens soutenu. Ses manières étaient vraiment distinguées. Je ne parle pas de cette distinction vulgaire, raide et négative, qui sait exactement ce qu'il faut s'interdire, mais bien de cette distinction plus rare, aisée, positive, qui nous dit juste ce que nous devons faire, et nous donne, avec l'absence de tout embarras, la sûreté sociale la plus complète. Je développai, à mon grand étonnement, de vastes connaissances en géographie; je nommai à la belle, désireuse de s'instruire, les villes qui se trouvaient sous nos yeux, les cherchai et les lui montrai sur ma carte, que je déployai avec une mine toute doctorale sur la table de pierre qui se trouve au milieu du pavillon. Il y eut plus d'une ville que je ne pus trouver, peut-être parce que je la cherchais plus avec le doigt qu'avec mes yeux, qui s'orientaient pendant ce temps sur le visage de la jolie dame, et y trouvaient de plus belles contrées que *Schierke* et *Elend*. Ce visage était de ceux qui n'exaltent jamais, ravissent rarement, et plaisent toujours. J'aime de tels visages, parce que leur sourire calme les fâcheux mouvements de mon cœur.

Dans quelle position le petit monsieur qui accompagnait ces dames se trouvait vis-à-vis d'elles, je ne pus le deviner. C'était une mince, étonnante figure. Petite tête parcimonieusement garnie de maigres cheveux gris, qui tombaient sur un front déprimé, jusqu'aux yeux verdâtres, semblables à des libellules ; nez rond, fort saillant; bouche et menton rentrant au contraire en toute hâte jusqu'aux oreilles. Cette petite figure semblait être faite de cette argile tendre et jaunâtre dont les statuaires se servent pour leurs premières ébauches ; et quand les lèvres minces se contractaient, elles tiraient sur les joues quelques milliers de rides en demi-cercle. Le petit bonhomme ne disait pas un mot, et seulement, de temps à autre, quand la dame la plus âgée lui chuchotait quelque chose d'amical, il souriait comme un carlin qui a le cerveau enrhumé.

Cette dame plus âgée était la mère de la jeune, et elle avait aussi les manières les plus distinguées. Son œil trahissait une profondeur d'âme rêveuse et maladive. Il y avait autour de la bouche quelque chose de rigoureusement pieux, mais je crus voir que cette bouche avait été très-belle autrefois, qu'elle avait beaucoup

ri, et reçu et rendu beaucoup de baisers. Son visage ressemblait à un manuscrit palimpseste, où, sous les pieux et durs caractères de quelque bréviaire gothique, apparaissent les vers à demi éteints d'un poète érotique grec. Les deux dames étaient allées, cette année, en Italie avec leur compagnon, et me racontèrent toutes sortes de belles choses de Rome, Florence et Venise. La mère parla beaucoup des tableaux de Raphaël dans l'église de Saint-Pierre; la fille, beaucoup plus de l'opéra au théâtre *della Fenice*.

Pendant que nous causions, le jour commençait à tomber; l'air devint encore plus froid, le soleil s'abaissa de plus en plus, et la plate-forme de la tour se couvrit d'étudiants, de compagnons ouvriers et de quelques respectables bourgeois avec leurs femmes légitimes et leurs filles, lesquels venaient tous voir le coucher du soleil. C'est un aspect sublime, qui porte l'âme à la prière. Tous restèrent bien un quart d'heure dans un silence solennel, à regarder le beau globe de feu qui disparaissait peu à peu à l'occident. Les figures furent enluminées par le pourpre du couchant, les mains se joignirent involontairement; c'était comme

si nous eussions été une communauté silencieuse dans la nef d'une cathédrale gigantesque, et que le prêtre élevât alors le corps du Seigneur, et que du haut de l'orgue se répandît l'éternel choral de Palestrina.

Pendant que je me laisse ainsi absorber par la piété, j'entends quelqu'un s'écrier à côté de moi : — Que la nature est donc belle en général ! — Cette exclamation partait du sensible cœur de mon camarade de chambre, le jeune marchand. Cela me rendit aux dispositions de la vie commune, et je me trouvai alors en état de dire aux dames beaucoup de jolies choses sur le coucher du soleil, et de les conduire à leur chambre aussi tranquillement que si rien ne se fût passé. Elles me permirent aussi de causer encore une heure avec elles. Comme la terre elle-même, notre conversation tourna autour du soleil. La mère prétendit que le soleil qui se perdait dans la vapeur avait l'air d'une rose purpurine que le ciel galant avait jetée d'en haut dans le voile blanc de la terre, sa fiancée chérie. La fille sourit, et pensait que la vue fréquente de ces beaux phénomènes en affaiblissait l'impression. La mère rectifia cette opinion fausse par un passage des lettres de voyage de

Gœthe, et me demanda si j'avais lu *Werther*. Je crois que nous parlâmes aussi de chats angoras, de vases étrusques, de châles turcs, de macaroni et de lord Byron, dont la vieille dame récita quelques couchers de soleil avec un gazouillement et des soupirs fort gracieux. Je recommandai à la jeune, qui ne savait pas l'anglais et voulait connaître ces poésies, la traduction de ma belle et spirituelle compatriote, la baronne Elise de Hohenhausen. Je n'eus garde non plus en cette occasion, comme en toutes celles où j'ai à parler de Byron avec de jeunes dames, de me récrier sur l'impiété de ce poète, sur ses blasphèmes sceptiques, ses doutes désolants, sa frivolité et Dieu sait quoi encore.

Cette affaire terminée, je retournai me promener sur le Broken; car il n'y fait jamais complétement obscur. La vapeur n'était pas très-épaisse, et j'observai les contours des deux collines qu'on nomme l'autel des sorcières et la chaire du diable. Je déchargeai mes pistolets, il n'y avait aucun écho. Mais tout d'un coup, j'entends des voix connues et je me sens enlacé et embrassé. C'étaient mes camarades qui avaient quitté Gœttingue quatre jours plus tard, et n'étaient pas peu surpris de me retrou-

ver seul sur le Brocken. Il y eut alors des récits, des étonnements et des projets, des rires et des souvenirs, et nous nous retrouvâmes en esprit dans notre bonne ville de Gœttingue.

On servit le souper dans la grande salle. Une longue table s'étendait avec deux rangées d'étudiants affamés. On commença par la conversation ordinaire des universités. Des duels, puis des duels, puis encore des duels. La réunion se composait en grande partie d'étudiants de Halle, et Halle devint en conséquence le sujet principal de l'entretien. Les vitres des fenêtres du conseiller aulique Schütz furent commentées d'une manière exégétique. On raconta ensuite que la dernière réception de cour du roi de Chypre avait été fort brillante, qu'il avait choisi un fils naturel, qu'il voulait faire un mariage de la jambe gauche avec une princesse de Lichtenstein, qu'il avait renvoyé sa maîtresse officielle, et que tout le ministère ému en avait pleuré, selon les conditions du programme. Je n'ai pas besoin de dire que ceci a rapport à des dignités de cabaret à bière de Halle. On mit ensuite sur le tapis les deux Chinois qui se firent voir l'an passé à Berlin, et dont on a fait à Halle des professeurs extraor-

dinaires d'esthétique chinoise. Ce fut alors que vinrent les bons mots. On supposa le cas qu'un Allemand se fît montrer en Chine pour de l'argent, et l'on rédigea à cet effet une affiche où les mandarins Tching-Tchang-Tchoung et Hi-Ha-Ho exprimaient l'avis que c'était un véritable Allemand; puis on y énumérait ses tours d'adresse, qui consistaient surtout à philosopher, fumer du tabac et patienter, et l'on faisait observer à la fin, qu'il fallait bien se garder à midi, heure où l'Allemand prenait sa nourriture, d'amener des chiens, parce que ces animaux volaient d'ordinaire au pauvre Allemand le meilleur lopin.

Un jeune membre de la Burschenschaft, qui était allé récemment se faire purifier à Berlin, parla beaucoup de cette ville, mais presque sous un seul point de vue. Il avait visité la guinguette de Wisotzki et le Théâtre du Roi, et les jugeait faussement. « La jeunesse est prompte aux paroles. » Il parla de luxe, de costumes et de frais de coulisses. Le jeune homme ignorait qu'à Berlin, l'apparence étant la chose la plus importante, ce règne de la fiction doit surtout établir son trône sur les planches, et qu'il faut, en conséquence, que l'intendance prenne bien

garde à la couleur de la barbe avec laquelle tel rôle est joué, à la fidélité du costume, qui est dessiné par des historiographes assermentés, et cousu par des tailleurs savants. Et cela est bien nécessaire. Car si Marie Stuart portait par hasard une jupe du temps de la reine Anne, le banquier Christian Gumpel se plaindrait à bon droit qu'on lui ôte toute illusion; et si lord Burleigh avait mis par mégarde les culottes de Henri IV, certainement madame la conseillère de guerre de Steinzopf, née Lilienthau, ne perdrait pas de vue cet anachronisme pendant toute la soirée. Cette recherche d'illusion de la part de l'intendance n'a pas seulement pour objet des jupes et les culottes, mais comprend aussi les personnes qui s'y trouvent enveloppées. Ainsi Othello doit, à l'avenir, être représenté par un nègre véritable, dont le professeur Lichtenstein a fait à cet effet la commande en Afrique. Dans *Misanthropie et Repentir*, le rôle d'Eulalie sera joué désormais par une vraie femme perdue, celui de Pierre par un sot de nature, et l'inconnu par un mari réellement trompé, personnages qu'on n'aura pas besoin cette fois de faire venir d'Afrique. Si le susdit jeune homme avait mal compris le théâtre tragique de Berlin, il

avait moins encore deviné que l'Opéra et la musique de Spontini, avec cimballes, éléphants, trompettes et tamtams, est un moyen héroïque pour fortifier les nerfs de notre nation amollie, et pour en faire de vigoureux guerriers, moyen que Platon et Cicéron, rusés politiques, avaient déjà recommandé. Ce que le jeune homme entendait le moins, c'était l'importance diplomatique du ballet. Ce fut avec peine que je lui démontrai qu'il y a dans les pieds de Hoguet-Vestris plus de politique que dans la tête de M. Buchholtz, que toutes ses pirouettes sont des combinaisons diplomatiques, que chacun de ses mouvements a un sens politique; par exemple, qu'il a en vue notre cabinet prussien quand, sentimentalement penché, il étend ses mains le plus loin possible; qu'il veut désigner la diète germanique, quand il tourne cent fois sur un seul pied sans avancer; qu'il fait allusion aux petits princes, quand il sautille comme avec les pieds liés; qu'il montre l'équilibre européen, quand il chancelle à droite, à gauche, comme un homme ivre; qu'il figure un congrès, quand il embrouille ses bras en forme d'écheveau de fil, et, enfin, qu'il représente notre trop grand ami de l'Est, quand,

par un développement successif, il arrive à une grande hauteur, demeure long-temps tranquille dans cette position, et, soudain, s'élance par bonds effrayants. La berlue du jeune homme se dissipa, et il vit clairement alors pourquoi les danseurs sont mieux rétribués que les grands poètes, pourquoi le ballet est pour le corps diplomatique un inépuisable sujet d'entretien, et pourquoi souvent une belle danseuse est en outre entretenue pour le compte particulier du ministre, qui s'efforce sans doute jour et nuit de lui faire comprendre son système politique. Par Apis! combien grand est le nombre des habitués exotériques du théâtre! combien petit celui des amateurs ésotériques! La foule inintelligente s'y presse, bâille et admire des sauts et des tours, étudie l'anatomie dans les poses de madame Lemière, applaudit les entrechats de la Rœhnisch, et babille de grâce, d'harmonie et de reins, tandis qu'aucun d'eux ne s'aperçoit qu'il a dans ces chiffres dansés le sort de la patrie devant les yeux.

Pendant que se croisaient toutes sortes d'entretiens de cette espèce, on ne perdait pourtant pas de vue l'utile, et l'on faisait aussi une conversation animée avec les grands plats loyale-

ment remplis de viandes, choucroûte, pommes de terre, etc. Cependant la chère était mauvaise. J'en fis doucement l'observation à mon voisin, qui, avec un accent auquel je reconnus le Suisse, me répondit fort impoliment que, nous autres Allemands, qui ne connaissions pas la véritable liberté, connaissions aussi peu la tempérance républicaine. Je haussai les épaules, et fis la remarque que les laquais des princes et les pâtissiers sont partout des Suisses, qu'ils sont spécialement désignés sous ce nom, et que beaucoup de Suisses, qui débitent publiquement leur héroïsme de liberté, me font toujours l'effet des lièvres qui tirent dans les foires des coups de pistolet, étonnent par leur hardiesse tous les paysans et les enfants, et pourtant ne sont que des lièvres.

Le fils des Alpes n'avait sans doute eu aucune mauvaise intention. « C'était un gros homme, par conséquent un bon homme, » dit Cervantes. Mais mon voisin de l'autre côté, Prussien de Greifswald, fut très-piqué de cette observation. Il assura que la simplicité et la force allemandes n'étaient pas encore éteintes, se frappa, à s'ébranler, sur la poitrine, et vida là-dessus une énorme cruche de bière blanche.

Le Suisse disait : « Allons! allons! » mais plus il prenait le ton conciliant, plus l'homme de Greifswald s'échauffait. Celui-ci appartenait encore à ces temps patriotiques où la vermine vivait à souhait, et où les coiffeurs couraient risque de mourir de faim : il portait une longue chevelure tombante, une barrette chevaleresque, un habit noir teutonique, une chemise sale qui servait également de gilet, et par-dessus un médaillon contenant quelques crins blancs du cheval de Blücher. C'était un niais de grandeur naturelle. J'aime assez me donner du mouvement à souper; je me laissai donc engager par lui dans une controverse patriotique. Il pensait que l'Allemagne devait être divisée en trente-trois *gauen* ou vallées. Je soutins, moi, qu'il en fallait quarante-huit, parce qu'on pourrait alors écrire un manuel plus systématique sur l'Allemagne, et qu'il était bien nécessaire de mettre d'accord la vie pratique avec la science. Mon ami de Greifswald était aussi un barde allemand, et il me confia qu'il travaillait à un poëme héroïque national à la louange d'Arminius, et de la bataille de Teutobourg. Je lui donnai plus d'un bon conseil pour la confection de cette épopée. Je lui

fis remarquer qu'il pouvait donner une idée très-onomatopéique des marécages et des chemins raboteux de la forêt de Teutobourg par des vers rocailleux et flasques, et que ce serait une finesse patriotique de ne prêter à Varus et aux Romains que de véritables sottises. J'espère que cet artifice du métier lui aura réussi comme aux autres poètes de Berlin, de manière à produire l'illusion la plus effrayante.

Le bruit et l'intimité croissaient de plus en plus à notre table; le vin chassa la bière, les bols de punch fumèrent; on but, on trinqua, on chanta. Le grand chant des étudiants et les poésies de Müller, Ruckert, Uhland et autres, retentirent avec de belles mélodies de Methfessel. Mais ce qui fit le plus d'effet ce furent les paroles de Arndt: «Le dieu qui créa le fer n'a pas voulu d'esclaves!» Des hurlements se faisaient entendre aussi au dehors, comme si la vieille montagne eût fait aussi sa partie, et quelques amis chancelants prétendaient même qu'elle agitait joyeusement sa tête chauve, et que notre salle en était ébranlée. Les bouteilles se vidèrent, et les têtes se remplirent. L'un hennissait, l'autre roucoulait, un troisième déclamait des vers tragiques, un quatrième parlait

latin, un cinquième prêchait la tempérance, un sixième se posá comme en chaire, et commença ainsi sa leçon : « Messieurs, la terre est un cylindre, les hommes sont de petites pointes répandues à la surface, en apparence sans dessein; mais le cylindre tourne, les petites pointes sont heurtées çà et là, et rendent une vibration sonore, les unes souvent, d'autres rarement; cela produit une musique merveilleuse, compliquée, qui s'appelle l'histoire universelle. Nous allons donc parler d'abord de la musique, puis de l'univers, et enfin de l'histoire. Celle-ci, nous la diviserons en positive et en cantharides... » Et il continua ainsi avec un mélange d'esprit et de folie.

Un sentimental Mecklembourgeois, qui plongeait son nez dans un verre de punch, et en aspirait la vapeur avec un sourire de bienheureux, fit la remarque qu'il se sentait comme devant le buffet du théâtre à Schwerin! Un autre tenait devant ses yeux son verre comme une lorgnette, et semblait nous observer attentivement pendant que le vin vermeil lui coulait, le long des joues, dans la bouche ouverte. Le Prussien, subitement pris d'enthousiasme, se jeta sur mon sein, et dit avec un

épanchement délirant : — Oh! que ne peux-tu me comprendre! Je suis un amant, je suis heureux, je suis payé de retour, et, Dieu me damne! c'est une personne comme il faut; car elle a une belle gorge, elle porte une robe blanche, et touche du piano. — Pour le Suisse, il pleurait, et baisait tendrement mes mains en gémissant sans cesse : — O Bæbeli! ô Bæbeli!

Au milieu de ce désordre, où les assiettes apprenaient à danser, et les verres à voler, deux jeunes gens restaient assis en face de moi, beaux et pâles comme des statues de marbre, l'un ressemblant à Adonis, l'autre plutôt à Apollon. La nuance rosée que le vin avait imprimée à leurs joues était à peine sensible. Ils se regardaient avec une affection immense, comme si l'un eût pu lire dans les yeux de l'autre, et ces yeux rayonnaient comme s'il y fût tombé quelques gouttes lumineuses de cette coupe flamboyante que l'ange de l'amour porte là-haut d'une étoile à l'autre. Ils parlaient à demi-voix, avec un accent de mélancolie, et se disaient toujours des histoires dans lesquelles vibrait un son étrangement douloureux. « Lise est morte aussi maintenant! » dit l'un, et il soupira, et, après une pause, il conta l'aven-

ture d'une jeune fille de Halle qui était devenue amoureuse d'un étudiant, et qui, lorsque celui-ci quitta la ville, ne parla plus à personne, mangeait peu, pleurait jour et nuit, et contemplait sans cesse le serin des Canaries dont son amant lui avait fait don : « L'oiseau mourut, et bientôt Lise mourut aussi! » Telle fut la fin du récit, et les deux jouvenceaux recommencèrent à se taire et à soupirer comme si leur cœur allait éclater. Enfin, l'un dit à l'autre : —Mon âme est triste! Sors avec moi dans la nuit obscure, je veux respirer l'haleine des nuages et les rayons de la lune. Compagnon de ma douleur, je t'aime! Tes paroles résonnent à mon oreille comme les murmures des ruisseaux, comme les torrents qui coulent; elles résonnent toujours dans mon sein, mais mon âme est triste! —

Alors se levèrent les deux jouvenceaux; l'un passa son bras autour du col de l'autre, et ils quittèrent la salle bruyante. Je les suivis et les vis entrer dans une chambre sombre, l'un ouvrir, au lieu de fenêtre, une grande armoire d'habits, et tous les deux se tenir devant cette armoire, les bras sentimentalement étendus, et je les entendis parler tour-à-tour. — O vents

de la nuit nébuleuse, dit l'un, que votre souffle rafraîchit délicieusement mes joués! Que vous jouez agréablement avec les ondes mobiles de mes cheveux! Je suis sur le sommet nuageux de la montagne : sous mes pieds sont les cités endormies des hommes, et les eaux bleues élèvent leurs regards. Écoute! là-bas dans la vallée bruissent les sapins! là-bas sur la colline glissent en formes nuageuses les esprits de nos pères. Oh! que ne puis-je être emporté avec vous, sur le coursier des nuages, dans la nuit orageuse, sur la mer bondissante jusqu'à la hauteur des étoiles! Mais, hélas! je suis accablé d'un poids de douleur, et mon âme est triste! —

L'autre jeune homme avait aussi étendu sentimentalement ses bras vers l'armoire aux habits; des larmes ruisselaient de ses yeux, et d'une voix mélancolique il apostropha ainsi une culotte de peau jaune qu'il prit pour la lune: — Tu es belle, fille du Ciel! Bienfaisant est l'aspect de ton visage calme! tu marches dans la grâce et l'amabilité! Les étoiles suivent ta voie bleuâtre à l'Orient. A ta vue se réjouissent les nuages, et s'éclairent leurs figures assombries. Qui te ressemble dans le ciel, ô

fille de la nuit? en ta présence les étoiles sont confondues de honte et détournent leurs têtes vertes. Où vas-tu t'égarer quand l'aube pâlit ta face? As-tu, comme moi, ton château? Habites-tu dans l'ombre de la douleur? Tes sœurs sont-elles tombées du ciel? Elles qui traversaient joyeusement la nuit avec toi, ne sont-elles donc plus? Oui! elles sont tombées, et toi, belle lumière! tu te caches souvent pour les pleurer. Mais à la fin viendra la nuit, et toi, tu auras passé aussi, et tu auras quitté là-haut ta voie bleue. Alors les étoiles élèveront leurs têtes vertes; elles que ta présence confondait jadis, elles se réjouiront. Mais aujourd'hui tu es encore vêtue de l'éclat de tes rayons et tu nous regardes par les portes du ciel. Déchirez les nuages, ô vents! afin que la fille de la nuit puisse resplendir, couvrir d'éclat les montagnes boisées, et que la mer roule dans la lumière ses vagues écumantes! —

Un de mes bons amis, chargé d'un embonpoint plus que raisonnable, et qui avait plus bu que mangé, quoiqu'il eût ce soir-là englouti, comme à l'ordinaire, une portion de viande qui aurait rassasié six lieutenants des gardes et trois enfants, passa en courant avec une gaîté trop pé-

tulante, c'est-à-dire en zig zag, culbuta quelque peu durement dans l'armoire les deux amis élégiaques, rebondit jusqu'à la porte de la maison, et y fit un vacarme effroyable. Le vacarme continuait aussi à croître dans la salle avec une confusion toujours plus grande. Les deux jouvenceaux culbutés dans l'armoire s'écriaient en gémissant qu'ils gisaient brisés au pied de la montagne. La noble liqueur vermeille leur ressortait de la bouche, ils s'inondaient réciproquement, et l'un dit à l'autre : — Adieu ! je sens que je perds tout mon sang ! Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps ? Tu me caresses, et dis : Je te rafraîchis avec la rosée du ciel. Cependant il est proche le temps où je vais me faner, proche l'ouragan qui me dépouillera de mon feuillage ! Demain viendra le voyageur ; lui qui m'a vu dans ma beauté, son regard me cherchera dans tout le champ, et ne me trouvera plus... — Mais tout était dominé par la voix de basse du gros ami, qui dehors devant la porte, parmi les jurons et les blasphèmes, se plaignait de ce qu'il n'y avait pas dans toute la sombre rue de Weende une seule lanterne allumée, et qu'on ne pouvait pas voir chez qui l'on avait cassé les vitres.

Je puis porter beaucoup... La modestie ne me permet pas de dire le nombre des bouteilles... Enfin j'arrivai assez bien conditionné dans ma chambre à coucher; le jeune marchand était déjà au lit avec son bonnet de coton blanc et sa veste safranée de flanelle de santé. Il ne dormait pas encore, et chercha à entrer en conversation avec moi.

Il me prit envie de le mystifier, et je lui dis que j'étais somnambule et que je devais lui demander d'avance pardon pour le cas où je pourrais troubler son sommeil. Le pauvre homme m'avoua le lendemain qu'il n'avait pu, pour cette raison, fermer l'œil de toute la nuit, parce qu'il craignait que je ne fisse, en état de somnambulisme, quelque malheur avec mes pistolets, placés à côté de mon lit. Au fond, je ne me trouvai guère mieux que lui, car j'avais dormi très-mal. Des images fantastiques, désolantes et oppressives, m'avaient assailli. J'en fus délivré par la voix de l'hôte du Brocken, qui venait m'éveiller pour me faire voir le lever du soleil. Je trouvai déjà sur la tour quelques curieux impatients qui frottaient leurs mains glacées, d'autres, le sommeil encore dans les yeux, montaient en chancelant; enfin toute la

paisible communauté de la veille se trouva de nouveau réunie au complet, et nous vîmes avec un religieux silence sortir à l'horizon le petit globe rouge cramoisi. Un jour en demi-teinte, lumière hivernale, se répandit partout. Les montagnes nageaient comme dans une mer à vagues écumeuses, et leurs sommets seuls sortaient du milieu de la vapeur, de sorte qu'on se croyait sur une petite colline au milieu d'une plaine inondée dans laquelle il n'est resté à sec que quelques mamelons. Pour fixer, à l'aide de paroles, cet aspect et mes impressions, je crayonnai le morceau suivant:

Il fait déjà plus clair à l'orient
Par une petite étincelle du soleil;
Au loin, bien loin, les sommets des monts
Nagent dans la mer de vapeurs.

Si j'avais des bottes de sept lieues,
Je courrais avec la rapidité du vent
De sommets en sommets,
Jusqu'à la maison de la bien-aimée.

Du petit lit où elle sommeille,
Je tirerais doucement les rideaux,
Je baiserais doucement son front,
Doucement les rubis de sa bouche.

Plus doucement encore je voudrais murmurer
Dans ses petites oreilles blanches :
« Pense en songe que nous nous aimions encore,
» Et que nous ne nous sommes jamais perdus. »

Cependant j'éprouvai un sentiment non moins vif pour un déjeûner, et, après avoir dit quelques politesses à mes dames, je me hâtai de redescendre dans la salle pour boire le café. C'était bien nécessaire, car mon estomac ne ressemblait pas mal à l'église vide de Saint-Étienne à Goslar. Mais avec le breuvage d'Arabie, l'Orient courut avec sa chaleur par mes veines, ses parfums m'enveloppèrent, les doux chants de Bulbul retentirent, les étudiants se métamorphosèrent en chameaux, les servantes du Brocken, avec leurs regards à la Congrève, devinrent des houris, les nez de philistins des minarets, etc., etc.

Le livre placé auprès de moi n'était pourtant pas le Coran. Il est vrai qu'il contient assez de sottises. C'était l'album du Brocken, où tous les voyageurs qui ont gravi la montagne, inscrivent leurs noms, que la plupart accompagnent encore de quelques réflexions, à défaut desquelles ils consignent leurs sentiments respectifs. Beaucoup même s'expriment en

vers. C'est dans ce livre qu'on voit ce qui arrive, quand le grand troupeau des philistins a pris dans les occasions d'usage, comme ici sur le Brocken, le parti de se faire poète. Le Palais du prince de Pallagonie ne contient pas d'aussi grotesques absurdités que ce livre, où brillent surtout messieurs les receveurs de l'accise avec leurs nobles sentiments, les garçons de comptoir et leurs pathétiques épanchements de cœur, les vieux teutomanes avec leurs lieux communs du gymnase patriotique, les maîtres d'école de Berlin avec leurs phrases d'extase avortées, etc.; M. Pepin veut se montrer écrivain au moins une fois en sa vie. Ici on décrit la majestueuse magnificence du lever du soleil; là on se plaint du mauvais temps, des désappointements, du brouillard qui voile toute la vue. — Monté avec ivresse et descendu ivre! est un bon mot permanent que se repassent ici des centaines d'inscripteurs.

Enfin, le livre entier exhale une odeur de fromage, de bière et de tabac; on croit lire un roman de M. Clauren.

Pendant que je buvais ainsi mon café, et que je feuilletais dans l'album du Brocken, le Suisse entra, les joues toutes rouges, et nous raconta,

bouffi d'enthousiasme, le sublime aspect dont il avait joui sur la tour, quand la pure et calme lumière du soleil, symbole de la vérité, avait combattu avec les vapeurs de la nuit. Il avait cru voir, comme un combat d'esprits, où des géants courroucés avaient tiré leurs longues épées, où s'élançaient des chevaliers bardés de fer sur des chevaux impétueux, des chars de bataille, des bannières flottantes, des animaux fabuleux qui surgissaient au milieu de ce chaos, jusqu'à ce qu'enfin tout eût tournoyé dans la bagarre la plus fantasque, et, devenant de plus en plus pâle, se fût évanoui complétement. Cette émeute d'éléments, cette apparition démagogique, je l'avais perdue, et si l'on fait une enquête à ce sujet, je puis assurer sous serment que je n'ai rien appris, rien connu que le goût d'un excellent café. Hélas! ce café avait été cause que j'avais oublié ma belle dame, qui, à ce moment, était devant la porte avec sa mère et leur compagnon, s'apprêtant à monter en voiture. A peine eus-je encore le temps d'accourir, et de l'assurer qu'il faisait froid. Elle parut mécontente de ce que je n'étais pas venu plus tôt; mais j'aplanis bientôt les plis chagrins de son front, en lui donnant une fleur

admirable que j'avais cueillie le jour précédent sur une roche escarpée, au risque de me rompre le cou. La mère désira connaître le nom de la fleur, comme si elle eût trouvé inconvenant qu'on attachât une fleur étrangère et inconnue sur le sein de sa fille ; car la fleur obtint cette place digne d'envie, sort qu'elle n'avait probablement pas rêvé la veille dans son élévation solitaire. Leur compagnon silencieux ouvrit alors la bouche, compta les étamines de la fleur, et dit très-sèchement : — Elle appartient à la huitième classe.

Je suis chagriné quand je vois partager les jolies fleurs en castes, tout comme nous, d'après leurs différences extérieures. S'il faut pourtant une classification, elle devrait se faire d'après le système de Théophraste, qui proposait de les classer selon leur esprit, c'est-à-dire selon leur odeur. Pour moi, j'ai, en histoire naturelle, mon système particulier ; en conséquence, je ne fais que deux catégories : je partage tout en ce qui se mange, et ce qui ne se mange pas..

Cependant la mystérieuse nature des fleurs n'était rien moins que lettre close pour la dame plus âgée, et elle dit involontairement qu'elle

avait grand plaisir à voir des fleurs sur pied, dans un jardin ou en pot, mais un sentiment de peine inquiétant lui faisait tressaillir le cœur à la vue d'une fleur cueillie, parce qu'alors c'était véritablement un cadavre, et qu'un tel cadavre de fleur semblait pencher tristement sa petite tête flétrie comme un enfant mort. La dame fut presque effrayée par un triste souvenir que lui rappelait cette remarque, et je me fis un devoir de détruire cet effet avec quelques vers de Voltaire. Chose étonnante, que quelques mots français nous puissent remettre tout de suite dans une situation d'humeur convenable! Nous rîmes, des mains furent baisées, on rendit des sourires pleins de bienveillance, les chevaux hennirent, et la voiture cahota lentement et pesamment sur la descente de la montagne.

Les étudiants firent alors leurs préparatifs de départ. Les havre-sacs furent bouclés; les comptes, qui parurent, contre toute attente, fort modérés, furent soldés; les servantes hospitalières apprêtèrent, comme d'usage, les bouquets de fleurs du Brocken, aidèrent à les fixer sur les bonnets, et en furent récompensées par quelques baisers ou par quelques bons groschen;

et nous descendîmes tous ensuite la montagne, les uns, parmi lesquels le Suisse et le Prussien de Greifswald, prenant le chemin de Schierke, et une vingtaine d'autres, au nombre desquels mes camarades et moi, s'en furent, conduits par un guide, dans la direction d'Ilsenbourg.

Notre descente se fit à toutes jambes. Des étudiants de Halle marchent plus vite que la landwehr autrichienne. Avant que j'y prisse garde, la partie chenue de la montagne, avec ses groupes de rochers dispersés, était déjà derrière nous, et nous entrâmes sous un bois de pins comme celui que j'avais vu le jour précédent. Le soleil dardait déjà ses plus beaux rayons de fête, et éclairait les joyeux *Burschen* avec leurs costumes bariolés et capricieux, qui pénétraient vivement dans le fourré, disparaissaient ici, reparaissaient plus loin, couraient sur les troncs d'arbres renversés en guise de pont sur les endroits marécageux, se coulaient dans les descentes abruptes, le long des racines rampantes, chantaient les mélodies les plus joviales, et recevaient une réponse aussi gaie des oiseaux gazouilleurs, des sapins murmurants, des invisibles sources babillardes et des échos sonores. Quand la jeunesse

joyeuse et la belle nature se rencontrent, elles se mettent réciproquement en belle humeur.

Plus nous descendions, plus les sources souterraines ruisselaient harmonieusement. Ce n'était que de temps à autre, que l'une d'elles se montrait furtivement entre les broussailles et les roches, comme pour voir si elle pouvait se risquer au grand jour, et enfin jaillissait un petit flot qui avait pris sa résolution. Alors arrivait ce qui se passe toujours en telle occasion: le plus hardi commence, et le grand troupeau des timides se sent, à son grand étonnement, soudainement pris de courage et court se joindre au premier téméraire. Une foule d'autres sources se hâtaient déjà de bondir hors de leurs cachettes, et formaient bientôt entre elles un petit ruisseau assez fort qui descend en murmurant dans la vallée de la montagne en faisant d'innombrables chutes et d'admirables détours. C'est alors l'Ilse, l'aimable, la douce Ilse. Elle court au travers d'une riche vallée encaissée des deux côtés par des montagnes qui s'élèvent insensiblement et sont jusqu'à leur base couvertes en grande partie de hêtres, de chênes et d'arbres à large feuillage, et non plus de pins et autres arbres à feuilles

aciculaires ; car les espèces à feuillage ordinaire prédominent dans le *Hartz inférieur*, comme on appelle le versant oriental du Brocken en opposition avec le versant occidental, nommé le *Hartz supérieur*, qui est réellement beaucoup plus élevé et par conséquent plus propice aux arbres résineux.

On ne saurait décrire l'enjouement, la naïveté, la grâce avec lesquels l'Ilse descend follement sur les groupes bizarres de roches qu'elle rencontre dans son cours. L'eau siffle sauvagement ici, ou se roule en écumant, jaillit plus loin en arcs purs par une foule de crevasses, comme par les yeux d'un arrosoir, et plus bas court, en sautillant, sur les petites pierres comme une jeune fille pimpante. Oui, la tradition a raison, l'Ilse est une princesse qui descend avec le rire et la fraîcheur de la jeunesse les pentes de la montagne. Comme sa blanche robe d'écume éclate au soleil! comme les rubans argentés de son sein voltigent au gré du vent! comme ses diamants étincellent! Les grands hêtres sont debout, près d'elle, comme des pères sérieux qui sourient intérieurement aux espiègleries de l'aimable enfant; les bouleaux blanchâtres se balancent avec la

satisfaction de bonnes tantes qui redoutent pourtant les sauts périlleux; le chêne orgueilleux regarde tous ces jeux comme un oncle chagrin qui doit payer les frais de la partie de campagne; les petits oiseaux de l'air applaudissent en chants joyeux, et les fleurs du rivage murmurent tendrement: —Oh, emmène-nous, emmène-nous avec toi, bonne petite sœur!... Mais la folâtre jeune fille s'éloigne en sautant sans relâche, et, tout d'un coup, elle s'empare du poète rêveur, et il pleut sur moi une cascade de rayons sonores et de sons étincelants, et ma raison s'égare devant toute cette magnificence, et je n'entends plus que cette douce voix flûtée:

Je suis la princesse Ilse,
Et j'habite Ilsenstein.
Viens avec moi dans mon château,
Nous y serons heureux.

Je veux guérir ta tête
Avec mes vagues transparentes.
Tu oublieras tes chagrins,
Pauvre garçon malade de soucis!

Dans mes bras blancs comme la neige,
Sur mon sein blanc comme la neige,
Tu reposeras et tu rêveras
Le bonheur des vieux contes.

Je veux t'embrasser et te serrer
Comme j'ai serré et embrassé
Le cher empereur Henri,
Qui est mort maintenant.

Les morts sont morts,
Et il n'est que les vivants qui vivent,
Et je suis belle et florissante;
Mon cœur rit et palpite.

Mon cœur rit et palpite...
Viens chez moi, dans mon palais de cristal:
Mes damoiselles et mes chevaliers y dansent;
La troupe des écuyers se livre à la joie.

Les longues robes de soie bruissent,
Les éperons d'or résonnent,
Les nains font retentir les timbales,
Jouent du violon et sonnent du cor.

Mais toi, mon bras t'enlacera
Comme il enlaça l'empereur Henri:
De mes mains blanches je lui bouchai les oreilles,
Quand dehors la trompette sonna.

On éprouve un sentiment de volupté infinie quand le monde extérieur se fond avec le monde de notre âme, et que les arbres verts, les pensées, le chant des oiseaux, la mélancolie, le bleu du ciel, les souvenirs et les parfums

des plantes s'enlacent en douces arabesques. Les femmes connaissent le mieux ce sentiment; c'est pourquoi un sourire d'une incrédule amabilité peut errer sur leurs lèvres, quand nous célébrons, avec un scholastique orgueil, nos hauts faits logiques, et que nous nous vantons d'avoir si joliment divisé tout en objectif et en subjectif, meublé nos têtes, comme une boutique d'apothicaire, de quelques mille tiroirs, dans l'un desquels nous rangeons la raison, dans l'autre l'entendement, dans un troisième le bon sens, dans le quatrième le sens commun, et dans le cinquième le vide, c'est-à-dire l'idée.

Marchant comme enveloppé par un rêve, je n'avais presque pas remarqué que nous avions quitté le fond de la vallée de l'Ilse, et que nous remontions. Le chemin devint escarpé et fatiguant, et plus d'un parmi nous se trouva hors d'haleine. Mais, à l'exemple de feu notre cousin qui est enterré à Mœlln, nous pensions par avance au plaisir de redescendre; cela nous entretenait en bonne humeur. Enfin nous arrivâmes sur l'Ilsenstein.

C'est un énorme rocher de granit qui s'élève longuement et hardiment du fond de l'abîme.

Il est entouré de trois côtés par de hautes montagnes couvertes de bois ; mais le quatrième, celui du nord, est entièrement dégagé, et l'on voit de là, sous ses pieds, Ilsenbourg et l'Ilse, qui se déroule dans la plaine. Sur la cime la plus élevée du rocher, qui a la forme d'une tour, on a scellé une grande croix de fer, et il y a de plus, au besoin, encore place pour quatre pieds d'hommes.

A l'exemple de la nature, qui a revêtu, par sa position et par sa forme, l'Ilsenstein de charmes fantastiques, la tradition n'a pas oublié non plus de le colorer avec son prisme de roses. Gottschalk dit : On raconte qu'il y exista jadis un château enchanté, dans lequel habitait la riche et belle princesse Ilse, laquelle se baigne encore aujourd'hui chaque matin dans l'Ilse, et que celui qui est assez heureux pour saisir le moment favorable, est conduit par elle dans son château, et royalement récompensé! D'autres rapportent, sur les amours de la belle damoiselle Ilse et du chevalier de Westenberg, une jolie histoire, qu'un de nos poètes les plus connus a chantée dans l'*Abendzeitung*. D'autres encore redisent que ce fut l'ancien empereur saxon Henri qui passa avec

Ilse, la belle fée des eaux, dans son château enchanté des rochers, les heures les plus impériales du monde. Un nouvel écrivain, le très-respectable M. Niemann, qui a écrit dernièrement un livre de voyage du Hartz, dans lequel il a rapporté, avec un zèle louable et des chiffres exacts, la hauteur des montagnes, les variations de l'aiguille aimantée, les dettes des villes, et autres semblables renseignements, prétend néanmoins que « tout ce qu'on raconte sur la belle princesse Ilse est du domaine de la fable. » Ainsi parlent tous ces gens auxquels n'est jamais apparue une semblable princesse; mais nous, qui sommes particulièrement protégés par les belles dames, nous en savons plus qu'eux là-dessus. L'empereur Henri en savait aussi davantage. Ce n'était pas pour rien que les anciens empereurs saxons tenaient tant à leur Hartz chéri. On n'a qu'à feuilleter la belle chronique de Lunebourg, où les braves vieux princes sont représentés au naturel, en admirables estampes sur bois, couverts du harnois, assis sur leurs hauts coursiers de bataille, caparaçonnés de blason, la sainte couronne impériale sur leur tête sacrée, tenant d'une main ferme le sceptre et le glaive. On peut lire

clairement sur leurs bonnes figures barbues, combien ils ont soupiré fréquemment au souvenir tendre de leurs princesses du Hartz, et du murmure intime de leurs forêts du Hartz, quand ils séjournaient à l'étranger, même dans l'Italie, riche de citrons et de poisons, où les attira si souvent le désir de s'appeler empereurs romains, manie de titres vraiment allemande, qui perdit empereur et empire.

Au surplus, je conseille à quiconque se trouve au sommet de l'Ilsenstein, de ne penser ni aux empereurs ni au Saint-Empire, ni à la belle Ilse, mais seulement à ses propres pieds. Car au moment où j'y étais, perdu dans mes rêveries, j'entendis tout-à-coup la musique souterraine du château enchanté, et je vis autour de moi les montagnes se renverser sur la tête, les rouges toits d'Ilsenbourg danser, et les arbres verts faire la ronde dans le ciel bleu, de sorte que tout devint bleu et vert devant mes yeux, et que, certainement, ce vertige m'aurait précipité dans l'abîme, si je ne m'étais, dans ma frayeur, fermement cramponné à la croix de fer.

Le *Voyage dans le Hartz* est et demeure un fragment, et les fils variés que j'y ai entremêlés avec tant de complaisance pour en former un tissu harmonieux, sont coupés tout d'un coup comme par le ciseau de la parque inexorable. Peut-être les rattacherai-je à des chants futurs, et ce que ma discrétion tait aujourd'hui, sera dit alors sans nulle réserve. Après tout, cela revient au même de dire les choses en tel ou tel temps, dans telle forme ou dans telle autre, pourvu qu'on les dise. Il n'y a aucun mal à ce que des ouvrages isolés restent fragments, alors que de leur réunion résulte un ensemble. Par une semblable réunion, on peut compléter çà et là les parties défectueuses, sauver quelques aspérités, et adoucir les passages trop durs...

Je dois faire remarquer que cette partie du Hartz que j'ai décrite jusqu'au commencement de la vallée de l'Ilse est d'un aspect beaucoup moins agréable que le romantique et pittoresque Hartz inférieur, et, dans son âpre beauté, dans sa sombre verdure de sapins, contraste même fort avec cet autre Hartz. De même les trois vallées traversées par l'Ilse, par la Bode et par la Selke, dans le pays infé-

rieur, et nommées d'après ces rivières, contrastent entre elles avec beaucoup de charme, quand on sait personnifier le caractère de chaque vallée. Ce sont trois femmes entre lesquelles il est difficile de décider quelle est la plus belle.

J'ai déjà chanté la gentille et douce Ilse et le gentil et doux accueil que j'en ai reçu. La Bode, beauté sombre, m'a accueilli moins gracieusement, et quand je l'aperçus d'abord dans la noire contrée du Rübeland, elle avait l'air boudeur, et s'enveloppa dans un voile de pluie d'un gris argenté; mais elle se hâta de le rejeter avec passion, quand j'arrivai sur la hauteur de la Rosstrappe, et ses traits éclatèrent à mes yeux au milieu d'une magnificence de lumière. Toute sa physionomie respirait une tendresse colossale, et de son sein de rochers s'exhalaient comme des soupirs amoureux et des accents de langueur mélancolique. Moins tendre, mais plus gaie, parut à mes yeux la belle Selke, belle et aimable dame, dont la noble simplicité et le calme serein éloignent toute idée de familiarité sentimentale, mais qui trahit pourtant par un sourire à demi caché quelques dispositions taquines. Ainsi je se-

rais tenté d'attribuer à ces dispositions une foule de petits désagréments que j'essuyai dans la vallée de la Selke ; par exemple, voulant sauter le cours d'eau, je suis tombé tout juste au milieu; puis, ayant changé ma chaussure mouillée contre des pantoufles, l'une d'elles se perdit; puis le vent emporta ma casquette; puis les ronces me déchirèrent les jambes; puis, etc., etc. En dépit de toutes ces petites contrariétés, je pardonne de grand cœur à la dame, car elle est belle. Aujourd'hui elle s'offre à mon imagination avec tous ses charmes, et semble me dire :—Quoique je sois rieuse, je vous veux pourtant du bien; faites-moi des vers, chantez-moi, je vous prie. —

L'imposante Bode se présente aussi à mon souvenir, et ses yeux sombres me disent : — Tu as avec moi une conformité d'orgueil et de douleur, et je veux que tu m'aimes. Arrive aussi en sautillant la jolie Ilse, toute grâce, toute séduction dans la physionomie, dans la tournure et dans le geste : elle ressemble tout-à-fait à la charmante créature qui vivifie mes songes, et tout comme elle me regarde avec une irrésistible indifférence, et pourtant avec tant de profondeur, avec un air si infini, si transparent,

si vrai... Eh bien! je suis Pâris, les trois déesses sont devant moi, et je donne la pomme à la belle Ilse!

C'est aujourd'hui le premier mai; comme un océan de vie, le printemps submerge la terre, la blanche écume des jets de fleurs demeure suspendue aux arbres; une immense et chaude splendeur vaporeuse se répand partout; dans la ville, étincellent joyeusement les fenêtres des maisons; les passereaux rebâtissent leurs nids sous les toits; les gens vont par les rues, et admirent que l'air soit si saisissant, et qu'eux-mêmes se trouvent dans une disposition toute singulière; les paysannes bariolées apportent des bouquets de violettes; les enfants trouvés, avec leurs jaquettes bleues et leurs jolies petites figures illégitimes, passent dans le Jungfernstreg, et se réjouissent comme s'ils devaient retrouver aujourd'hui un père; le mendiant, au coin du pont, a l'air aussi ravi que s'il avait gagné le gros lot; il n'est pas jusqu'au courtier mulâtre, dont la pendable figure se promène là-bas, qui ne soit coloré par les rayons les plus tolérants du soleil.... Il faut que je sorte hors des portes.

C'est le premier mai, et je pense à toi, belle

Ilse (ou bien, Agnès, car ce nom est celui qui te plaît le plus), et je pense à toi, et je voudrais bien voir encore avec quel éclat scintillant tu descends de la montagne; je voudrais surtout être tout en bas de la vallée et te recevoir dans mes bras. —C'est un beau jour; partout je vois la couleur verte, la couleur de l'espérance. Partout, comme de riantes merveilles, s'épanouissent les fleurs, et mon cœur veut s'épanouir en même temps. Ce cœur est aussi une fleur, une fleur bien singulière. Ce n'est pas une modeste violette, pas une rose riante, pas un lis pur, pas une de ces fleurettes qui réjouissent par leur gentillesse le cœur des jeunes filles, et se laissent placer complaisamment contre le sein. Ce cœur ressemble plutôt à cette grosse et fabuleuse fleur des forêts du Brésil, qui, selon la tradition, ne fleurit qu'une fois tous les cent ans. Je me souviens d'avoir vu dans mon enfance une semblable fleur. Nous entendîmes dans la nuit comme un coup de pistolet, et le lendemain matin les enfants du voisin me racontèrent que c'était leur aloès qui s'était soudainement épanoui avec une telle détonnation. Ils me conduisirent dans leur jardin et je vis, à ma grande

surprise, que la plante basse et dure, avec ses feuilles si extravagamment larges, si dentelées, si aiguës, auxquelles on pouvait facilement se blesser, s'était élancée alors toute en hauteur, et qu'elle portait au faîte de sa tige comme une couronne d'or, une fleur magnifique. Nous autres enfants ne pouvions pas regarder à une telle hauteur, et le vieil et bon Christian, qui nous aimait, nous fit autour de la plante un escalier de bois sur lequel nous grimpâmes comme des chats, et de là nous contemplâmes curieusement l'intérieur du calice ouvert d'où les jaunes étamines et des parfums sauvagement étranges sortaient avec une magnificence inouïe.

Non, Agnès, ce cœur ne fleurit ni souvent ni facilement. Je ne me souviens que d'une seule fois, et il y a de cela bien long-temps, certainement un siècle. Avec quelque magnificence que sa fleur se déployât alors, je crois pourtant qu'elle eut à souffrir bien cruellement du défaut de soleil et de chaleur, si elle ne fut même pas violemment détruite par un ouragan d'hiver. Aujourd'hui elle s'agite de nouveau et pousse son enveloppe dans mon sein, et quand tu entendras le coup..., ne t'effraie

pas, jeune fille! je ne me suis pas brûlé la cervelle, mais c'est mon amour qui fait éclater son bourgeon et détonne en chansons rayonnantes, en dithyrambes éternels, en joyeuses harmonies.

Mais si cet amour élevé est trop haut pour toi, jeune fille, prends tes aises et monte l'escalier de bois pour regarder le calice de mon cœur épanoui.

Nous sommes encore au matin; le soleil a parcouru à peine la moitié de sa carrière, et les parfums de mon cœur sont si énergiques qu'ils me montent à la tête en vapeurs enivrantes, et je ne sais où cesse l'ironie et où le ciel commence. Je peuple l'air de mes soupirs, et je voudrais me dissoudre en délicieux atômes, me perdre dans la divinité incréée... Mais qu'arrivera-t-il quand viendra la nuit et que les étoiles se montreront dans le ciel, les étoiles infortunées qui peuvent te dire...

C'est le premier mai; le plus misérable courtaud de boutique a aujourd'hui le droit d'être sentimental, et ce droit, tu voudrais le refuser au poète!

LE TAMBOUR LEGRAND.

—

IDÉES.

—

1826.

I.

— Elle était aimable et il l'aimait ; mais lui, il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.

— Ancienne pièce de théâtre. —

Madame, connaissez-vous cette vieille pièce? c'est une pièce tout-à-fait distinguée, seulement un peu trop mélancolique. J'y ai une fois joué le rôle principal, et toutes les dames pleuraient. Une seule ne pleura point, elle ne

versa pas une larme, et ce fut là justement la pointe de la pièce, la véritable catastrophe.

Oh! cette seule larme! elle me tourmente toujours, elle fait l'objet de toutes mes pensées. Satan, lorsqu'il veut perdre mon âme, me murmure à l'oreille un chant malicieux sur cette larme qui n'a pas été pleurée, une fatale chanson, avec une mélodie encore plus fatale. — Ah! ce n'est que dans l'enfer qu'on entend cette mélodie. . . . .

. . . .

Vous pouvez vous figurer comment on vit dans le ciel, madame, d'autant plus que vous êtes mariée. Là, on s'amuse d'une façon vraiment exquise, on a tous les divertissements possibles, on passe ses jours dans la joie et les plaisirs, absolument comme Dieu en France. On dîne du matin au soir, les volailles rôties volent çà et là, la saucière au bec, et se sentent très-flattées lorsqu'on veut bien les prendre; des tourtes au beurre, dorées, poussent droites comme des tournesols; partout des ruisseaux de bouillon et de vin de Champagne; partout des arbres auxquels flottent des serviettes; on mange, on s'essuie la bouche, et l'on mange de nouveau sans fatiguer

son estomac. On chante des psaumes, ou l'on joue et l'on badine avec les tendres petits anges, ou l'on va promener sur la verte prairie de l'Alléluia, et les belles robes blanches flottantes vous habillent commodément, vous parent à merveille, et rien ne trouble votre sérénité. Nulle douleur, pas un déplaisir; même lorsqu'un autre marche par hasard sur les cors de vos pieds, et vous dit: — Excusez! vous lui répondez en souriant et avec satisfaction: — Tu ne m'as point fait mal, frère; au contraire, mon corps en a ressenti une plus douce et plus céleste volupté.

Mais de l'enfer, madame, vous n'en avez aucune idée. De tous les diables vous ne connaissez que le plus petit, le gentil croupier de l'enfer. L'enfer, vous ne le connaissez que d'après l'opéra de Don Juan, et il ne vous paraît jamais assez brûlant pour ce trompeur de femmes, qui donne un si mauvais exemple, bien que nos honorables directeurs de théâtre emploient en sa faveur autant de flammes bleues, de pluies de feu, de poudre et de colophonium que peut en désirer un bon chrétien en enfer.

Cependant, en enfer, les choses vont beau-

coup plus mal que ne se le figurent les directeurs de théâtre. Il y règne une chaleur infernale, et dans les jours caniculaires où je le visitai, c'était à ne pas la supporter. Vous ne pouvez avoir une idée de l'enfer, madame; nous en recevons peu de nouvelles officielles. — Mais que les pauvres âmes qui sont là-bas soient obligées de lire tous les mauvais sermons qu'on imprime en haut, ceci est une calomnie. La vie de damné n'est pas aussi dure, Satan n'inventera jamais des tortures aussi raffinées. En revanche, la peinture du Dante est trop modérée dans son ensemble, elle est par trop poétique. L'enfer se présenta à moi comme une grande cuisine bourgeoise, avec un poêle immense sur lequel se trouvaient trois rangées de pots de fer, et dans ces pots étaient les damnés. Ils y cuisaient.

Dans la première rangée étaient les pécheurs chrétiens, et, le croirait-on? leur nombre n'était pas trop petit, et les diables attisaient le feu sous eux avec une activité toute particulière. Dans une autre rangée étaient les juifs, qui criaient sans cesse, et que les diables taquinaient de temps en temps, comme il arriva à un gros prêteur sur gages tout essoufflé, qui

se plaignait de cette chaleur insupportable, et sur lequel un petit diable versa quelques seaux d'eau glacée, afin qu'il vît que le baptême est un bienfait rafraîchissant. Dans la troisième rangée étaient les païens, qui, ainsi que les juifs, ne peuvent prendre part à la félicité éternelle, et qui doivent brûler éternellement. J'entendis un de ceux-ci, sous lequel un diable à quatre griffes mettait de nouveaux charbons, s'écrier du fond de son pot : — Épargnez-moi ; j'étais Socrate, le plus sage des mortels ! J'ai enseigné la vérité et la justice, et j'ai sacrifié ma vie pour la vertu ! Mais le butor de diable ne se laissait pas troubler dans son office, et murmurait : — Bah ! il faut que tous les païens brûlent, et nous ne pouvons pas faire d'exception pour un seul homme. — Je vous assure, madame, que c'était une chaleur épouvantable, et des cris, des soupirs, des gémissements, des contorsions, des grincements, des hurlements à faire frémir... Et à travers tous ces bruits effroyables, on entendait distinctement cette fatale mélodie de la chanson sur la larme qui n'a pas été pleurée.

II.

—

Madame, l'ancienne pièce de théâtre que j'ai citée est une tragédie, bien que le héros n'y soit pas égorgé, et qu'il n'y égorge pas. Les yeux de l'héroïne sont beaux, très-beaux... Madame, ne sentez-vous pas l'odeur de violette? Ses yeux sont si beaux et si bien aiguisés, qu'ils me pénétrèrent dans le cœur comme des poignards, et sortirent certainement par le dos, regardant de l'autre côté.—Mais je ne mourus

pas de ces yeux assassins. La voix de l'héroïne est aussi très-belle... Madame, n'entendez-vous pas chanter un rossignol? Une belle voix, une voix soyeuse, un doux tissu des tons les plus ravissants, et mon âme en fut enveloppée, et s'étrangla et se tourmenta. Moi-même (c'est le comte du Gange qui parle maintenant, et l'histoire se passe à Venise), moi-même je me sentis plus d'une fois las de tous ces tourments, et je pensais déjà à mettre fin à l'histoire dès le premier acte, et à me faire sauter mon bonnet de fou avec la tête. Je me rendis à cet effet dans un magasin de nouveautés situé via Bursta, où je trouvai une paire de beaux pistolets exposés dans la montre. Je m'en souviens encore très-bien, ils étaient placés à côté de riants joujoux en nacre et or, de cœurs de fer suspendus à des chaînes d'or, de tasses de porcelaine avec de tendres devises, de tabatières à jolies peintures : par exemple, la divine histoire de Suzanne, Léda avec le cygne, l'enlèvement des Sabines, Lucrèce, grosse vertu, le sein nu, et se frappant avec un poignard, après coup, la belle Féronnière, enfin tous visages séducteurs... Mais je n'en achetai pas moins les pistolets, sans beaucoup mar-

chander, j'achetai aussi de la poudre et des balles; je m'en fus ensuite à la taverne du signor Zampetto, et me fis apporter des huîtres et un grand verre de vin du Rhin.

Je ne pouvais manger, je pouvais encore moins boire. Des larmes brûlantes tombèrent dans le verre, et dans ce verre je vis ma douce patrie, le Gange sacré aux eaux bleues, l'Himalaya éternellement resplendissant, les gigantesques forêts de bananiers, où passaient avec calme les prudents éléphants et les blancs pèlerins; des fleurs, étranges comme les produits d'un rêve, me regardaient avec une pitié secrète, de merveilleux oiseaux au plumage d'or criaient leur joie, les rayons du soleil et les singes lutins se jouaient autour de moi, des lointaines pagodes arrivaient les pieuses harmonies des prières sacerdotales, et, au travers de ces bruits, dominait la voix douloureusement plaintive de la sultane de Delhi... Sur les tapis de son harem elle courait comme une folle, déchirait ses voiles d'argent, culbuta l'esclave noir qui tient l'éventail de paon, pleurait, tempêtait, criait.... Mais je ne pouvais la comprendre : la taverne du signor Zampetto est éloignée de trois mille lieues du harem de

Delhi, et puis la belle sultane était morte depuis trois mille ans... Et je bus coup sur coup, je bus ce vin, lumineux et rayonnant, et cependant il fit de plus en plus sombre dans mon âme, qui devint toujours plus triste.... Je fus condamné à mort. . . . .

. . . .

Quand je remontai l'escalier de la taverne, j'entendis sonner la cloche des suppliciés; les flots de la foule s'écoulaient dans la rue; mais, moi, je me mis au coin de la strada San-Giovanni, et récitai le monologue suivant :

Dans les vieux contes il y a des châteaux d'or,
Où résonnent les harpes, où dansent les jeunes filles,
Où brillent les riches livrées, où le jasmin,
Et le myrte et la rose épandent leurs parfums...
Et pourtant une seule parole de désenchantement
Fait en un instant tomber tout cet éclat en poudre,
Et il ne reste rien que de vieilles ruines,
Des oiseaux nocturnes et des marécages.
C'est ainsi que moi, par une seule parole,
J'ai désenchanté toute la nature fleurie.
Elle est maintenant étendue, inanimée, froide et livide
Comme le cadavre paré d'un roi,
Auquel on a fardé les os des joues

Et mis encore un sceptre dans la main.
Mais les lèvres sont jaunes et fanées,
Parce qu'on a oublié de les peindre également en rouge;
Et les souris s'ébattent autour du nez royal,
Et insultent insolemment au grand sceptre.

Il est généralement reçu, madame, qu'on se tient un monologue avant que de se brûler la cervelle. La plupart des hommes profitent, dans cette occasion, de celui d'Hamlet : *Être ou n'être pas*. C'est un bon passage, et je l'aurais volontiers cité ici. — Mais chacun se préfère; et quand on a écrit, comme moi, des tragédies où se trouvent de tels discours d'adieux, comme, par exemple, dans mon immortelle tragédie d'*Almanzor*, il est bien naturel que l'on donne la préférence à ses propres vers, même sur ceux de Shakspeare. Dans tous les cas, ces sortes de sermons sont un usage très-louable. On gagne au moins du temps par là. — C'est ainsi que je m'arrêtai quelque temps au coin de la strada San-Giovanni, et lorsque j'étais là, comme un criminel condamné à mourir, tout-à-coup je la vis venir, elle!

Elle portait une robe de soie bleu de ciel, et son chapeau rose; et ses yeux me regardaient si doucement, son regard chassait si bien la

mort, il donnait si bien la vie!... Madame, vous avez lu dans l'histoire romaine que, dans la vieille Rome, lorsque les vestales rencontraient sur leur chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient droit de lui faire grâce, et le pauvre malheureux conservait sa vie... D'un seul regard elle m'avait sauvé de la mort, et j'étais devant elle, animé d'une nouvelle existence, et comme ébloui de l'éclat de sa beauté... Elle passa et me laissa vivre.

III.

—

Elle me laissa vivre, et je vis, et c'est l'affaire principale.

Que d'autres jouissent de la pensée que leur bien-aimée viendra orner leur tombeau de fleurs et l'arroser de leurs larmes. — O femmes ! haïssez-moi, riez de moi, bafouez-moi, mais laissez-moi vivre. La vie est trop follement douce, et le monde est si agréablement sens dessus dessous ! C'est le rêve d'un dieu pris de

vin, qui s'échappe, *à la française*, du banquet divin, et s'en va dormir dans une étoile solitaire, ignorant qu'il crée tout ce qu'il rêve... Et les images de son rêve se présentent, tantôt avec une extravagance bigarrée, tantôt harmonieusement raisonnables... L'Iliade, Platon, la bataille de Marathon, la Vénus de Médicis, le Münster de Strasbourg, la révolution française, Hégel, les bateaux à vapeur, sont de bonnes pensées détachées de ce grand rêve du dieu... Mais cela ne durera pas long-temps : le dieu se réveillera ; il frottera ses paupières endormies ; il sourira, et notre monde s'écroulera dans le néant... Il n'aura jamais existé.

N'importe ; je vis. Ne serais-je qu'une ombre, qu'une image d'un songe, cela vaut encore mieux que le froid, noir et vide néant de la mort. La vie est le plus grand de tous les biens ; et le pire de tous les maux, c'est la mort. Que les lieutenants des gardes de Berlin en rient et traitent de lâche le prince de Hombourg parce qu'il recule devant sa tombe ouverte... Henri Kleist avait autant de courage que ses camarades bombés et bien lacés, et malheureusement il l'a prouvé. Mais tous les esprits vigoureux aiment la vie. L'Egmont de

Goëthe ne se sépare pas volontiers « des amicales habitudes de l'existence ». L'Edwin d'Immermann tient à la vie « comme un petit enfant se tient au sein de sa mère », et bien qu'il lui semble dur d'exister par la grâce d'autrui, il demande cependant grâce :

Car vivre, respirer est après tout le bien suprême.

Quand Ulysse trouve Achille dans les enfers, à la tête de la phalange des héros morts, et qu'il lui vante sa renommée parmi les vivants et sa gloire parmi les morts, celui-ci répond :

Ne me parle pas de la mort pour me consoler, Odysseus !
J'aimerais mieux labourer les champs comme un journalier,
Être un pauvre homme sans patrimoine et sans héritage,
Que de commander à tous les morts qui ont disparu de la terre!

Dieu merci, je vis ! Dans mes veines fermente la rouge liqueur de la vie, sous mes pieds tressaille la terre; j'embrasse dans une ardeur amoureuse les arbres et les statues de pierre, et ils s'animent sous mes baisers. Chaque femme est pour moi le don d'un monde entier; je nage dans les mélodies enchanteresses de ses traits, et d'un seul de mes regards je la possède plus que d'autres avec toute leur puissance pendant toute leur vie. Car chaque instant est pour

moi une éternité. Je ne mesure point le temps avec l'aune de Brabant ni avec la petite aune de Hambourg, et n'ai point besoin de me faire promettre par un prêtre une seconde vie, puisque j'ai déjà assez à jouir en celle-ci, quand je vis en arrière, dans la vie des ancêtres, et que je me conquiers une éternité dans l'empire du passé.

Je vis ! L'artère de la nature fait battre ma poitrine, et quand je respire avec joie, des milliers d'échos me répondent. J'entends les voix de mille rossignols. Le printemps les envoie pour tirer la terre de son sommeil, et la terre frissonne de plaisir ; ses fleurs sont des hymnes que, dans son enthousiasme, elle chante au soleil... Le soleil se meut trop lentement ; je voudrais fouetter ses chevaux de feu afin qu'ils s'élançassent avec plus d'ardeur. Mais lorsqu'il se plonge dans la mer, et que la puissante nuit s'élève avec ses yeux pleins de désirs, oh ! alors un bonheur inoui me pénètre... Les vents du soir se jouent contre mon cœur rugissant comme des jeunes filles caressantes ; les astres m'appellent à eux, et je m'élève, et je m'élance au-dessus de cette petite terre et des petites pensées des hommes.....

IV.

Mais un jour viendra, et le feu sera éteint dans mes veines. L'hiver habitera dans mon sein, et ses blancs et rares flocons voltigeront autour de ma tête et ses brouillards voileront mes yeux. Mes amis reposeront dans des tombeaux moussus, je serai resté seul, comme un épis solitaire qu'a oublié le moissonneur; cependant une nouvelle génération a surgi avec de nouveaux vœux et de nouvelles idées.

J'entends avec étonnement retentir de nouveaux noms et de nouveaux chants, les vieux noms sont oubliés, moi-même je suis oublié, tout au plus honoré encore par un petit nombre, je suis un objet de moquerie pour beaucoup, et ne suis aimé par personne! Alors accourent les enfants aux joues de roses, ils mettent ma vieille harpe dans mes mains tremblantes et disent en riant: Il y a déjà bien longtemps que tu te tais, grison paresseux, chante-nous encore les songes de ta jeunesse.

Alors je saisis la harpe, et les vieilles joies et les vieilles douleurs se réveillent, les brouillards se fondent, les larmes reviennent fleurir sur mes paupières, le printemps est revenu dans mon sein, de doux accents de mélancolie vibrent dans les cordes de la harpe, je revois le fleuve bleu et les palais de marbre, et les beaux visages de femmes et de jeunes filles, et je chante les fleurs de la Brenta.

Ce sera mon dernier chant, les étoiles me contempleront comme dans les nuits de ma jeunesse, la lune amoureuse imprime encore ses baisers sur mes joues, les esprits des rossignols morts sanglotent dans le lointain, mes yeux se ferment dans l'ivresse, mon âme s'échappe

comme une vibration de ma harpe,... je respire les parfums des fleurs de la Brenta.

Un arbre ombragera ma pierre tumulaire. J'aimerais assez un palmier, mais les palmes ne réussissent pas dans le Nord. Ce sera sans doute un tilleul, et dans les soirs d'été les amants s'y réuniront et causeront. Le serin qui se bercera dans les branches en écoutant est discret, et mon tilleul murmure amicalement sur les têtes des heureux qui sont si heureux, qu'ils n'ont pas même le temps de lire ce qui est écrit sur la blanche tombe. Mais si plus tard, l'amant perd sa maîtresse, il revient sous le tilleul, soupire et pleure, regarde la pierre funéraire long-temps et souvent, et y lit cette inscription: — Il aima les fleurs de la Brenta.

V.

—

Madame, je vous ai trompé; je ne suis point le comte du Gange. Jamais de ma vie je n'ai vu le fleuve sacré, jamais les fleurs de lotus qui se mirent dans ses flots pieux. Jamais je n'ai rêvé étendu sous les palmiers de l'Inde, jamais je ne me suis prosterné en prière devant le dieu de Jagernaut, dont les diamants sont si respectables. J'ai été aussi peu dans l'Inde que le karrick indien que j'ai mangé hier. Mais je suis

originaire de l'Hindostan, et c'est pourquoi je me sens comme chez moi dans les immenses forêts mélodieuses de Valmiki ; les souffrances héroïques du divin Ramo remuent mon cœur comme une douleur connue; dans les chants de Kalidasa s'épanouissent pour moi les plus doux souvenirs; et il y a quelques années, quand une excellente dame me montra à Berlin les charmants dessins qu'elle avait rapportés de l'Inde, ces figures délicatement peintes et si saintement calmes me parurent si connues, que c'était comme si je considérais la suite des portraits de ma propre famille.

Franz Bopp, madame (vous avez sans doute lu son Nalus et son système de conjugaisons du sanscrit), m'a donné beaucoup de renseignements sur mes ancêtres, et je sais aujourd'hui positivement que je suis sorti de la tête de Bramah, et non des cors de ses pieds; je présume même que le Mahabarata tout entier, avec ses deux cent mille vers, n'est qu'un amoureux poulet allégorique que mon millième aïeul a écrit à ma millième aïeule... Oh! ils s'aimaient beaucoup, leurs âmes se donnaient des baisers, ils se couvraient de baisers avec les yeux, ils n'étaient à deux qu'un seul baiser...

Un rossignol enchanté est perché sur un rouge arbre de corail dans le silencieux Océan, et chante une chanson sur l'amour de mes aïeux; les perles regardent du fond de leurs coquilles, les merveilleuses fleurs marines frissonnent de tendresse, les prudents limaçons, avec leur petite tour de porcelaine sur le dos, arrivent en rampant, les jaunes étoiles de mer et les mollusques diaprés s'agitent et s'étendent, et tout cela fourmille, remue et écoute...

Cependant, madame, ce chant de rossignol est beaucoup trop long pour le rapporter ici : il est aussi étendu que le monde lui-même; la seule dédicace à Anangas, dieu de l'amour, est aussi longue que tous les romans de Walter Scott ensemble, et c'est à cela que fait allusion ce passage d'Aristophane, qui se traduit en allemand :

« Tiotio, tiotio, tiotinx,
Totototo, tototòto, tototinx. »
— *Traduction de Voss.* —

Non ! je ne suis pas né dans l'Inde. J'ai vu le jour sur les rives de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes; on la cueille en automne, on la presse, on la met en

cave, en tonneaux et on l'envoie à l'étranger. En vérité j'entendis hier, à table, quelqu'un dire une folie qui a été en l'an 1811 dans une grappe de raisin que moi-même je vis alors pousser sur le Johannisberg. — Mais on consomme aussi beaucoup de folie dans le pays même, et les hommes y sont comme partout. Ils naissent, mangent, boivent, rient, pleurent, calomnient, sont très-affairés de la reproduction de leur espèce, cherchent à paraître ce qu'ils ne sont pas, et à faire ce qu'ils ne peuvent pas, ne se font pas raser avant d'avoir de la barbe, et ils ont souvent de la barbe avant d'avoir du jugement, et quand ils ont le jugement, ils s'enivrent avec de la folie blanche et rouge.

Mon Dieu, si j'avais assez de foi pour transporter les montagnes, le Johannisberg serait justement celle que j'emmènerais toujours à ma suite. Mais puisque ma foi n'est pas assez forte, il faut que mon imagination vienne à mon aide, et qu'elle me transporte moi-même sur les bords du Rhin.

Oh! c'est là un beau pays, plein de grâce, et échauffé par un brillant soleil. Les montagnes se mirent dans des flots bleus et étincelants,

avec leurs vieilles ruines de châteaux, leurs forêts et leurs cités gothiques. Là les bons bourgeois se tiennent sur le seuil de leurs portes, au déclin d'un jour d'été; ils boivent dans de grandes cruches, et causent amicalement entre eux, devisant du vin qui viendra bien, des tribunaux dont les audiences doivent rester publiques, de la décapitation de Marie-Antoinette, de la cherté du tabac, des exactions de la régie, se disant que les hommes sont égaux, et que Goerres est un fameux compère.

Je ne me suis jamais occupé de tous ces discours. J'aimais mieux prendre place sous l'ogive de la fenêtre, près des jeunes filles, rire de leur rire, me faire jeter leurs fleurs au visage, et jouer le fâché jusqu'à ce qu'elles m'eussent conté leurs secrets ou d'autres importantes histoires. La belle Gertrude, comme elle se réjouissait quand je venais m'asseoir auprès d'elle! C'était une fille qui ressemblait à une rose épanouie, et lorsqu'elle se jeta un jour à mon cou, je crus qu'elle allait brûler et s'évaporer dans mes bras. La belle Catherine, que sa douceur avait d'harmonie quand elle me parlait, et que ses yeux étaient d'un bleu pur

et intime, d'un bleu que je n'ai jamais trouvé ni dans les hommes ni dans les animaux, et bien rarement dans les fleurs! On pouvait, en regardant ces yeux, rêver à tant de choses tendres! Mais la belle Hedwige m'aimait; car, dès que je m'approchais d'elle, sa tête s'inclinait vers la terre, et sa chevelure noire, tombant sur son visage, qui rougissait, ne laissait voir que ses yeux brillants comme des étoiles qui percent un ciel sombre. Ses lèvres pudibondes ne prononçaient pas un mot, et moi je ne pouvais non plus rien dire. Je toussais, elle tremblait. Quelquefois elle me faisait dire par ses sœurs de ne pas gravir si rapidement les rochers, et de ne pas me baigner dans le Rhin quand j'avais chaud et quand j'avais bu. J'écoutais un jour sa pieuse prière devant la petite image de la Vierge ornée de clinquants d'or, et éclairée par une lampe qui brûlait dans une niche au-dessus de la porte, je l'entendais distinctement qui priait la mère de Dieu de *lui* défendre de grimper, de se baigner et de boire. Je serais certainement devenu amoureux de cette belle fille, si elle avait été indifférente, mais je fus indifférent, parce qu'elle m'aimait... Madame, lorsqu'on veut se

faire aimer de moi, il faut me traiter comme un chien.

La belle Johanna était la cousine des trois sœurs, et je venais m'asseoir avec plaisir auprès d'elle. Elle savait les plus belles légendes, et lorsque, de sa main blanche, elle désignait, par la fenêtre, les montagnes où s'étaient passées toutes ces choses qu'elle racontait, j'étais tout-à-fait sous le prestige : les vieux chevaliers sortaient distinctement des ruines de leurs châteaux, et leurs habits de fer retentissaient sous les coups qu'ils se portaient; la fée du Rhin, la belle Loreley, apparaissait sur le sommet de la montagne, et chantait sa douce et dangereuse chanson, et le Rhin murmurait d'un ton si grave, si calme, et à la fois si effrayant, et la belle Johanna me regardait si singulièrement, d'un air si intime et si mystérieux, qu'elle semblait appartenir elle-même au monde fantastique dont elle contait les merveilles. C'était une fille pâle et élancée; elle était mortellement malade, et toujours rêveuse; ses yeux étaient clairs comme la vérité elle-même, ses lèvres pieusement arrondies, et, dans les traits de son visage, on lisait une grande histoire, mais c'était une sainte his-

toire! Quelque légende d'amour? Je l'ignore, et je n'eus pas le courage de la lui demander. Quand je la contemplais long-temps, je devenais serein et tranquille : c'était comme un paisible dimanche dans mon cœur.

En de tels moments, je lui contais des historiettes de mon enfance, et elle m'écoutait toujours sérieusement; et, chose étrange! lorsque je ne pouvais me rappeler les noms, elle m'en faisait souvenir. Et lorsque je lui demandais avec étonnement d'où elle savait ces noms, elle me répondait en souriant qu'elle les avait appris des oiseaux qui venaient becqueter aux vitres de sa croisée, et elle voulait me faire croire que c'étaient les mêmes oiseaux que, dans mon enfance, j'avais achetés de mes épargnes aux impitoyables petits paysans qui les dénichaient, et que j'avais rendus à la liberté. Mais je crois qu'elle savait tout parce qu'elle était si pâle; et véritablement elle mourut bientôt. Elle savait aussi quand elle mourrait, et elle voulait que je la quittasse auparavant. En nous séparant, elle me donna ses deux mains..... C'étaient de blanches, de douces mains, et pures comme une hostie.... Et elle me dit : — Tu es bon, mais quand tu devien-

dras méchant, songe à la petite Véronique qui est morte.

Les oiseaux babillards lui avaient-ils aussi trahi ce nom? Je m'étais souvent cassé la tête dans mes heures de souvenir, je n'avais jamais pu retrouver ce cher petit nom.

Maintenant que je l'ai retrouvé, ma première enfance refleurit avec toute sa fraîcheur dans ma mémoire. Je suis redevenu un enfant, et je joue avec d'autres enfants sur la place du château, à Dusseldorf, au bord du Rhin.

VI.

—

Oui, madame, là je suis né, et je fais expressément cette remarque pour le cas où, après ma mort, sept villes, — Schilda, Kraehwinkel, Polkwitz, Bockum, Dülken, Gœttingue et Schœppenstaedt, — se disputeraient l'honneur d'être ma patrie.

Düsseldorf est une ville sur le Rhin, où vivent seize mille personnes, où se trouvent en outre enterrées quelques centaines de mille au-

tres personnes, et, parmi ces dernières, comme disait ma mère, il s'en trouve qui feraient mieux de vivre; par exemple, mon grand-père et mon oncle, le vieux baron de Geldern, et le jeune Baron de Geldern, qui étaient tous deux des docteurs si célèbres, qui guérirent tant de gens, et qui se virent cependant forcés de mourir eux-mêmes. Et la pieuse Ursule, qui me portait enfant sur ses bras, elle y est aussi enterrée, et un rosier pousse sur sa tombe.... Elle aimait tant l'odeur des roses dans sa vie, et son cœur n'était que douceur et parfum de roses! Le vieux et prudent chanoine est aussi là-bas, enterré. Dieu! quelle mine chétive il avait lorsque je le vis pour la dernière fois! Il n'était plus qu'esprit et emplâtre; cependant il étudiait jour et nuit, comme s'il eût craint que les vers trouvassent quelques idées de moins dans son cerveau. Et toi, petit Wilhelm, tu reposes aussi là, et moi j'en suis cause. Nous étions camarades d'école dans le cloître des Franciscains, et nous passions le temps à jouer de ce côté du cloître où la Düssel coule entre des murs de pierre, et je dis: « Wilhelm, va donc chercher ce petit chat qui vient de tomber dans la rivière. » —Et joyeusement, il mit le pied sur la planche qui

traversait le ruisseau, tira le petit chat de l'eau, mais il y tomba lui-même, et lorsqu'on le retrouva, il était mouillé et mort... Le petit chat a vécu encore bien long-temps.

La ville de Düsseldorf est très-belle; et lorsqu'on y pense de loin, et que par hasard on y est né, on éprouve un singulier sentiment. Moi j'y suis né, et il me semble alors que j'ai besoin de retourner tout de suite dans ma patrie. Et quand je dis la patrie, je parle de la rue de Bolker et de la maison où j'ai vu le jour. Cette maison sera un jour très-remarquable, et j'ai fait dire à la vieille femme qui la possède, qu'elle ne la vende pas pour rien au monde. Elle n'obtiendrait pas aujourd'hui, pour toute sa maison, les profits que feront les servantes seulement avec les nobles anglaises voilées de vert, qui viendront voir la chambre où je vis pour la première fois la lumière, et le poulailler où mon père m'enfermait lorsque j'avais volé des raisins, et la porte brune sur laquelle ma mère m'apprenait à écrire les lettres avec de la craie... Ah! mon Dieu, madame, si je suis devenu un grand écrivain, il en a coûté assez de peines à ma pauvre mère.

Mais ma renommée dort encore dans le bloc

de marbre de Carrare. Le laurier de maculature dont on a orné mon front n'a pas encore répandu son parfum dans l'univers, et quand les nobles anglaises voilées de vert viennent à Düsseldorf, elles passent sans s'arrêter devant la célèbre maison, et vont directement à la place du Marché, regarder la noire et colossale statue équestre qui s'élève au milieu. Cette statue est censée représenter l'électeur Jean Wilhelm. Il porte une armure noire et une longue perruque pendante... Dans mon enfance, j'ai entendu conter que l'artiste chargé de fondre cette statue ayant remarqué avec effroi, pendant l'opération, que la quantité du métal n'était pas suffisante, les bourgeois de la ville étaient alors accourus et avaient apporté leurs cuillers d'argent pour compléter la fonte... Et moi, je m'arrêtais souvent des heures entières devant l'image de ce cavalier, et je me cassais la tête à calculer combien de cuillers d'argent pouvaient avoir été jetées là-dedans, et combien de tourtes en pommes on aurait pu se procurer pour le prix de toutes ces cuillers. Les tourtes en pommes étaient alors ma passion... Maintenant c'est l'amour, la vérité, la liberté et la soupe à la tortue... Et non loin de la sta-

tue de l'électeur, au coin du théâtre, se tenait d'ordinaire un drôle singulièrement pétri, aux jambes en forme de sabre, avec un tablier blanc, et portant suspendue devant lui une corbeille remplie de ces savoureuses tourtes en pommes, qu'il savait vanter avec une voix de soprano et d'un accent irrésistible :—Les tourtes sont toutes fraîches sorties du four. Sentez, sentez les tourtes!... Vraiment, dans mes années de maturité, chaque fois que le tentateur a voulu me surprendre, il a emprunté cette voix séduisante.... Je n'aurais jamais passé douze heures chez la signora Giulietta, si elle n'avait pris ce doux et odorant accent des tourtes en pommes. Et en vérité les tourtes en pommes ne m'auraient pas aussi fortement tenté, si le cagneux Hermann ne les avait pas si mystérieusement couvertes de son tablier blanc. Ce sont les tabliers qui...; mais les tabliers m'entraîneraient hors de mon texte. Je parlais de la statue équestre qui avait tant de cuillers d'argent dans le ventre et pas de soupe, et qui représente l'électeur Jean Wilhelm.

Ce dut être un brave seigneur, aimant beaucoup les arts, et lui-même très-habile. Il fonda la galerie de tableaux de Düsseldorf; et à l'ob-

servatoire on montre encore une coupe en bois qu'il a artistement ciselée dans ses heures de loisir... Il en avait vingt-quatre par journée.

Dans ce temps-là, les princes n'étaient pas des personnages tourmentés comme ils le sont aujourd'hui. La couronne leur poussait sur la tête, et y tenait fermement. La nuit ils mettaient un bonnet de coton par-dessus et dormaient tranquillement, et tranquillement à leurs pieds dormaient les peuples; et quand ceux-ci se réveillaient le matin, ils disaient: — Bonjour! père. Et les princes répondaient: — Bonjour! chers enfants.

Mais tout-à-coup les choses changèrent. Un matin, à Düsseldorf, lorsque nous nous réveillâmes, et que nous voulûmes dire: — Bonjour, père! le père était parti, et dans toute la ville régnait une sourde stupéfaction. Tout le monde avait une mine funèbre, et les gens s'en allaient silencieusement sur le marché, et y lisaient un long papier, affiché sur la porte de la maison-de-ville. Le temps était sombre, et cependant le mince tailleur Kilian portait sa veste de nankin, qu'on ne lui voyait jamais qu'au logis, et ses bas de laine bleue tombaient sur ses talons, de manière à laisser passer tristement ses petites

jambes nues ; et ses lèvres minces tremblaient, tandis qu'il lisait le papier affiché sur cette porte. Un vieil invalide du Palatinat lisait à peu près à haute voix, et, à chaque mot, une larme bien claire découlait sur sa blanche et loyale moustache. J'étais près de lui et je pleurais avec lui, et je lui demandai pourquoi nous pleurions. Il me répondit : — L'électeur remercie ses sujets de leur loyal attachement pour lui. Puis il continua de lire, et à ces mots : « et il les dégage de leur serment de fidélité », il se mit à pleurer encore plus fort. C'est une chose inexprimable, que de voir ainsi pleurer si fort tout-à-coup un vieil homme, avec un uniforme passé et un visage de soldat couvert de cicatrices. Pendant que nous lisions, on enleva l'écusson électoral qui décorait l'hôtel-de-ville. Tout prit un aspect inquiétant et désolé : on eût dit qu'on s'attendait à une éclipse. MM. les conseillers municipaux se promenaient lentement avec des figures destituées ; même le tout-puissant commissaire de police semblait n'avoir plus rien à interdire, et regardait tout avec une indifférence pacifique, quoique le fou Aloïsius dansât, selon son habitude, sur sa jambe droite en faisant des grimaces et psalmodiant

les noms des généraux français. Pendant ce temps l'ivrognie Gumpertz se vautrait dans le ruisseau et chantait : « Marlborough s'en va-t-en guerre. »

Pour moi, je m'en allai à la maison, où je me mis à pleurer en disant : L'électeur nous remercie. Ma mère chercha tendrement à me calmer, moi je savais ce que je savais, je ne me laissai pas persuader; j'allai me coucher en pleurant, et dans la nuit je rêvai que le monde allait finir. Les beaux jardins de fleurs et les prairies vertes étaient enlevées de la terre et roulées comme des tapis ; le commissaire de police était monté sur une haute échelle, et décrochait le soleil comme un réverbère; le tailleur Kilian était là tout proche, et il se disait : — Il faut que j'aille à la maison et que je fasse une belle toilette, car je suis mort et on va m'enterrer aujourd'hui. Et le ciel devenait de plus en plus sombre, quelques étoiles brillaient parcimonieusement, et encore tombèrent-elles sur la terre, comme des feuilles jaunies dans l'automne; peu à peu tous les hommes disparaissaient; moi, pauvre enfant, j'errais de côté et d'autre avec inquiétude. Je m'arrêtai enfin près d'une métairie, et je vis un homme qui remuait

la terre avec une pelle, et auprès de lui une laide femme qui portait dans son tablier quelque chose de semblable à une tête d'homme coupée. C'était la lune; elle la plaça avec soin dans la fosse ouverte, et derrière moi j'entendis le vieil invalide qui sanglotait et qui épelait ces mots: « L'électeur remercie ses sujets. »

Lorsque je me réveillai, le soleil reparaissait comme d'ordinaire sur la fenêtre, dans la rue on entendait les tambours, et lorsque j'entrai dans la chambre de mon père pour lui donner le bonjour, je le trouvai en manteau à poudrer, et j'entendis son perruquier qui lui disait que ce matin même on devait prêter serment au nouveau grand-duc Joachim, dans la maison-de-ville; que celui-ci était de la meilleure famille, qu'il avait épousé la sœur de l'empereur Napoléon; qu'il avait vraiment bonne tournure avec ses belles boucles de cheveux noirs, qu'il ferait bientôt son entrée et plairait certainement à toutes les femmes. Pendant ce temps le tambour se faisait toujours entendre dans la rue; je sortis devant la porte de la maison, et je vis la marche des troupes françaises, ce joyeux peuple de la gloire qui traversa le monde en chantant et en faisant sonner sa musique, les

visages graves et sereins des grenadiers, les bonnets d'ours, les cocardes tricolores, les baïonnettes étincelantes, les voltigeurs pleins de jovialité et de point d'honneur, et le grand et immense tambour-major tout brodé d'argent qui savait lancer sa canne à pomme dorée jusqu'au premier étage, et ses regards jusqu'au second aux jeunes filles qui regardaient par les croisées. Je me réjouis de voir que nous aurions des soldats logés à la maison, ce qui ne réjouissait pas ma mère, et je courus à la place du marché. Elle avait un aspect tout différent. Il semblait que l'univers eût été badigeonné de neuf. Un nouvel écusson était appendu à la maison-de-ville, le balcon était recouvert de draperies de velours brodé, des grenadiers français montaient la garde, messieurs les vieux conseillers avaient revêtu des visages réintégrés et leurs habits des dimanches; ils se regardaient à la française et se disaient : *bonjour!* De toutes les fenêtres regardaient les dames; des bourgeois curieux et des soldats bien luisants couvraient la place; et moi, ainsi que d'autres enfants nous grimpâmes sur le grand cheval de l'électeur pour regarder à notre aise toute cette foule tumultueuse du marché.

Pierre, le fils du voisin, et le long Kurz faillirent se casser le cou dans cette circonstance ; et c'eût été une bonne affaire ; car l'un s'enfuit plus tard de la maison de ses parents, s'en alla avec les soldats, déserta, et fut fusillé à Mayence. L'autre fit des découvertes géographiques dans les poches d'autrui, fut nommé en cette considération membre actif d'une filature de correction, rompit un jour les chaînes qui l'attachaient à cette maison et à la patrie, passa la mer, et mourut à Londres par l'effet d'une cravate trop étroite, qui se serra d'elle-même quand un fonctionnaire royal retira la planche qui lui soutenait les pieds.

Le long Kurz nous dit qu'il n'y aurait pas d'école ce jour-là à cause de la prestation de serment. Il nous fallut long-temps attendre que le serment parût. Enfin le balcon se remplit de messieurs bariolés, de drapeaux, de trompettes, et M. le bourgmestre, dans son célèbre habit rouge, lut un discours qui s'allongeait comme un bonnet de coton tricoté dans lequel on jette une pierre... mais non pas la pierre philosophale. J'entendis les derniers mots : il dit distinctement qu'on voulait nous rendre heureux ; et, à ces mots, les trompettes sonnèrent,

les drapeaux s'agitèrent, les tambours roulèrent, et les *vivat* retentirent de toutes parts. Et moi-même je criai *vivat*, tout en m'accrochant de toutes mes forces à la perruque du vieil électeur. Cette précaution était nécessaire, car la tête me tournait; je croyais déjà voir tous ces gens marcher sur la tête, parce que le monde s'était renversé, lorsque le vieil électeur me dit tout bas : — Tiens-toi ferme à la vieille perruque. Et ce ne fut qu'au bruit du canon qui résonnait sur le rempart que je revins à moi, et je descendis lentement du cheval électoral.

En revenant à la maison, je revis le fou Aloïsius qui dansait sur une jambe en psalmodiant les noms des généraux français, et l'ivrogne Gumpertz courir les rues en hennissant : — « Marlborough s'en va-t-en guerre ! » Je dis à ma mère : — On veut nous rendre heureux, c'est pourquoi il n'y a pas d'école.

VII.

—

Le jour suivant le monde était rentré dans l'ordre, et l'école était ouverte comme auparavant, et, comme auparavant, on y apprenait par cœur les rois de Rome, les dates chronologiques, les *nomina* en *im*, les verbes irréguliers, le grec, l'hébreu, la géographie, la langue allemande et le calcul... Dieu! la tête m'en tourne encore. Tout cela, il fallait l'apprendre par cœur, et plus d'une de ces choses me servit

beaucoup dans la suite, car si je n'avais pas su par cœur l'histoire des rois de Rome, il m'eût été plus tard fort indifférent de savoir si Niebuhr a prouvé ou n'a pas prouvé qu'ils n'ont jamais existé; et si je n'avais pas su les dates chronologiques, comment aurais-je pu me retrouver par la suite dans la grande ville de Berlin, où toutes les maisons se ressemblent comme des gouttes d'eau, ou comme des grenadiers les uns aux autres, et où l'on ne peut trouver ses connaissances si l'on n'a leurs numéros dans la tête. A chaque visite, je songeais à un événement historique dont la date correspondît avec le numéro de la maison; aussi chaque personne me rappelait-elle un fait de l'histoire. Par exemple, quand mon tailleur me rencontrait, je pensais à la bataille de Marathon; si je voyais en grande parure le banquier Christian Gumpel, la destruction de Jérusalem me revenait tout de suite en mémoire; en apercevant un de mes amis fortement endetté, je songeais à la fuite de Mahomet; en voyant le commissaire de l'université, homme dont la sévère droiture est bien connue, je pensais à la pendaison d'Aman, etc., etc. Comme je l'ai dit, la chronologie est la science la plus utile. Je connais

des hommes qui n'avaient dans la tête que quelques dates, et qui s'en servaient adroitement pour trouver certaines maisons à Berlin, et qui sont aujourd'hui professeurs ordinaires. Pour moi, la multiplicité des nombres faisait mon grand embarras à l'école. Le calcul proprement dit allait encore plus mal. Ce que je comprenais le mieux était la soustraction : il y a, dans cette opération, une règle principale : « Quatre de trois ne se peut ; il faut emprunter une dixaine... » Mais je conseille à chacun, dans ce cas, d'emprunter toujours quelques groschen de plus, car on ne sait ce qui peut arriver.

Pour le latin, vous ne pouvez vous faire une idée, madame, de la complication de cette chose. Si les Romains avaient été obligés d'apprendre d'abord le latin, ils n'auraient pas eu de temps de reste pour conquérir le monde. Ce peuple heureux savait déjà au berceau quels substantifs prennent *im* à l'accusatif; moi, au contraire, il me fallait l'apprendre à la sueur de mon front. Mais il est toujours bon que je le sache ; car, par exemple, si en soutenant, le 20 juillet 1825, dans la grande salle publique, une thèse latine à Gœttingue (madame, cela

valait la peine d'être entendu), j'avais dit *sinapem* au lieu de *sinapim*, quelques pédants nouveaux débarqués qui écoutaient l'auraient peut-être remarqué, et c'eût été pour moi une honte éternelle. *Vis*, *buris*, *tussis*, *cucumis*, *amussis*, *cannabis*, *sinapis*.... ces mots, qui ont fait si grande sensation dans le monde, en sont redevables à ce qu'ils appartenaient à une classe déterminée, et formaient cependant une exception. C'est pourquoi je les estime fort; et les avoir toujours sous ma main quand j'en ai besoin, me donne, dans bien des moments tristes de la vie, du calme et une grande consolation.

Mais, madame, les verbes irréguliers sont horriblement difficiles : ils se distinguent des verbes réguliers en ce qu'ils nous attirent beaucoup plus de coups. Sous les sombres arcades du cloître des Franciscains, non loin de la classe, pendait alors un grand crucifix de bois peint en gris, une image de désolation qui s'approche encore quelquefois de moi dans mes rêves, et qui me regarde tristement, avec ses yeux fixes et sanglants. Je m'arrêtais souvent devant cette image, et je priais : — O toi, pauvre Dieu, également tourmenté, si cela t'est pos-

sible, fais donc, ô Dieu, que je retienne les verbes irréguliers dans ma mémoire!

Du grec, je ne veux pas seulement en parler. Les moines du moyen-âge n'avaient pas tout-à-fait tort lorsqu'ils prétendaient que le grec est une invention du diable. Dieu connaît les souffrances que j'en ai éprouvées. Avec l'hébreu, cela allait mieux, car j'ai eu toujours une grande préférence pour les Juifs, bien qu'ils aient crucifié jusqu'à cette heure ma réputation; mais je m'accommodais avec l'hébreu aussi bien que ma montre, qui avait beaucoup de relations intimes avec les prêteurs sur gages, et qui a dû s'accoutumer dans ses longs séjours chez eux, aux mœurs juives. Par exemple, elle ne marchait pas le samedi, et elle apprit la langue sacrée, et elle l'analysait grammaticalement. Je l'entendis plus tard avec surprise pendant plus d'une insomnie répéter continuellement: —pokat, pokadeti, pikate... pik pik...

Pourtant je compris beaucoup mieux la langue allemande, et ce n'est pas un jeu d'enfant, car nous autres pauvres Allemands, qui sommes déjà accablés de logements militaires, de services militaires, d'impôts personnels et de mille autres corvées, il nous faut encore nous

charger d'Adelung et nous tourmenter avec l'accusatif et le datif. J'appris beaucoup d'allemand du vieux recteur Schallmeyer, brave ecclésiastique qui s'intéressa à moi dès mon enfance. Mais je reçus aussi quelques bonnes leçons du professeur Schramm, homme qui a écrit un livre sur la paix éternelle et dans la classe duquel mes camarades se gourmaient le plus.

En écrivant tout d'un trait et en pensant à toutes sortes de choses, je vous ai rapporté, sans le vouloir, toutes les vieilles histoires de l'école, et je saisis cette occasion pour vous démontrer que ce ne fut pas ma faute si j'appris alors si peu de géographie que je n'ai pu, dans la suite, bien m'orienter dans le monde. A cette époque les Français avaient bouleversé toutes les frontières. Tous les jours les pays étaient enluminés de nouveau; ceux qui étaient bleus auparavant devinrent tout d'un coup verts, beaucoup se couvrirent même d'un rouge de sang; les âmes, dont le manuel donnait le nombre exact, furent tant de fois troquées et mêlées, que le diable n'aurait pu les reconnaître. Les produits des pays changèrent également. La chicorée à café et les betteraves

à sucre poussèrent là où l'on ne voyait auparavant que des lièvres et des gentillâtres qui couraient après. Les caractères des peuples se modifièrent aussi ; les Allemands se donnèrent de l'aisance, les Français ne firent plus de cérémonies, les Anglais ne jetèrent plus l'argent par les fenêtres et les Vénitiens cessèrent d'être les plus rusés. Il y eut beaucoup d'avancement parmi les princes, les anciens rois reçurent de nouveaux uniformes. On pétrit de nouvelles royautés qui eurent autant de débit que les petits pains tout chauds ; plusieurs potentats au contraire furent mis à la porte de leur pays, et durent chercher à gagner leur pain d'une autre manière. Quelques-uns même apprirent d'avance un métier, et, par exemple firent de la cire à cacheter, ou bien... Bref, en des temps pareils, on ne peut se pousser bien loin dans la géographie.

On est en meilleure position relativement à l'histoire naturelle. Il ne peut arriver là autant de changements ; d'ailleurs il y a des gravures bien précises de singes, cangourous, zèbres, rhinocéros etc., etc. Comme ces sortes d'images me sont restées dans la mémoire, il arriva très-souvent par la suite que beaucoup

d'hommes m'ont, à la première vue, semblé de vieilles connaissances.

La mythologie alla bien aussi. J'avais beaucoup de plaisir à connaître ces beaux dieux tout nus, qui gouvernaient si joyeusement le monde. Je ne crois pas que jamais dans l'ancienne Rome un écolier ait su par cœur mieux que moi les principaux articles de son cathéchisme, les amours de Vénus, par exemple. Pour parler franchement, puisque nous devions apprendre par cœur les anciens dieux, nous aurions aussi dû les conserver, et nous n'avons peut-être pas trouvé grand avantage à nos dieux modernes, tristes et ennuyeux. Peut-être cette mythologie n'était-elle pas au fond aussi immorale qu'on a affecté de le dire. Par exemple, c'est une idée fort décente d'Homère d'avoir pourvu d'un mari cette Vénus qui eut tant d'adorateurs.

Mais je me trouvai tout-à-fait bien dans la classe de français de l'abbé d'Aulnoi, émigré français qui avait écrit une foule de grammaires et portait une perruque rouge, et qui se démenait d'une façon toute comique quand il expliquait son *Art poétique* et son *Histoire Allemande*. C'était dans toute l'école le seul qui enseignât l'histoire d'Allemagne. Pourtant le français a

bien ses difficultés aussi, et pour l'apprendre, il faut beaucoup de logements militaires, beaucoup de tambour, et avant tout il ne faut pas être une *bête allemande.*

Parbleu! madame, j'ai poussé très-loin le français! Je comprends non-seulement le patois, mais encore le français des cuisinières et de la noblesse allemande. Dernièrement encore, dans une noble société, j'ai compris la moitié de la conversation de deux comtesses allemandes, dont chacune comptait plus de soixante-quatre ans et autant d'aïeux. Oui, au Café-Royal à Berlin, j'entendis une fois M. Hans-Michel Martens parler français, et j'ai compris chaque mot quoiqu'il n'y eût pas de sens. Il faut connaître l'esprit de la langue, et cet esprit on l'apprend parfaitement à l'aide du tambour.

Parbleu! que ne dois-je pas au tambour français qui logea si long-temps chez mon père, par billet de logement, qui avait la mine d'un diable, et qui était bon comme un ange, et surtout qui tambourinait si bien!

C'était une petite figure mobile, avec une noire et terrible moustache, sous laquelle s'avançaient fièrement deux grosses lèvres rou-

ges, tandis que ses yeux de feu tiraillaient de tous côtés.

Moi, petit enfant, je tenais à lui comme un grateron, et je l'aidais à rendre ses boutons luisants comme des miroirs, et à blanchir sa veste avec de la craie; car M. Legrand voulait plaire. — Et je le suivais au corps-de-garde, à l'appel, à la parade : ce n'était alors que joie et retentissement des armes... Les jours de fête sont passés.

M. Legrand ne savait que des lambeaux d'allemand, seulement les expressions principales : — Du pain. — Un baiser. — Honneur... Mais il savait parfaitement se faire comprendre sur sa caisse. Ainsi, quand je ne savais pas ce que signifiait le mot *liberté*, il me tambourinait la *Marseillaise*, et je comprenais. Si j'ignorais la signification du mot *égalité*, il me jouait la marche : *Ça ira, ça ira ! les aristocrates à la lanterne !* et je comprenais. J'ignorais le mot *bêtise*, il jouait la marche de *Dessau*, que nous autres Allemands, pendant la révolution, nous avons tambourinée en Champagne, et je comprenais. Il voulut un jour m'expliquer le mot *Allemagne*, et il me joua cette simple et primitive mélodie que l'on joue, les jours de foire, devant

des chiens dansants, et qui retentit ainsi : *Dum, dum, dum!*[1] Je me fâchai ; mais je compris cependant.

Il m'enseigna de la même manière l'histoire moderne. Je ne comprenais pas, il est vrai, les mots qu'il me disait ; mais comme il tambourinait toujours en parlant, je savais ce qu'il voulait dire. Au fond, c'est la meilleure méthode d'enseignement. On comprend très-bien l'histoire de la prise de la Bastille, des Tuileries, etc., quand on sait ce que les tambours dirent en ces occasions. Dans notre compendium scolaire, on lit seulement :

« Leurs excellences les barons et comtes et mesdames leurs épouses furent décapitées.

» Leurs altesses les ducs et princes et leurs altesses leurs épouses furent décapitées.

» Sa majesté le roi et la reine son épouse furent décapitées. »

Mais lorsqu'on entend retentir le sanglant roulement de la guillotine, on comprend parfaitement toutes ces choses, et l'on en sent les raisons. Madame, c'est une marche terrible. Elle me faisait frissonner jusqu'à la moelle des

[1] *Dumm*, en allemand, signifie *bête*.

es, lorsque je l'entendais, et je fus très-satisfait lorsque je l'oubliai. On oublie ces choses-là en vieillissant. Les jeunes gens ont maintenant tant de choses à retenir dans leurs têtes! Whist, boston, blason, protocoles de la diète, dramaturgie, liturgie, danser, découper à table! et vraiment j'aurais beaucoup de peine à retenir long-temps une mélodie. Mais pensez donc, madame! Un jour, j'étais assis à table avec toute une ménagerie de comtes, de marquis, de princes, de chambellans, de gentilshommes de la chambre, d'échansons, de grands-maîtres de la cour, d'officiers de bouche et de vénerie, comme se nomment tous ces domestiques de distinction, et leurs sous-domestiques s'empressaient derrière leurs chaises, et leur présentaient les assiettes pleines. Moi, qui passais inaperçu, j'étais assis tout désœuvré, sans la moindre occupation pour mes mâchoires, pétrissant de la mie de pain et tambourinant des doigts par ennui. Tout-à-coup, à mon grand étonnement, je tambourine la sanglante marche de la guillotine, oubliée depuis si lontemps!

—Et qu'arriva-t-il?

Madame, ces gens ne se laissent pas troubler

dans leur repas, et ne savent pas que d'autres gens quand ils n'ont rien à manger se mettent tout-à-coup à tambouriner de ces marches qu'on croyait tout-à-fait oubliées.

Est-ce un talent inné en moi que celui du tambour, ou l'ai-je perfectionné de bonne heure? Bref, il est dans tout mon corps, dans tous mes membres, dans mes mains, dans mes pieds, et il se fait jour involontairement. J'étais une fois assis à Berlin au cours du conseiller intime Schmalz, homme qui a sauvé l'État par son livre sur le danger des manteaux noirs et des manteaux rouges... Vous vous rappelez, madame, avoir lu dans Pausanias qu'un complot aussi dangereux fut jadis découvert par les cris d'un âne; vous savez aussi par Tite-Live, ou par le manuel de Becker, que les oies ont sauvé le Capitole, et par Salluste qu'une courtisanne bavarde, madame Fulvia, éventa cette terrible conspiration de Catilina... Cependant, pour revenir à mon susdit mouton, je suivais au cours du conseiller intime Schmalz des explications du droit des nations, cela par une ennuyeuse après-midi de l'été, et j'étais assis sur le banc, et j'entendais toujours de moins en moins... Ma tête était endormie... quand soudain je suis réveillé par le

bruit de mes propres pieds, qui étaient restés éveillés, et avaient probablement entendu qu'on professait justement l'opposé du droit des nations, et qu'on insultait aux idées constitutionnelles; et mes pieds, indignés, ces pauvres pieds, muets, incapables d'exprimer par des paroles leur opinion, voulurent se faire comprendre en tambourinant, et tambourinèrent si fort qu'il m'en arriva presque malheur.

Jeunes imprudents! pieds étourdis! ils me jouèrent un semblable tour un jour qu'à Gottingue j'assistais à une leçon du professeur Saalfeld, qui, dans sa raide mobilité, sautait de côté et d'autre dans sa chaire, et s'échauffait, afin de pouvoir injurier avec chaleur l'empereur Napoléon.... Non, pauvres pieds, je ne puis vous en vouloir, et je ne vous saurais même pas mauvais gré si vous vous étiez exprimés plus énergiquement; mais avec quelle ardeur on vous entendit tambouriner sur le parquet! Moi, l'élève de Legrand, pouvais-je entendre injurier l'empereur! l'empereur! l'empereur! le grand empereur!

Dès que je pense au grand empereur, ma mémoire se charge d'images dorées et vertes

comme le printemps; une longue allée de tilleuls s'élève subitement devant moi, sous les branches touffues chantent de joyeux rossignols, une chute d'eau murmure; sur des parterres arrondis, des fleurs éclatantes courbent d'un air pensif leurs petites têtes; les tulipes semblent me saluer fièrement dans leur balancement, les lis se penchent d'un air mélancolique, les roses me sourient, la violette soupire...; je suis transporté dans le jardin de la cour à Düsseldorf, où j'étais si souvent couché sur le gazon écoutant pieusement M. Legrand, qui me racontait les faits héroïques du grand empereur, et me tambourinait les marches qui avaient accompagné ces faits; si bien que je voyais et que j'entendais tout en réalité... Je vis ainsi la marche à travers le Simplon..., l'empereur en avant et derrière ses braves grenadiers, qui grimpent, tandis que les oiseaux de proie effrayés s'envolent avec un croassement, et que les glaciers tonnent dans l'éloignement... Je vis l'empereur, le drapeau à la main, sur le pont de Lodi... Je vis l'empereur en manteau gris, à Marengo... Je vis l'empereur à cheval, à la bataille des pyramides... Rien que fumée de poudre, que mamelucks!... Je vis l'empe-

reur à la bataille d'Austerlitz... Oh! comme les balles sifflaient sur la plaine glacée!... Je vis, j'entendis la bataille d'Iéna : *Dum ! Dum ! Dum !*... Je vis et j'entendis les batailles d'Eylau, de Wagram... Non, je pus à peine le soutenir! M. Legrand tambourinait de manière à déchirer mon propre tympan.

VIII.

—

Mais que devins-je, lorsque je le vis lui-même, de mes propres yeux, lui en personne, hosannah ! l'empereur ?

Il venait d'entrer dans cette même allée du jardin de la cour à Düsseldorf. En me pressant à travers la foule ébahie, je songeais aux faits et aux batailles que M. Legrand m'avait tant tambourinés ; mon cœur battait la générale,... et cependant, et en même temps, je pensais à l'ordon-

nance de police qui défend de passer à cheval dans les allées, sous peine de 5 thalers d'amende. Et l'empereur avec sa suite chevauchait au beau milieu de l'allée; les arbres, interdits, se courbaient en avant, à mesure qu'il avançait, les rayons du soleil dardaient en tremblotant et d'un air de curiosité à travers le vert feuillage; et sur le ciel bleu, on voyait distinctement étinceler une étoile d'or. L'empereur portait son simple uniforme vert, et le petit chapeau historique. Il montait un petit coursier blanc, et le cheval marchait si fier, si paisible, si sûrement, d'une manière si distinguée... Si j'avais été alors le prince royal de Prusse, j'aurais envié le sort de ce petit cheval. L'empereur se penchait négligemment sur sa selle, presque sans tenue; d'une main il tenait sa bride élevée, de l'autre il frappait amicalement le cou du petit cheval... C'était une main de marbre qui éclatait au soleil, une main puissante, une de ces deux mains qui avaient dompté l'anarchie, le monstre aux mille têtes, et réglé le duel des peuples; et elle frappait bonnement le cou de ce cheval. Sa figure avait aussi cette couleur que nous trouvons dans les têtes de marbre des statues

grecques et romaines; les traits étaient noblement réguliers comme ces figures antiques, et dans ses traits on lisait : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. » Un sourire qui échauffait et donnait le calme voltigeait sur ses lèvres, et cependant on savait que ces lèvres n'avaient qu'à siffler, ET LA PRUSSE N'EXISTAIT PLUS. Elles n'avaient qu'à siffler ces lèvres, et le Vatican s'écroulait. Elles n'avaient qu'à siffler, et tout le saint empire romain entrait en danse. Et ces lèvres souriaient, et l'œil souriait aussi. C'était un œil clair comme le ciel, il pouvait lire dans le cœur des hommes; il voyait rapidement, d'un regard, toutes les choses de ce monde, tandis que nous, nous ne les voyons que l'une après l'autre, et que souvent nous n'en apercevons que les ombres colorées. Le front n'était pas aussi serein : là planait le génie des batailles; là se rassemblaient ces pensées aux bottes de sept lieues, à l'aide desquelles l'empereur traversait invisiblement le monde, et je crois que chacune de ses pensées eût fourni à un écrivain allemand de l'étoffe pour écrire sa vie durant.

L'empereur chevauchait paisiblement au milieu de l'allée. Aucun officier de police ne lui

disputait le passage. Derrière lui, montée sur des chevaux écumants, chargée d'or et de plumes, galoppait sa suite. Les tambours retentissaient, les trompettes sonnaient. Près de moi dansait le fou Aloïsius, qui psalmodiait les noms de ses généraux; plus loin, l'ivrogne Gumperz beuglait son Marlborough, et le peuple criait de ses mille voix : — Vive l'empereur!

IX.

—

L'empereur est mort ! Sur une petite île de la mer des Indes est sa tombe solitaire, et LUI pour qui la terre était trop étroite, il repose tranquillement sous un chétif monticule, où cinq saules pleureurs laissent pendre avec désespoir leur longue chevelure verte, où un pieux ruisselet s'écoule en laissant échapper un plaintif murmure. On ne voit pas d'inscription sur sa pierre tumulaire ; mais Clio y a gravé en

caractères invisibles des paroles qui retentiront dans les siècles les plus reculés.

Grande-Bretagne! à toi appartient la mer; mais la mer n'a pas assez d'eau pour laver la honte que cet illustre défunt t'a léguée en mourant. Ce n'est pas ton sir Hudson, c'est toi qui fus le sbirre sicilien que les rois conjurés apostèrent pour venger secrètement sur cet homme venu du peuple ce que les peuples avaient exercé publiquement à l'égard d'un des leurs. — Et il était ton hôte, et il s'était assis à ton foyer!

Jusque dans les siècles les plus reculés, les enfants en France chanteront et rediront la terrible hospitalité du Bellérophon, et lorsque ces chants d'ironie et de larmes retentiront au-delà du canal, les joues de tous les honnêtes Anglais se couvriront de rougeur. Mais un jour viendra où ce chant se fera entendre, et alors il n'y aura plus d'Angleterre. Il sera couché dans la poussière le peuple de l'orgueil; les tombes de Westminster seront en ruines et dispersées; la royale poussière qu'elles renferment, livrée aux vents et oubliée. Et Sainte-Hélène sera le Saint-Sépulcre où les peuples de l'Orient et de l'Occident viendront en pélerinage sur des vaisseaux pavoisés, et leur cœur se fortifiera

par le grand souvenir du Christ temporel qui a souffert sous Hudson Lowe, ainsi qu'il est écrit dans les évangiles de Las Cases, O'Méara et Antommarchi.

Chose remarquable! les trois plus grands adversaires de l'empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge; Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Gœttingue.

X.

C'était par un clair et froid jour d'automne. Un jeune homme, ayant l'aspect d'un étudiant, se promenait lentement dans les allées du jardin de la cour à Düsseldorf. Quelquefois, comme par humeur enfantine, il repoussait du pied les feuilles roulées qui couvraient le sol; mais d'autres fois il levait douloureusement les yeux vers les branches desséchées des arbres qui soutenaient encore quelques petites feuilles

jaunies. Cette vue lui rappelait les paroles de Glaucus :

Comme les feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes;
Le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et au printemps
Il vient d'autres feuilles, d'autres bourgeons;
Ainsi la race humaine! celui-là vient, l'autre passe.

En des jours écoulés le jeune homme avait levé ses regards sur ces arbres avec d'autres pensées : c'était alors un petit garçon, cherchant des nids d'oiseaux et des hannetons, qui lui plaisaient fort lorsqu'ils bourdonnaient et se réjouissaient de cette belle vie, contents d'une savoureuse feuille verte, d'une goutte de rosée, d'un chaud rayon de soleil et de la douce odeur des herbes. Dans ce temps-là, le cœur de l'enfant était aussi joyeux que ces légers insectes. Depuis, son cœur était devenu vieux : le soleil n'y pénétrait plus, les fleurs n'y répandaient plus de parfum; le doux rêve de l'amour y était même effacé. Dans ce pauvre cœur ne se trouvait plus rien que courage et chagrin, et pour tout dire, pour dire ce qu'il y a de plus douloureux, ce cœur, c'était le mien.

Ce même jour, j'étais revenu dans ma vieille ville natale; mais je ne voulais pas y passer la nuit, et mes désirs m'appelaient à Godesberg,

pour m'asseoir aux pieds de mon amie, et parler de la petite Véronique. J'étais venu visiter mes chers tombeaux. De tous mes amis, de tous mes parents je n'avais plus retrouvé personne : ils étaient morts ou ils avaient quitté la ville. Si je retrouvais d'anciennes figures dans les rues, elles ne me reconnaissaient pas, et la ville elle-même semblait me regarder avec des yeux étrangers. Un grand nombre de maisons avaient été repeintes; des visages nouveaux se montraient aux croisées; autour des vieilles cheminées voltigeaient des moineaux décrépits. Tout semblait aussi mort et cependant aussi frais que les herbes qui poussent dans un cimetière! Où jadis on parlait français, on entendait la langue prussienne; une petite cour prussienne s'était même nichée en ce lieu, et les gens portaient des titres singuliers. Le coiffeur de ma mère était devenu le coiffeur de la cour. On voyait surtout des tailleurs de cour, des cordonniers de cour, des cabaretiers de la cour. Toute la ville semblait un hôpital pour des fous de la cour. Le vieil électeur seul me reconnut. Il était toujours à son ancienne place, mais il semblait devenu plus maigre; c'est que, sur cette place, il avait vu toutes les mi-

sères du temps, et qu'un pareil aspect n'engraisse pas. J'étais comme au milieu d'un rêve, et je pensais à la légende des villes enchantées. Je courus à la porte de la ville pour ne pas m'éveiller trop tôt. Il manquait plus d'un arbre au jardin de la cour, plus d'un était pourri, et les quatre grands peupliers, qui m'apparaissaient autrefois comme des géants verts, étaient devenus petits. Quelques jolies filles se promenaient, parées, bariolées et semblables à des tulipes ambulantes. Je les avais connues, ces tulipes, quand elles n'étaient que de petits ognons. Nous étions enfants du même voisinage, et j'avais joué avec elles au jeu de *Madame monte à sa tour*. Mais les belles filles, que j'avais vues comme des boutons de roses, hélas! elles étaient devenues des roses fanées, et sur plus d'un front élevé dont la fierté charmait mon cœur, Saturne avait découpé avec sa faux de profondes rides. L'humble salut d'un homme que j'avais connu riche et distingué, et qui était tombé jusqu'à la condition de mendiant, m'émut profondément. Comme partout, dès que les hommes sont en train de tomber, ils subissent les lois de Newton, et gravitent vers la misère avec une rapidité toujours croissante.

Un seul personnage paraissait peu changé. C'était le petit baron, qui sautillait gaîment, comme jadis, le long du jardin de la cour, levant d'une main la basque de son habit, et agitant de l'autre sa mince canne de jonc. Il avait toujours la même petite figure amicale, dont les couleurs s'étaient concentrées sur le nez; c'était aussi le petit chapeau rond, la petite queue d'autrefois, seulement de petits cheveux blancs avaient remplacé les petits cheveux noirs dont elle se composait; mais, quelle que fût sa gaîté apparente, j'appris cependant que le pauvre baron avait essuyé beaucoup de traverses. Son visage avait beau vouloir le cacher, les petits cheveux blancs de sa petite queue le trahissaient par derrière; mais la petite queue elle-même semblait cependant vouloir dissimuler, tant elle frétillait avec aisance.

Je n'étais pas fatigué, mais j'éprouvai l'envie de m'asseoir encore une fois sur le banc de bois où jadis j'avais gravé le nom de la jeune fille que j'aimais. J'eus peine à retrouver ces lettres, tant on y avait inscrit de nouveaux noms. Hélas! un jour je m'étais endormi sur ce banc, et j'y avais rêvé d'amour et de bonheur; « les songes sont des mensonges. » Les anciens jeux

de mon enfance revinrent tous à ma pensée, et les anciennes et belles légendes ; mais un jeu nouveau et faux, une nouvelle et affreuse légende se mêlait à tous ces souvenirs. C'était l'histoire de deux pauvres âmes qui devinrent infidèles l'une et l'autre, et qui poussèrent dans la suite la déloyauté au point de trahir le Bon-Dieu même. C'est une fâcheuse histoire, et quand on n'a rien de mieux à faire, on pourrait bien en pleurer. O Dieu! autrefois la terre était si belle, et les oiseaux chantaient tes louanges éternelles, et la petite Véronique me regardait d'un œil tranquille, et nous allions nous asseoir devant la statue de marbre, sur la place du château... D'un côté s'élevait le vieux château dévasté, où il revient des spectres, où la nuit se promène une dame sans tête, vêtue de soie noire avec une longue queue flottante ; de l'autre côté est un grand édifice blanchi, dont les appartements supérieurs sont remplis de tableaux aux cadres éclatants, et en bas sont rangés des milliers de livres que moi et la petite Véronique nous examinions avec curiosité, lorsque la pieuse Ursule nous élevait sur ses bras à la hauteur des fenêtres.... Plus tard, ayant grandi, je gravis les hautes échel-

les, je descendis les livres, et j'y lus si longtemps que je ne craignis plus rien, surtout fort peu les femmes sans tête; et je devins si savant, que j'oubliai tous les anciens jeux, et les légendes, et les images, et la petite Véronique, et même jusqu'à son nom.

Tandis qu'assis sur le vieux banc du jardin de la cour, je rétrogradais en rêvant dans le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses qui s'apitoyaient sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, qui avaient été traînés comme prisonniers en Sibérie, qu'on y avait retenus plusieurs années, bien que la paix fût faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces orphelins de la gloire. La misère nue apparaissait à travers les trous de leurs uniformes déchirés; mais avec leurs visages défaits, leurs yeux enfoncés et plaintifs, dans leur démarche chancelante, et quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours la marche et le pas militaire, et, chose bizarre! un tambour avec sa caisse marchait se traînant à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui,

tombés le jour dans les combats, se lèvent à minuit sur les champs de bataille et reprennent, tambour en tête, la route de leur pays; à cette vieille et triste chanson populaire :

A minuit les ossements se lèvent,
Tous ces morts reprennent leurs rangs,
Le tambour battant marche en tête,
Tran, tran, trall, trall, trall,
Ils passent la maison de la belle.

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir à demi consommé de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et grasse; un visage jaune et mort, avec une grande moustache qui tombait douloureusement sur des lèvres livides; les yeux semblaient des tisons éteints où pointaient encore quelques étincelles, et cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Legrand.

Il me reconnut aussi; il m'attira près de lui sur le gazon, et nous nous y retrouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il me professait sur le tambour la langue française et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue, et je ne pouvais assez admirer com-

ment il avait pu la défendre contre la rapacité russe. Il tambourina encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais si ses lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vainqueur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'empereur, et il semblait que la caisse fût un être animé qui se réjouissait d'exprimer son bonheur intime. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux tricolores, je revis l'empereur à cheval... Mais insensiblement se glissa un ton sinistre au milieu de tous ces joyeux roulements; du fond du tambour s'échappaient des sons où l'allégresse la plus vive et le deuil le plus profond étaient confondus; il semblait que ce fût à la fois une marche triomphale et une marche funèbre; les yeux de Legrand s'ouvraient largement comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ

de glaces, blanc et uni, et couvert de cadavres... Il battait la bataille de la Moskwa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût rendre des accents aussi plaintifs que ceux qu'en tirait en ce moment M. Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnèrent toujours plus doucement; et, comme un sombre écho, elles se répétèrent en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devint de plus en plus faible; il prit de plus en plus l'apparence d'un spectre, ses minces mains tremblaient de froid; il semblait rêver, et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil profond, inquiet et suppliant... Je le compris... Puis, sa tête tomba sur le tambour.

M. Legrand n'a plus jamais battu le tambour dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde. Il ne devait pas servir à rallier les ennemis de la liberté... J'avais très-bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je perçai la peau du tambour.

XI.

—

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, madame!

Mais la vie est si fatalement sérieuse, qu'elle ne serait pas supportable sans cette alliance du pathétique et du comique. Nos poètes savent cela. Aristophane ne nous montre les plus épouvantables images du délire humain que dans le riant miroir de la raillerie; le grand désespoir du penseur qui comprend sa propre

nullité, Gœthe ne se hasarde à le montrer que dans les vers burlesques d'un jeu de marionnettes, et Shakspeare place les plus tristes complaintes sur les malheurs de l'humanité dans la bouche d'un fou, pendant qu'il fait sonner joyeusement ses grelots.

Ils ont tous pris modèle sur le grand poète primitif, qui, dans sa tragédie universelle aux mille actes, a poussé à l'extrême cet HUMOR, comme nous le voyons tous les jours. Après le départ des héros viennent les Clowns et les Graciosos, avec leurs bonnets de fous et leur marotte; après les scènes sanglantes de la république et les hauts faits de l'empereur, reparaissent les gros Bourbons, avec leurs vieilles facéties légitimes et leurs mauvais bons mots, et gracieusement gambade la vieille noblesse avec son sourire affamé, et, derrière, les dévots hypocrites, avec leurs cierges, leurs croix et leurs bannières. Même dans le plus sublime de la tragédie du monde, se glissent des traits comiques; et le républicain désespéré qui se plonge, comme Brutus, un couteau dans le cœur, s'est peut-être assuré auparavant, que la lame ne sentait pas le hareng. Sur cette grande scène du monde, tout va comme sur nos misérables

planches de théâtre : là il y a aussi des héros ivrognes, des rois qui ne savent pas leur rôle, des coulisses qui restent en l'air, des souffleurs qui soufflent trop haut, des costumes qui sont l'affaire principale... Et au ciel, là-haut, au premier rang, est assise, pendant ce temps, la bonne compagnie des anges qui nous lorgnent, nous autres comédiens, et le Bon-Dieu se tient gravement dans sa grande loge, qui s'y ennuie peut-être, ou bien qui calcule que ce théâtre ne peut durer long-temps, parce que certains acteurs ont trop de gages, et d'autres trop peu, et aussi parce qu'ils jouent tous trop mal.

Du sublime au ridicule, madame, il n'y a qu'un pas. Tandis que j'écrivais la fin du chapitre précédent, et que je vous racontais comment mourut M. Legrand, et comment j'exécutai fidèlement le *testamentum militare* que j'avais lu dans son dernier regard, on frappa à la porte de ma chambre, et une pauvre vieille femme entra en me demandant amicalement si je n'étais pas docteur. Sur ma réponse affirmative, elle me pria fort amicalement encore de me rendre chez elle pour couper les cors des pieds à son mari [1].

[1] L'auteur est docteur en droit. —*Note de l'éditeur.*—

XII.

—

Les censeurs allemands — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — imbéciles — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —
— — — — — — — — — — — — — — — —

XIII.

—

Madame, sous les chaleureux hémisphères de Léda se couvait déjà toute la guerre de Troie, et jamais vous ne pourrez comprendre les célèbres larmes de Priam, si je ne vous raconte d'abord la vieille histoire des œufs de cygne. C'est pourquoi je vous engage à ne pas vous plaindre de mes digressions. Il n'y a dans les chapitres précédents pas une seule ligne qui ne se rapporte à notre histoire; j'écris serré,

j'évite le superflu, je me prive même souvent du nécessaire : par exemple, je n'ai pas cité une fois convenablement (je ne dirai pas des esprits, je veux parler au contraire des écrivains), et pourtant les citations des écrivains anciens et nouveaux sont le plaisir favori d'un jeune auteur, et quelques citations bien savantes parent bien leur homme. N'allez pourtant pas croire, madame, que c'est chez moi faute de connaître assez de titres de livres. Je possède d'ailleurs les finesses des grands esprits qui s'entendent très-bien à dépiquer les raisins dans le *baba* et les citations dans les cahiers de collége. En cas de besoin, je pourrais faire un emprunt de citations auprès de mes savants amis. Mon ami G. de Berlin est, pour ainsi dire, un petit Rotschild, en fait de citations, et il m'en prêterait de bon cœur quelques millions, et s'il ne les avait pas chez lui, il pourrait facilement les réaliser chez quelques autres capitalistes intellectuels. Cependant, je n'ai pas besoin, pour le moment, de faire un emprunt : je suis un homme solide; j'ai mes dix mille citations à manger par an; j'ai même trouvé le moyen de passer, comme de bon aloi, des citations fausses. Si quelque grand et riche savant, Michael

Beer, de Berlin, par exemple, veut m'acheter ce secret, je le lui céderai volontiers pour 19,000 thalers courant; je consentirai même à en rabattre. Dans l'intérêt de la littérature, je ne veux pas taire une autre invention, et vais la publier gratis :

Je dis donc que je regarde comme chose utile de citer tous les auteurs inconnus avec le numéro de leur maison.

Ces « braves gens et détestables musiciens » (c'est ainsi que Ponce de Léon apostrophe l'orchestre), ces pauvres auteurs possèdent toujours au moins un petit exemplaire de leur livre oublié depuis long-temps, et pour retrouver ce livre, il faut bien qu'on sache le numéro de leur maison. Si je veux, par exemple, citer le *Petit Livre de Chants pour les Compagnons de métiers, par Spitta*, comment feriez-vous pour le trouver, vous, madame? Mais si je cite ainsi : Vid. *Petit Livre de Chants pour les Compagnons de métiers, par M. Spitta; Lünebourg, Lüner-Strasse, n° 2, à droite à côté de l'épicier*, vous pouvez, madame, si vous trouvez que cela en vaille la peine, déterrer ce petit livre; mais cela n'en vaut pas la peine.

D'ailleurs, madame, vous n'avez pas d'idée

de ma facilité à citer. Partout je trouve occasion de placer ma profonde érudition. Parlé-je, par exemple, de manger, je remarque dans une note que les Romains, les Grecs et les Hébreux ont mangé aussi; je cite tous les plats succulents apprêtés par la cuisinière de Lucullus.... Malheur à moi d'être né près de dix-huit siècles trop tard!... Je remarque également que les repas en commun, chez les Grecs, s'appelaient de telle ou telle façon, et que les Spartiates ont mangé de mauvaises soupes noires... Il est bon pour moi cependant de n'avoir pas encore vécu dans ce temps-là;... je ne connais pas de pensée plus affreuse que celle d'être devenu, moi, pauvre homme, un Spartiate, car la soupe est mon mets favori.... Madame, j'ai l'intention de faire bientôt un voyage à Londres; mais s'il est vrai qu'on n'y mange pas de soupe, le mal du pays me ramènera bientôt près du pot au feu de la patrie. Quant à la cuisine des anciens Hébreux, je pourrais m'étendre avec prolixité, et redescendre jusqu'à la cuisine judaïque des temps modernes...; je citerais, à cette occasion, toute la rue de la Juiverie... Je pourrais encore rapporter avec quelle tolérance beaucoup de sa-

vants Berlinois se sont exprimés sur la table des Juifs ; j'arriverais aux autres avantages et excellences des Juifs, aux inventions dont on leur est redevable, par exemple, les lettres de change, le christianisme... Mais, halte-là ! Il ne faut pas trop élever leur mérite à l'égard de l'invention du christianisme, parce que nous l'avons véritablement encore peu pratiquée... Je crois que les Juifs eux-mêmes y ont moins trouvé leur compte qu'à l'invention des lettres de change. Je pourrais, à l'occasion des Juifs, citer aussi Tacite. Il dit qu'ils adoraient des ânes dans leurs temples, et, à propos des ânes, quel vaste champ de citations s'ouvre devant moi ! Que de choses remarquables on peut dire sur les ânes antiques opposés aux modernes ! Combien raisonnables étaient ceux-là, et que ceux-ci sont stupides ! avec quel sens parle, par exemple, l'âne de Bileam :

Vid. Pentat., lib. . . . .

Madame, je n'ai pas précisément le livre sous la main, et je laisse la place en blanc. Mais pour l'insipide insignifiance des ânes modernes, je puis citer :

Vid. . . . .

. . . .

Non, je veux laisser aussi en blanc cette citation; autrement je serais cité à mon tour, mais pour cause d'injures. Les ânes modernes sont des ânes. Les ânes antiques, qui avaient un si haut degré de civilisation,

Vid. Gesneri : *De antiqua Honestate Asinorum.* — In comment : Gœtting. t. II, p. 32. —

se retourneraient dans leur tombeau, s'ils entendaient comme on parle de leurs descendants. Jadis le mot *âne* était un titre d'honneur, et avait autant de valeur qu'à présent conseiller aulique, baron, docteur en philosophie, etc. Jacob compare à un âne son fils Isaschar, Homère son héros Ajax, tandis qu'aujourd'hui on compare à cet animal M. Sturg, qui veut se tuer pour un désespoir d'amour!... Madame, à propos de semblables ânes, je pourrais m'enfoncer bien avant dans la littérature, citer tous les grands hommes qui ont été amoureux; par exemple Abailardus, Picus Mirandulanus, Borbonius, Curtesius, Angelus Politianus, Raymundus Lullus et Henricus Heineus... A pro-

pos de l'amour, je pourrais encore citer tous les grands hommes qui n'ont pas fumé de tabac, par exemple, Cicéron, Justinien, Gœthe, Justizrath Hugo, moi... Nous nous trouvons par hasard tous les cinq quelque peu jurisconsultes. Mabillon ne pouvait supporter la fumée d'une pipe étrangère, et, dans son *Iter Germanicum*, il se plaint en parlant des auberges allemandes : *Quod molestus ipsi fuerit tabaci graveolentis foetor*. En revanche, on attribue à d'autres grands hommes une prédilection pour le tabac. Raphael Thorus a écrit un hymne sur le tabac (vous ne savez peut-être pas, madame, qu'Isaac Elseverius l'a imprimé à Leide, *anno* 1628, format in-4°), et Ludovicus Kinschot y a fait une préface en vers. Grævius a même fait un sonnet sur le tabac. Le grand Boxhornius aimait le tabac. Bayle, dans son *Dictionnaire critique et historique*, rapporte de lui qu'il s'était laissé dire que le grand Boxhornius avait, pour fumer, un grand chapeau avec un trou dans le bord de devant, par lequel il faisait souvent passer sa pipe, afin qu'elle ne l'incommodât pas alors qu'il étudiait. . . . .

. . . .

Vous voyez, madame, que je ne manque ni

de solidité ni de profondeur. Seulement, je ne suis pas encore très à mon aise avec la systématique. En véritable Allemand, j'aurais dû commencer ce livre par une explication de son titre, comme il est d'usage et de tradition dans le saint-empire romain. Il est vrai que Phidias n'a pas fait de préface à son Jupiter, pas plus qu'on ne trouve de citation sur la Vénus de Médicis, que j'ai considérée sous toutes les faces... Mais les anciens Grecs étaient des Grecs, et nous sommes, nous autres, d'honnêtes Allemands; nous ne pouvons renier tout-à-fait la nature allemande, et il me faut donc m'expliquer, après coup, sur le titre de mon livre.

Madame, je parlerai donc

1° Des idées,

A. Des idées en général,

α. Des idées raisonnables,

β. Des idées déraisonnables,

a. Des idées ordinaires,

b. Des idées reliées en basane verte.

Ces sections seront subdivisées en...; mais tout cela se trouvera en temps et lieu.

XIV.

—

Madame, avant tout, avez-vous l'idée d'une idée? Qu'est-ce qu'une idée? Il y a quelques bonnes idées dans cet habit, me disait mon tailleur en considérant avec un sérieux regard de connaisseur la redingote qui date de mes jours d'élégance à Berlin, et dont on devrait maintenant faire une respectable robe de chambre. Ma blanchisseuse se plaint de ce que le pasteur Stranch a mis des idées dans la tête de

sa fille, qu'elle en est devenue folle et ne veut plus entendre raison. Le cocher Pattensen grommèle en toute occasion ces mots : — C'est une idée, c'est une idée! Mais, hier, il s'est fâché bien fort quand je lui ai demandé ce qu'il se figurait par une idée. Et, dans sa mauvaise humeur, il grommelait : — « Eh bien, eh bien, une idée est une idée! Une idée, c'est une bêtise qu'on se fourre dans sa tête... » C'est dans ce sens que ce mot est employé comme titre d'un livre par M. le conseiller aulique Heeren, à Gœttingue.

Le cocher Pattensen est un homme qui, dans les vastes landes de Lünebourg, sait trouver son chemin la nuit et par le brouillard. Le conseiller aulique Heeren est un homme dont l'instinct, également subtil, retrouve les anciens chemins des caravanes de l'Orient, et qui les parcourt depuis un demi-siècle avec la même sûreté et la même patience qu'un chameau de l'antiquité. On peut se fier à de telles gens, on peut les suivre en toute assurance, et c'est pourquoi j'ai intitulé ce livre : « Idées. »

Le titre du livre signifie donc aussi peu que le titre de l'auteur. Celui-ci ne l'a pas choisi par suite d'un orgueil d'érudit, et ce titre ne

doit nullement le faire accuser de vanité. Recevez-en l'assurance la plus douloureuse, madame, je ne suis pas vain. Cette remarque est nécessaire, comme vous le verrez plus bas; je ne suis point vain, et il pousserait un bois de lauriers sur ma tête, et une mer d'encens inonderait mon jeune cœur, que je ne deviendrais point vain pour cela. Mes amis et autres contemporains ont soigneusement pourvu à détruire ce vice. Vous savez, madame, que les vieilles commères dénigrent d'ordinaire un peu leurs enfants chéris, quand on les loue de leur beauté, afin que la louange ne gâte pas les chères petites créatures... Vous savez, madame, qu'à Rome, lorsque le triomphateur, arrivant du Champ-de-Mars, couronné de gloire, revêtu de la pourpre, faisait son entrée sur un char d'or, traîné par des coursiers blancs, et dominait, comme un dieu, le cortége solennel des licteurs, musiciens, danseurs, prêtres, esclaves, éléphants, porte-trophées, consuls, sénateurs, soldats; la canaille chantait derrière lui des fescennes, des satyres insultantes; et vous savez, madame, qu'il y a beaucoup de vieilles commères et de canaille dans notre chère Allemagne.

Vous comprenez bien, madame : les idées dont il est question ici sont aussi éloignées des idées platoniques, qu'Athènes l'est de Gœttingue, et vous pouvez attendre aussi peu de bien de ce livre que de l'auteur lui-même. En vérité, que celui-ci ait pu faire concevoir de telles espérances, cela est inconcevable pour moi comme pour mes amis. La comtesse Julie prétend expliquer la chose, et assure que, lorsqu'il arrive au susdit auteur de dire quelque chose de vraiment spirituel et de vraiment neuf, ce n'est que feinte de sa part, et qu'au fond il est aussi sot que les autres. Cela est faux, je ne dissimule pas, je parle selon la nature de mon bec, j'écris en toute innocence, en toute simplicité ce qui me vient à l'esprit, et ce n'est pas ma faute si cela a le sens commun. Mais j'ai, en littérature, eu toujours plus de bonheur qu'à la loterie d'Altona (je voudrais que ce fût l'inverse), et il me sort souvent de la plume maint ambe de sentiments, maint quaterne de pensées, et c'est Dieu qui fait cela ; car LUI, qui refuse aux pieux chantres d'Éloha et aux poètes édifiants, les belles pensées et la gloire littéraire, pour qu'ils ne soient pas trop loués par la créature, ce qui leur ferait oublier le ciel où les

anges leur préparent déjà des logements..... LUI nous gratifie, nous autres écrivains pro fanes, pécheurs et hérétiques, pour lesquels le ciel est comme grillé, IL nous gratifie d'autant plus de pensées remarquables et de gloire terrestre, le tout par grâce et miséricorde divines, afin que notre pauvre âme ne s'en aille pas tout-à-fait à jeûn, et goûte sur cette terre un peu de ces délices qui lui sont refusées en haut.

Vid. Gœthe et la Société des bons livres.

Vous voyez donc, madame, que vous pouvez lire mes écrits, qui témoignent précisément de la grâce et de la miséricorde de Dieu. J'écris dans une confiance aveugle en sa toute-puissance, je suis sous ce rapport un écrivain tout-à-fait chrétien, et, pour parler avec Gubitz, au moment où je commence cette période, je ne sais pas encore comment je la terminerai, et ce que je dois dire, et j'en laisse le soin au Bon-Dieu. Et comment aussi pourrais-je écrire sans cette pieuse confiance? Dans ma chambre se tient maintenant l'apprenti de l'imprimeur Langhoff, qui attend de la copie; la parole à peine née court, brûlante et humide, vers la presse, et ce que je pense, ce que je sens en cet

instant, peut, ce soir, être déjà de la maculature.

Il vous est bien facile, madame, de me rappeler le *nonum prematur in annum* d'Horace. Cette règle peut, comme tant d'autres, être fort bonne en théorie, mais, en pratique, elle ne vaut rien. Quand Horace donnait à l'auteur sa fameuse règle de laisser un ouvrage dormir pendant neuf ans dans le secrétaire, il aurait dû lui donner en même temps une recette pour vivre neuf ans sans manger. Quand Horace imagina cette règle, il était peut-être assis à la table de Mécène, et mangeait des chapons truffés, du pudding de faisan à la sauce de venaison, des alouettes persanes, aux navets des Teltow, des langues de paon, des nids d'oiseaux indiens, et Dieu sait quoi encore, et tout cela gratis. Mais nous, infortunés tard venus, nous vivons dans un autre temps; nos Mécènes ont des principes tout autres : ils croient que les auteurs et les nèfles se bonifient quand on les laisse pendant quelque temps sur la paille; ils croient encore que les chiens ne valent rien pour la chasse aux images et aux idées quand ils sont trop gras; et quand par hasard ils nourrissent bien un pauvre chien, c'est, hélas! celui qui le mérite

le moins, le bichon, par exemple, qui lèche la main, ou le petit épagneul bolonais, qui sait se blottir dans le sein parfumé de la dame de la maison, ou le caniche patient, qui sait rapporter, danser et battre le tambour.... Au moment où j'écris ces lignes, mon petit carlin se dresse derrière moi et aboie... — Tais-toi, mon ami, je n'ai pas voulu parler de toi; car tu m'aimes, et tu accompagnerais ton maître dans l'infortune et au milieu des dangers, et tu mourrais sur sa tombe aussi fidèlement que maint autre chien allemand qui, exilé sur la terre étrangère, se couche devant les portes de l'Allemagne, y gémit et meurt.... Pardonnez-moi, madame, si j'ai fait une digression pour faire une réparation à mon pauvre chien; je reviens à la règle d'Horace et à son impraticabilité dans le dix-neuvième siècle, où les poètes doivent manger.... Ma foi, madame, je ne pourrais y tenir vingt-quatre heures, encore moins attendre neuf ans : mon estomac a peu de goût pour l'immortalité. Tout bien considéré, je ne veux être immortel qu'à demi, et avoir un dîner tout entier; et si Voltaire consentait à céder, pour la bonne digestion d'un dîner, trois cents ans de sa gloire éternelle, moi, j'offre le double pour

le dîner même. Hélas! et quels beaux, quels appétissants dîners on peut faire en ce monde! Le philosophe Pangloss a raison : c'est le meilleur des mondes possibles! Mais il faut avoir de l'argent dans ce meilleur des mondes, de l'argent dans sa poche, et non pas un manuscrit dans son secrétaire. L'aubergiste du *Roi-d'Angleterre* est lui-même un écrivain, et connaît la règle d'Horace, mais je ne crois pas qu'il me donnât à manger pendant neuf ans, si je voulais l'appliquer, cette règle.

Au fond, pourquoi l'appliquerais-je! j'ai tant de bonnes choses à écrire, que je n'ai pas besoin de choisir long-temps. Tant que mon cœur sera plein d'amour, et la tête de mon prochain pleine de sottise, je ne manquerai pas de matière pour écrire. Et mon cœur ne cessera d'aimer tant qu'il existera des femmes; s'il se refroidit pour celle-ci, il s'enflammera pour celle-là, et comme, en France, le roi ne meurt jamais, ainsi jamais ne meurt la reine en mon cœur, et j'y entends crier : La reine est morte! vive la reine! Il en est de même de la sottise de mon prochain, laquelle ne périra jamais; car il n'y a qu'une sagesse, et celle-ci a des limites déterminées, mais il y a mille fo-

lies incommensurables. Le savant casuiste et confesseur Schupp va même jusqu'à dire : « Il y a dans le monde plus de sots que d'hommes.... »

Vid. Schuppii docta Opera, p. 1121.

Quand on se rappelle que le grand Schuppius a vécu à Hambourg, on ne trouve point exagérée cette donnée statistique. J'habite la même ville, et puis dire que j'éprouve une satisfaction complète quand je pense que tous ces sots que je vois ici, je puis en tirer parti dans mes ouvrages; ce sont des honoraires comptant, de l'or en barres. Je me trouve maintenant en pleine récolte. Le Seigneur m'a béni; les sots ont abondamment rendu cette année, et en bon économe, je n'en consomme que peu à la fois, je choisis la plus belle espèce, et la mets en réserve pour l'avenir. On me voit souvent à la promenade, gai et de belle humeur. Tel qu'un riche négociant, qui, de ravissement, se frotte les mains en passant entre les rangs de caisses, de tonnes et de ballots de son magasin, je me promène au milieu de mon monde. Vous êtes tous à moi, vous m'êtes tous également chers, et je vous aime comme vous

aimez votre argent, ce qui est beaucoup dire. J'ai ri de bien bon cœur en apprenant dernièrement qu'un de mes gens avait dit avec inquiétude qu'il ne savait comment je ferais pour vivre.... ; et pourtant, il est lui-même un sot tellement capital que je pourrais déjà vivre sur lui seul comme sur un capital consolidé. Il y a maint sot de cette espèce qui n'est pas seulement pour moi de l'argent comptant, mais j'ai destiné à un usage déterminé l'argent qu'il peut me rapporter. Par exemple avec le prix d'un certain millionnaire gras et bien rembourré, je me ferai faire un certain siége bien coussiné que les Françaises nomment chaise percée. Pour sa grosse millionnaire, j'aurai un cheval. Quand je vois le gros....... (un chameau entrerait plutôt dans le royaume des cieux que cet homme ne passerait par un trou d'aiguille), quand je le vois se dandiner pesamment à la promenade, je deviens d'une humeur singulière, et quoique je lui sois totalement inconnu, je le salue involontairement, et il me rend mon salut d'un air si cordial, si engageant, que je mettrais sur-le-champ sa bonté à profit, si ce n'était l'embarras que me causent tous ces hommes endimanchés qui passent. Madame

son épouse n'est pas une femme à dédaigner :... elle n'a qu'un œil, mais il n'en est que plus vert. Son nez est comme la tour qui regarde vers Damas. Son sein est grand comme la mer, et il y flotte toutes sortes de rubans comme les banderoles des vaisseaux qui flottent sur cette mer.... On sent le mal de mer rien qu'à la voir. Sa nuque est grasse et bombée comme un.... (L'image comparative se trouve un peu plus bas.) Et pour tisser le rideau violet qui couvre cette image comparative, des milliers de vers à soie ont filé toute leur vie. Vous voyez, madame, quel cheval je puis me donner! Quand je rencontre la dame à la promenade, le cœur me bondit tout-à-fait; il me semble que j'enfourche, je fais siffler le fouet, claquer les doigts, j'appelle de la langue, je m'aide des jambes.... Hopp! hopp!... burr! burr!... et l'excellente créature me regarde avec tant d'âme, d'un air si intelligent, elle hennit des yeux, souffle avec les naseaux, coquette de la croupe, fait des courbettes, et prend tout d'un coup le petit trot.... Et moi, les bras croisés, de la regarder complaisamment, et de délibérer si je dois la conduire en bride ou avec le filet, lui donner une selle anglaise ou une selle polonaise, etc., etc.

Les gens qui me voient ainsi ne comprennent pas ce qui, dans cette femme, peut me charmer ainsi. Des langues rapporteuses voulaient déjà inquiéter monsieur son époux, et lui donner à entendre que je regardais sa compagne avec les yeux d'un roué. Mais ma respectable et douillette chaise percée a répondu, dit-on, qu'il me tenait pour un jeune homme innocent et même un peu timide, qui le regardait avec une certaine bénignité, comme quelqu'un qui sentirait le besoin de se mettre à l'aise avec lui, et qu'un embarras un peu gauche retiendrait. Mon noble coursier pensait au contraire que j'avais l'air aisé et cavalier, et que ma politesse prévenante annonçait seulement le désir d'être invité une fois à dîner chez eux.

Vous voyez, madame, que je puis utiliser tous les hommes, que l'almanach des adresses est, à vrai dire, l'inventaire de mon actif. Je ne puis non plus, et par la même raison, faire banqueroute, car je changerais en sources de produits mes créanciers eux-mêmes. En outre, comme je l'ai dit, je vis réellement avec beaucoup d'économie, une désespérante économie. Par exemple, au moment où j'écris ceci, je suis logé dans une chambre sombre et triste

de la rue des Ténèbres, mais je m'en accommode volontiers ; d'ailleurs, je pourrais, si je voulais, m'établir dans le plus beau jardin tout aussi-bien que mes amis et cousins : je n'aurais qu'à réaliser mes pratiques du matin. Ceux-ci, madame, se composent de coiffeurs défrisés, d'entremetteurs déchus, de restaurateurs qui eux-mêmes n'ont plus rien à manger, tous véritables canailles qui savent fort bien trouver ma maison, et pour un pour-boire comptant me racontent la chronique scandaleuse de leur quartier. Vous vous étonnez, madame, que je n'aie pas jeté, une fois pour toutes, à la porte une telle engeance ?... Mais à quoi pensez-vous, madame ? Ces gens-là sont mes fleurs. Je les décrirai un jour dans un beau livre qui me rapportera de quoi acheter un beau jardin ; et dans leurs visages rouges, jaunes, bleus et panachés, je crois déjà voir les fleurs de ce jardin. Que m'importe que le nez d'autrui prétende que ces fleurs ne sentent que l'eau-de-vie, le tabac, le fromage et le vice ! Mon nez, à moi, qui est la cheminée de ma tête, où l'imagination monte et descend en guise de ramoneur, soutient le contraire, et ne trouve à ces gens que l'odeur de rose, de jasmin, de violette,

d'œillet, de giroflée... Oh! que je me trouverai bien le matin dans mon jardin, écoutant le chant des oiseaux, réchauffant mes membres au doux soleil, respirant la fraîche haleine de la verdure, et à l'aspect des fleurs, me rappelant mes canailles du matin.

Pour le moment je suis encore logé dans la sombre rue des Ténèbres, dans ma sombre chambrette, et je me contente d'accrocher au milieu le plus grand obscurant du pays. — *Mais, y verrez-vous plus clair alors?* — A l'instant même, madame... Mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas l'homme en personne que je pends, mais seulement la lampe de cristal qu'il me rapporte. Cependant, je crois que ce serait mieux, et qu'il se ferait soudain une grande clarté dans le pays, si l'on pendait *in natura* les obscurants.

. . . .

Madame, il me prend une subite et grande envie de déjeûner, car depuis sept heures je suis assis à écrire, et il commence à faire froid dans mon estomac et dans ma tête. Je ne me sens plus ce matin aussi heureusement en train

d'écrire ; je remarque que le Bon-Dieu m'abandonne... Madame, je crains que vous ne l'ayez remarqué encore plus tôt que moi... Oui, je m'aperçois que l'assistance divine ne m'a pas encore soutenu une seule fois ce matin... Madame, je vais déjeûner, et après déjeûner je commencerai un nouveau chapitre, et vous raconterai comment, après la mort de Legrand, j'arrivai à Godesberg.

J'ai une faim colossale. Il me semble que je pourrais dévorer à mon déjeûner tous les éléphants de l'Indostan, et que le Münster de Strasbourg pourrait me servir de cure-dent. J'ai toujours plus faim le matin que l'après-midi. Mais le soir, il me prend une soif si sentimentale, que je humerais volontiers toute la voie lactée du ciel.

XV.

—

En arrivant à Godesberg, je m'assis aux pieds de ma belle amie, et près de moi se coucha son grand chien brun ; et tous deux, nous regardions dans ses yeux.

Grand Dieu ! dans ces yeux se trouvait toute la félicité de la terre et un ciel tout entier. J'aurais pu mourir de bonheur en contemplant ces yeux, et si j'étais mort dans ce moment, mon âme se serait envolée droit sous ces pau-

pières. Non, je ne puis décrire ces yeux! Je veux faire venir de la maison des fous un poète dont la tête s'est dérangée par amour, afin qu'il me cherche dans l'abîme de sa folie une image à laquelle je puisse comparer ces yeux.... Soit dit entre nous, je suis moi-même assez fou pour n'avoir pas besoin d'aide en cette affaire.

Godd—m! quand elle vous regarde, disait un jour un Anglais, ainsi tranquillement du haut en bas, ses regards feraient fondre les boutons de cuivre de l'habit et le cœur tout ensemble.

F—e! disait un officier français, ce sont des yeux du plus gros calibre, qui vous lancent des regards de trente-six; et quand cela vous touche, crac! vous tombez amoureux. Il y avait là un avocat de Mayence, à cheveux rouges, qui dit: Ses yeux ont l'air de deux tasses de café noir. Il croyait dire quelque chose de très-doux, parce qu'il mettait toujours une horrible quantité de sucre dans son café.

Mauvaises comparaisons!

Moi et le chien brun, nous étions silencieusement assis aux pieds de la belle dame; nous la regardions et nous écoutions. Elle était assise près d'un vieux soldat grisonnant, une figure

chevaleresque, dont le redoutable front était couvert de cicatrices. Ils parlaient tous deux des sept montagnes que colorait d'une teinte rouge le soleil couchant, et devant lesquelles les flots bleus du Rhin passaient majestueusement et paisiblement. Que nous importaient les sept montagnes, et le soleil couchant et les flots bleus du Rhin, et les barques aux voiles blanches qui flottaient à leur surface, et la musique qui retentissait sur une de ces embarcations, et l'étudiant moutonnier qui chantait si amoureusement sur cette barque... Moi et le chien brun nous regardions dans l'œil de notre amie, nous admirions son visage qui brillait au milieu de ses tresses et de ses boucles noires, comme la lune lorsqu'elle se montre rose et argentée au milieu des nuages sombres. C'étaient de grands traits grecs, des lèvres hardiment arrondies, empreintes de mélancolie, de tendresse et de gaîté enfantine, et lorsqu'elle parlait, les paroles retentissaient profondément, comme des soupirs, et s'échappaient cependant vivement et avec impatience. Et quand elle parla, et que les paroles tombèrent de sa bouche comme une chaude et riante pluie de fleurs; oh! alors, les rayons rouges du soir co-

lorèrent mon âme, les souvenirs de mon enfance défilèrent tous, musique en tête; enfin par-dessus tout, la voix de la gentille Véronique retentissait comme le son d'une clochette; je pris la main de la belle amie, et je la pressai contre mes yeux jusqu'à ce que ces accords se turent dans mon âme. Puis, je me levai en riant, le chien en aboyant, et le front du vieux général, de s'assombrir davantage.

Et je m'assis de nouveau, je repris la petite main, je la baisai, et je me mis à parler de la petite Véronique.

XVI.

—

Madame, vous désirez que je vous décrive la tournure de la petite Véronique; mais je ne veux pas. Vous, madame, on ne peut pas vous forcer de lire dans ce livre une ligne de plus que vous ne voulez; moi, de mon côté, j'ai le droit de n'écrire que ce qui me plaît. Il me plaît donc de vous décrire en ce moment la belle main que j'ai baisée dans le précédent chapitre.

Avant tout, je dois en convenir, je n'étais pas

digne de baiser cette main. C'était une belle main, si tendre, si transparente, si éclatante, si douce, si parfumée, si soyeuse, si veloutée... En vérité, j'ai envie d'envoyer chez l'apothicaire chercher pour dix sous d'épithètes.

Au doigt du milieu, était un anneau avec une perle... Je n'ai jamais vu perle jouer un si misérable rôle! A l'annulaire, elle avait un anneau avec une antique bleue sur laquelle j'ai étudié l'archéologie pendant des heures entières. A l'index elle portait un diamant; c'était un talisman: tant que je le voyais, j'étais heureux, car là où il était était aussi le doigt, conjointement avec ses quatre collègues. Et souvent avec les cinq doigts elle me frappait la bouche. Depuis que j'ai été ainsi manipulé, je crois fort et ferme au magnétisme. Mais elle ne frappait pas fort, et je l'avais toujours mérité par quelque parole impie. Quand elle m'avait frappé, elle s'en repentait aussitôt; elle prenait un gâteau, le rompait en deux, m'en donnait une moitié, et donnait l'autre moitié au chien brun, en disant avec un doux sourire: —Vous deux, vous n'avez pas de religion, et vous ne serez pas élus; aussi faut-il vous donner des gâteaux dans ce monde, car il n'y aura pas de table mise pour vous dans le

ciel.—Elle avait un peu raison; j'étais alors très-irreligieux; je lisais Thomas Payne, le Système de la Nature, l'Indicateur westphalien et Schleiermacher; je me laissais pousser la barbe et la raison, et je voulais m'enrôler parmi les rationnalistes. Mais lorsque la belle main passait sur mon front, ma raison s'arrêtait, je me sentais rempli de doux rêves, je croyais entendre chanter des cantiques, et je pensais à la petite Véronique.

Madame, vous ne pouvez pas vous figurer combien Véronique paraissait jolie dans son petit cercueil. Les cierges allumés qui étaient dressés autour d'elle, jetaient leur clarté sur son petit visage pâle et souriant, et sur les rosettes de soie rouge et les feuilles de clinquant d'or dont sa petite tête et sa petite chemise mortuaire étaient ornées. La pieuse Ursule m'avait conduit le soir dans cette chambre tranquille, et en voyant ce petit cercueil, les cierges et les fleurs disposés sur la table, je crus d'abord que c'était une belle image de sainte en cire; mais bientôt, je reconnus cette figure chérie, et je demandai en riant pourquoi la petite Véronique était si tranquille? Et Ursule me répondit: — C'est la mort qui fait cela.

Lorsqu'elle dit : — C'est la mort qui fait cela... Mais je ne veux pas conter à présent cette histoire, elle traînerait trop en longueur. Il me faudrait parler d'abord de la pie boiteuse qui sautillait sur la place du château et qui avait plus de trois cents ans, et tout cela me rendrait mélancolique.

Il me prend envie de conter une autre histoire. Elle est fort intéressante et convient parfaitement à cette place ; car c'est précisément l'histoire que je voulais conter en commençant.

XVII.

—

Ce n'était que ténèbres et douleur dans le sein du chevalier. Le dard de la calomnie ne l'avait que trop bien frappé, et comme il traversait la place San-Marco, il lui sembla que son cœur allait répandre du sang et se briser. Ses jambes chancelaient de lassitude; et il faisait une lourde journée d'été. La sueur coulait de son front, et lorsqu'il entra dans la gondole il soupira profondément. Il resta assis machinale-

ment dans la chambre noire de la gondole, regarda d'un air distrait les vagues molles des lagunes, qui le transportèrent dans un lieu bien connu sur la Brenta, et lorsqu'il descendit devant ce palais, qu'il connaissait si bien, il entendit qu'on lui disait : — La signora Laura est dans le jardin.

Elle était debout, appuyée contre la statue de Laocoon, près d'une touffe de roses rouges, à l'extrémité de la terrasse, non loin des saules pleureurs qui se penchent mélancoliquement sur le fleuve : elle était là, riante et douce image de l'amour, entourée de roses. Pour lui, il s'éveilla comme d'un mauvais rêve, et se trouva plongé dans les délices et les désirs.

— Signora Laura, dit-il, je suis un infortuné poursuivi par la haine, la misère et le mensonge. Puis il hésita et balbutia : — Mais je vous aime. Puis une larme de joie roula dans ses yeux, et les yeux humides, les lèvres brûlantes, il s'écria : — Sois à moi! aime-moi!

Un voile mystérieux a été jeté sur cette heure. Nul mortel ne sait ce que la signora Laura a répondu, et lorsqu'on interroge â ce sujet son bon ange gardien dans le ciel, il se couvre la tête, soupire et se tait.

Le chevalier resta long-temps seul près de la statue de Laocoon. Sa figure était blanche et défaite comme elle. Il effeuillait machinalement toutes les roses, et brisa même les jeunes boutons... L'arbre n'a plus jamais porté de fleurs... Au loin, un rossignol malade faisait entendre des mélodies plaintives; les saules étaient agités; les vagues noires de la Brenta murmuraient sourdement; la nuit s'éleva dans le ciel avec sa lune et ses étoiles, et une belle étoile, la plus belle de toutes, tomba le long du ciel et disparut.

XVIII.

—

Vous pleurez, madame?

Oh! puissent ces yeux, qui versent de si belles larmes, éclairer encore long-temps le monde de leurs rayons, et puisse une tendre main les fermer un jour, à l'heure de la mort! Un doux oreiller est encore une bonne chose à l'heure de la mort, madame, et puisse-t-il ne pas vous manquer; et, lorsque votre belle tête fatiguée s'y affaissera, et que vos cheveux noirs se répan-

dront sur vos joues pâles, veuille alors Dieu vous rendre les pleurs qui ont coulé pour moi...; car je suis moi-même le chevalier pour qui vous avez pleuré, je suis moi-même le chevalier errant de l'amour, le chevalier de l'étoile tombée.

Vous pleurez, madame!

Oh, je connais ces larmes! Pourquoi feindre plus long-temps? Vous, madame, vous êtes vous-même la belle dame qui a déjà pleuré si amèrement à Godesberg, au récit de ce conte triste de ma vie...Comme des perles sur des roses coulaient vos pleurs sur vos joues... Le chien brun restait immobile; l'*angelus* tintait à Kœnigswinter; le Rhin murmurait plus doucement; la nuit couvrait la terre avec son manteau noir; et j'étais assis à vos pieds, madame, regardant le ciel étoilé. Un moment, je pris vos yeux pour deux étoiles. Mais comment peut-on confondre de si beaux yeux avec des étoiles? Ces froides lumières du ciel ne peuvent pas pleurer sur la misère d'un homme, d'un homme qui est si misérable qu'il n'a plus de larmes.

Et j'avais encore des raisons particulières pour ne pas méconnaître ces yeux. Dans ces yeux, habitait l'âme de la petite Véronique.

J'ai calculé, madame, que vous êtes née juste le jour où mourut la petite Véronique. Johanna d'Andernacht m'avait promis que je retrouverais la petite Véronique à Godesberg,... et je vous ai aussitôt reconnue. Ç'a été jadis une mauvaise pensée à vous, madame, de mourir, lorsque nos jolis jeux commençaient à aller si bien. Depuis que la pieuse Ursule m'avait dit : — C'est la mort qui fait cela, — je me promenais seul et gravement dans la grande galerie de tableaux; mais ces figures ne me plaisaient plus autant qu'autrefois : elles me semblaient tout-à-fait décolorées. Un seul tableau avait conservé son coloris et son éclat... Vous savez, madame, de quel tableau je parle. . . . .

C'est celui du sultan et de la sultane de Delhi.

Vous souvenez-vous, madame, comme nous nous arrêtions durant des heures entières devant ce tableau? Et comme la pieuse Ursule ricanait d'une manière singulière, lorsque les gens remarquaient que les figures du tableau ressemblaient tant aux nôtres? Madame, je trouve que vous étiez fort ressemblante, et il est inconcevable que le peintre ait saisi jusqu'au costume que vous portiez alors à Delhi. On dit qu'il

était fou, et qu'il avait rêvé cette image. Ou bien son âme résida-t-elle donc jadis dans ce grand singe sacré, qui se tenait derrière vous comme un jokei? En ce cas, il dut se souvenir de ce voile gris d'argent sur lequel il répandit du vin, et qu'il tacha. Je fus content de le voir enlever : il ne vous habillait pas très-bien. En général le costume de l'Europe vous va mieux que le costume indien... Sans doute les jolies femmes sont jolies dans tous les costumes.....

Vous souvenez-vous, madame, qu'un galant Bramin (il ressemblait à Ganesa, le dieu à la trompe d'éléphant, monté sur une souris) vous fit un jour ce compliment : —La divine Maneca, lorsqu'elle descendit de la cité d'or d'Indrah auprès du roi Wiswamitra, n'était certainement pas plus belle que vous, madame.

Vous ne vous en souvenez plus! Trois mille ans se sont à peine écoulés depuis que cela vous a été dit, et les jolies femmes d'ordinaire n'oublient pas si vite un tendre compliment.

Quant aux hommes, le costume indien leur sied mieux que le costume d'Europe. O mes pantalons de Delhi, mes pantalons couleur de rose, brodés de fleurs de lotus! si je vous avais portés lorsque j'étais aux genoux de la signora

Laura, et que je la suppliais de m'aimer, le précédent chapitre eût fini autrement. Mais, hélas! je portais alors des pantalons couleur de paille, qu'un prosaïque Chinois avait tissus à Nanking... Ma perte y était tissue... Et je fus malheureux.

Souvent un jeune homme est assis à la table d'un petit café allemand; il boit tranquillement sa tasse de café, et, pendant ce temps, dans le lointain empire de la Chine, pousse et fleurit son malheur; on le tisse, on le teint, et, en dépit de la grande muraille, il trouve son chemin jusqu'au jeune homme, qui le prend pour un pantalon de Nanking, qui le passe innocemment, et qui devient infortuné pour le reste de sa vie... Oui, madame, une grande infortune peut se nicher dans le cœur étroit de l'homme, et s'y cacher si bien, que le pauvre homme n'en sent rien pendant des jours entiers, et il va, il vient, il siffle, il chante, tra la la, tra la la, la la.

XIX.

— Elle était aimable et il l'aimait ; mais lui, il n'était pas aimable et elle ne l'aimait pas.

— *Ancienne pièce de théâtre.* —

— Et c'est à cause de cette sotte histoire que vous avez voulu vous brûler la cervelle?

— Madame, lorsqu'un homme veut se brûler la cervelle, il a toujours de bonnes raisons, vous pouvez le croire. Mais connaît-il lui-même

ces raisons? C'est là une question. Jusqu'au dernier moment, nous jouons la comédie avec nous-même. Nous masquons notre misère, et tandis que nous expirons d'une blessure à la poitrine, nous nous plaignons d'un mal de dents.

Madame, vous avez certainement un remède pour le mal de dents?

Moi, j'avais un mal de dents dans le cœur. C'est un terrible mal, et le meilleur remède, c'est le plomb et la poudre noire, qui a été inventée par Barthold Schwartz.

Le mal, comme un ver, rongeait et dévorait mon cœur... Ce n'est pas la faute du pauvre Chinois : j'avais moi-même apporté ce mal au monde. Il germait déjà dans mon berceau, et lorsque ma mère me berçait, il se berçait avec moi, et quand elle chantait pour m'endormir, il s'endormait avec moi, et il se réveillait dès que j'ouvrais les yeux. Lorsque je devins plus grand, mon mal grandit, et enfin brisa mon...

Parlons d'autres choses, de couronnes de fleurs, de jeunes filles, de bals masqués, de plaisirs et de joies... Tralla la, tralla la la, la la la, — la, — la, — la...

SCHNABELEWOPSKI.

—

FRAGMENT.

I.

—

Mon père s'appelait Schnabelewopski, ma mère Schnabelewopska. Je suis né fils légitime de tous les deux, le 1er avril 1895 à Schnabelewops. Ma grand'-tante, la vieille dame de Pipitzka, eut soin de ma première enfance, et me raconta beaucoup de beaux contes, et m'endormit souvent en chantant une chanson dont les paroles et la mélodie m'échappent. Mais je n'oublie pas la manière mys-

térieuse avec laquelle elle balançait sa tête tremblotante quand elle la chantait, et quel air de mélancolie avait alors sa grande et unique dent, solitaire de sa bouche. Je me souviens quelquefois encore aussi du perroquet dont elle pleura si amèrement la mort. Ma vieille grand'-tante est morte aussi maintenant, et je suis le seul homme dans l'univers qui pense encore à son perroquet chéri. Notre chat s'appelait Mimi, et notre chien Joli; celui-ci avait une grande connaissance des hommes, et s'éloignait toujours quand je prenais le fouet. Un matin, notre domestique nous dit que le chien portait la queue un peu serrée entre les jambes, et laissait pendre une langue plus longue qu'à l'ordinaire, et le pauvre Joli, avec quelques pierres bien attachées à son cou, fut jeté à l'eau; ce fut dans cette circonstance qu'il se noya. Notre domestique se nommait Prrschtzztwitsh. Il faut éternuer pour prononcer correctement ce nom. Notre servante s'appelait Swurtska, ce qui est un peu dur pour les Allemands, mais tout-à-fait mélodieux en polonais. C'était une grosse personne ramassée, avec des cheveux blancs et des dents blondes. Il y avait encore en outre deux beaux yeux noirs qui

couraient par la maison : on les appelait Séraphine. C'était ma belle petite cousine, et nous jouions ensemble dans le jardin, et nous observions le ménage des fourmis, nous attrapions des papillons et nous plantions des fleurs. Elle rit un jour comme une folle quand je plantai dans la terre mes petits bas de laine, m'imaginant qu'il en viendrait une paire de grands pantalons pour mon père.

Mon père était la meilleure âme du monde, et fut long-temps un superbe homme : tête poudrée, petite queue élégamment tressée, qui ne pendait pas, mais était relevée au-dessus de la nuque par un petit peigne d'écaille. Ses mains étaient d'une blancheur éclatante, et je les baisais souvent. Il me semble que je respire encore leur doux parfum, et qu'il me pénètre d'une manière piquante dans les yeux. J'ai beaucoup aimé mon père, car je n'ai jamais pensé qu'il pût mourir.

Mon grand'-père, du côté paternel, était le vieux M. de Schnabelewopski ; je ne sais rien de lui, sinon que c'était un homme, et que mon père était son fils. Mon grand'-père, du côté maternel, était le vieux M. de Wlrssrnski, et l'on a fait son portrait en habit de velours

écarlate avec une grande épée, et ma mère me racontait souvent qu'il avait un ami qui portait un habit de soie vert, une culotte de soie rose, et des bas de soie blancs, et qu'il agitait avec fureur son petit chapeau bas quand il parlait du roi de Prusse.

Ma mère, madame de Schnabelewopska, me donna, quand je grandis, une bonne éducation. Elle avait beaucoup lu. Pendant qu'elle était grosse de moi, elle lut presque exclusivement Plutarque. Elle s'est peut-être frappée l'imagination pour un de ses grands hommes, probablement pour un des Gracques. De là mon désir mystique de réaliser en forme moderne la loi agraire. On devrait peut-être attribuer ainsi mon amour de la liberté et de l'égalité aux lectures d'avant-couches de ma mère. Si ma mère eût alors lu la vie de Cartouche, il serait possible que je fusse devenu un grand banquier. Combien de fois, dans mon enfance, n'ai-je pas manqué l'école pour aller rêver solitairement, dans les prairies de Schnabelewops, aux moyens de faire le bonheur de l'humanité tout entière. On m'a souvent fait l'injure de m'appeler pour cela paresseux, et l'on m'a puni en conséquence, et il m'a fallu

dès lors endurer beaucoup de peines et de souffrances pour mes pensées de bonheur universel. Les environs de Schnabelewops sont du reste fort beaux : il y coule une petite rivière où l'on se baigne avec beaucoup de plaisir pendant l'été ; il y a aussi de charmants nids d'oiseaux dans les broussailles du rivage. La vieille ville de Gnesen, ancienne capitale de la Pologne, n'est éloignée que de trois lieues. Dans la cathédrale de cette ville, est enterré saint Albert. On y voit son sarcophage en argent, et dessus, sa propre ressemblance, de grandeur naturelle, avec mitre et crosse d'évêque, les mains pieusement jointes, et tout cela d'argent fondu.... Saint d'argent ! combien de fois je pense forcément à toi ! Hélas ! que de fois mes pensées reprennent la route de Pologne ! et alors, je me retrouve dans la cathédrale de Gnesen, appuyé contre les piliers, près du tombeau d'Albert ; j'entends de nouveau retentir l'orgue comme si l'organiste répétait un morceau du *Miserere* d'Allégri ; on murmure une messe dans une chapelle lointaine ; les dernières lueurs du soleil traversent les vitraux peints des fenêtres ; l'église est vide, seulement, devant le sarcophage d'argent, est

agenouillée une personne en prières, une angélique figure de femme qui me jette vivement un regard oblique, mais se retourne aussi vivement vers le saint, et de ses lèvres sentimentalement fines, murmure ces mots : —Je t'adore !

A l'instant même où j'entendis ces paroles, le célébrant de la messe sonna dans le lointain, l'orgue enfla bruyamment ses tuyaux les plus tonnants ; la douce figure de femme se leva des degrés du tombeau, jeta son voile blanc sur son visage rougissant, et quitta la cathédrale.

« Je t'adore ! » Ces mots étaient-ils pour moi ou pour l'Albert d'argent ? Elle s'était bien tournée de son côté, mais seulement avec la figure. Que signifiait ce regard oblique qu'elle me jeta auparavant, et dont les rayons se sont répandus sur mon âme comme une longue traînée de lumière que la lune verse sur la mer quand elle sort de l'obscurité des nuages, et qu'elle s'y replonge aussitôt après. Cette traînée de lumière, dans mon âme aussi sombre que la mer, déchaîna toutes les tempêtes qui dormaient au fond de l'abîme, et les requins et les monstres les plus fougueux de la passion

s'élancèrent à la surface, et s'y vautrèrent, et de joie se mordirent la queue, et au milieu de ce désordre grondait l'orgue, toujours plus imposant, comme le vacarme dela tempête sur la mer du Nord.

Le lendemain je quittai la Pologne.

II.

—

Ma mère elle-même fit mes malles, et elle emballa avec chaque chemise un bon avis. Les blanchisseuses m'ont changé plus tard toutes ces chemises et les bons avis avec elles. Mon père était profondément ému, et il me donna une longue pancarte sur laquelle était détaillée, article par article, la manière dont je devais me conduire dans ce monde. Le premier article portait que je devais tourner dix fois en

tout sens un ducat avant de le dépenser. Je suivis au commencement cette recommandation. Dans la suite, ce continuel tournoiement me devint trop fastidieux. Avec cette pancarte, mon père me donna aussi les ducats qui s'y rapportaient ; puis il prit des ciseaux, détacha la petite queue de sa tête chérie, et me donna cette queue comme souvenir : je l'ai toujours, et je pleure chaque fois que je regarde ces fins cheveux poudrés.

La nuit qui précéda mon départ, j'eus le songe suivant :

J'allai me promener seul dans un beau pays au bord de la mer. C'était vers midi, et le soleil frappait sur les eaux, qui étincelaient comme des diamants. Çà et là sur le rivage, s'élevait un grand aloès qui étendait sentimentalement ses bras vers le ciel azuré. Il y avait aussi un saule pleureur dont les branches se relevaient chaque fois que les vagues arrivaient, de sorte qu'il avait l'air d'une jeune ondine qui relève ses tresses vertes pour mieux entendre ce que les zéphirs amoureux lui chuchotent à l'oreille. En effet, on entendait quelquefois comme des soupirs et comme un tendre babillage. La mer rayonnait toujours avec plus d'éclat et de plus

vives couleurs; les flots murmuraient des accents toujours plus harmonieux et sur ces flots rayonnants et murmurants, marchait le saint Albert, tout-à-fait tel que je l'avais vu dans la cathédrale de Gnesen, avec sa crosse d'argent dans sa main d'argent, sa mitre d'argent sur sa tête d'argent, et il me fit signe de la tête, et enfin quand il fut en face de moi, il me dit avec une fine voix argentine...

Les paroles, le bruit des flots m'empêcha de les entendre. Mais je crois que mon rival, l'homme d'argent, s'est moqué de moi. Car je demeurai long-temps sur le rivage jusqu'à ce que s'étendît le crépuscule du soir, et que le ciel et la mer devinssent sombres et décolorés et tristes au-delà de toute mesure. Le flux montait; aloès et saule craquèrent et furent emportés par les vagues qui s'enfuyaient quelquefois précipitamment, puis revenaient gonflées avec d'autant plus de furie, grondantes, tonnantes, en demi-cercles écumants. Puis j'entendis aussi un bruit mesuré comme celui de rames, et enfin je vis arriver un canot qui luttait avec les brisants. Quatre blanches figures, blêmes visages de trépassés, étaient assises et ramaient avec effort. Mais au milieu se tenait une femme

pâle, mais d'une beauté, d'une délicatesse infinies, comme soufflée de parfum de lis,... et elle sauta sur le rivage. Le canot, avec ses quatre rameurs fantômes, se lança ensuite comme une flèche en pleine mer, et dans mes bras était Panna Jadviga, qui pleurait et riait, et disait : Je t'adore.

III.

—

En quittant Schnabelewops, je pris d'abord mon vol vers l'Allemagne, c'est-à-dire vers Hambourg, où je restai six mois, au lieu de me rendre tout de suite à Leyde, pour m'y adonner, selon le vœu de mes parents, à l'étude de la théologie. Je dois avouer que pendant ce semestre, je me livrai beaucoup plus aux choses mondaines qu'aux divines.

. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ce fut par un bien beau jour de printemps que je quittai la ville de Hambourg. Je vois encore les rayons dorés du soleil se jouer dans le port sur les flancs goudronnés des navires, et j'entends encore le joyeux *hoiho* ! cadencé des matelots. Un semblable port, au printemps, a beaucoup de ressemblance avec le cœur d'un jeune homme qui entre dans le monde, et se lance pour la première fois dans la haute mer de la vie. Ses pensées sont encore pavoisées de toutes couleurs ; la témérité enfle toutes les voiles de ses désirs, *hoiho* ! Mais bientôt s'élèvent les tempêtes, l'horizon s'assombrit, la bourrasque hurle, les planches craquent, les lames brisent le gouvernail, et le pauvre bâti-

ment se brise sur des écueils romantiques ou s'échoue sur une grève sèchement prosaïque, ou bien encore, disjoint et fracturé, avec ses mâts coupés, et sans une seule ancre d'espérance, rentre dans le vieux port et y pourrit, tristement dégréé comme une misérable carcasse.

Mais il y a aussi des hommes qu'il faut comparer, non aux bâtiments ordinaires, mais aux bâtiments à vapeur. Ils portent un feu sombre dans le sein, et vont contre vent et marée. Leur pavillon de fumée flotte comme le noir panache du chevalier nocturne, leurs roues sont comme de gigantesques éperons dont ils aiguillonnent la mer dans le flanc de ses vagues, et l'élément rebelle et écumant doit obéir à leur volonté comme un coursier. — Mais souvent la chaudière éclate, et l'incendie intérieur nous consume.

Mais je veux quitter la métaphore, et m'embarquer sur un bâtiment véritable qui fait la traversée de Hambourg à Amsterdam. C'était un navire suédois qui avait chargé, en outre du héros de cette histoire, du fer en barres, et devait probablement faire son rétour à Hambourg avec un chargement de stockfisch, ou bien encore porter des hiboux à Athènes.

Jamais je n'oublierai ce premier voyage sur mer. Ma grand'-tante m'avait redit une foule de contes maritimes qui surnagèrent tous alors dans ma mémoire. Je pouvais rester des heures entières assis sur le pont, et penser aux vieilles histoires, et quand les vagues murmuraient, je croyais entendre parler ma grand'-tante. Quand je fermais les yeux, je la voyais elle-même assise devant moi, avec sa dent solitaire dans sa bouche, et elle remuait vivement les lèvres, et racontait l'histoire du Hollandais volant.

J'aurais bien voulu voir les fées des eaux qui sont assises sur des écueils, et peignent leur chevelure verte : mais je ne pus que les entendre chanter.

Avec quelque effort d'attention que j'aie souvent regardé dans la mer transparente, je n'ai pu néanmoins y voir les villes englouties, où les hommes sont enchantés sous toutes sortes de formes de poissons, et mènent une vie aquatique profonde, profondément merveilleuse. On dit que les soles et les vieilles raies s'y tiennent, en grands atours de dames, assises aux fenêtres, s'éventent, et regardent dans la rue, où nagent les aigrefins en habits de conseillers municipaux, où les harengs à la mode les lor-

gnent, et où les crabes, les homards et autre populace rampante fourmillent partout. Mes regards n'ont pu atteindre aussi bas, mais j'ai entendu sonner les cloches sous-marines.

Je vis une fois, dans la nuit, passer un grand vaisseau, avec des voiles déployées rouges comme du sang, ce qui le faisait ressembler à un sombre géant en grand manteau écarlate. Était-ce le Hollandais volant?

Mais à Amsterdam, où j'arrivai bientôt après, je le vis lui-même, l'affreux Mynheer, et je le vis sur la scène. Je fis, par la même occasion, dans ce même théâtre d'Amsterdam, connaissance avec une de ces fées que j'avais cherchées inutilement dans la mer. Comme elle était tout-à-fait aimable, il faut que je lui consacre un chapitre particulier.

IV.

—

La fable du Hollandais volant vous est sans doute connue. C'est l'histoire du vaisseau maudit qui ne peut jamais entrer dans le port et qui erre en pleine mer depuis un temps déjà immémorial. S'il rencontre un autre navire, il expédie dans un canot quelques hommes de son mystérieux équipage qui vous prient de vouloir bien vous charger d'un paquet de lettres. Il faut clouer alors ces lettres au grand

mât; autrement, il arrive malheur au bâtiment, surtout quand on n'a pas de Bible à bord, ou qu'on n'a pas attaché un fer à cheval au mât de foc. Les lettres sont toujours adressées à des hommes qu'on ne connaît pas, ou qui sont morts depuis long-temps, de sorte que souvent l'arrière-petit-fils reçoit un tendre poulet qui était adressé à sa trisaïeule, laquelle est dans la tombe depuis cent ans. Ce fantôme de bois, cet effrayant vaisseau porte le nom de son capitaine, Hollandais qui jura par le diable qu'il doublerait, en dépit d'une violente tempête qui soufflait alors, un cap dont le nom m'échappe, dût-il courir des bordées jusqu'au jour du jugement dernier. Le diable le prit au mot; il faut donc qu'il reste toujours sur mer jusqu'au dernier des jours, à moins qu'il ne soit délivré par la fidélité d'une femme. Le diable, sot qu'il est, ne croit pas à la fidélité féminine, et il a permis en conséquence au capitaine maudit de descendre à terre tous les sept ans, de s'y marier et de tenter ainsi sa délivrance. Pauvre Hollandais! il est souvent trop heureux d'être délivré de sa chère épouse, et de retourner à bord pour se remettre de la fidélité féminine.

C'est sur cette fable que se fondait la pièce que je vis au théâtre d'Amsterdam. Sept ans sont écoulés ; le pauvre Hollandais est plus las que jamais de louvoyer sans fin, descend à terre, se prend d'amitié avec un marchand écossais qu'il rencontre, lui vend des diamants à un prix dérisoire, et quand il apprend que sa pratique a une belle fille, il la demande en mariage. Cette affaire se conclut aussi. Alors nous voyons la maison de l'Écossais ; la jeune fille, le cœur inquiet, attend son futur. Elle regarde souvent avec mélancolie un vieux tableau enfumé appendu à la muraille, et qui représente un bel homme en costume espagnol néerlandais. C'est un vieil héritage, et sa grand'-mère lui a rapporté que c'est le portrait frappant du Hollandais volant, tel qu'on l'a vu il y a plus de cent ans en Écosse, du temps du roi Guillaume d'Orange. Au tableau se rattache aussi un avis traditionnel qui engage les femmes de la famille à se garder de l'original. C'est pour cela que la jeune fille s'est, depuis son enfance, gravé dans le cœur les traits de cet homme dangereux. Quand donc arrive le véritable Hollandais volant, en chair et en os, elle tressaille, mais ce n'est pas de peur. Le futur est aussi

frappé à la vue du portrait. Quand on lui explique qui il représente, il réussit à détourner tout soupçon, rit de la superstition, et s'égaie même aux dépens du Hollandais volant, Juif errant de la mer. Pourtant il se laisse involontairement aller à la tristesse, et peint les souffrances inouies que doit endurer Mynheer sur l'immense désert de l'Océan. — « Hélas! dit-il, son corps n'est qu'un sépulcre de chair où son âme s'ennuie. La vie le repousse et la mort le rebute également. Comme un tonneau vide que les vagues se jettent et se renvoient avec dérision, ainsi le pauvre Hollandais reste ballotté entre la vie et la mort, sans qu'aucune veuille de lui : sa douleur est profonde comme la mer sur laquelle il flotte; son vaisseau est sans ancre et son cœur sans espérance. »

Je crois que ce furent à peu près les paroles par lesquelles conclut le fiancé. Sa future l'observe sérieusement, et jette de fréquents regards obliques vers son portrait. Il semble qu'elle ait deviné son secret, et quand il lui dit ensuite : — Catherine, veux-tu m'être fidèle? elle répond résolument : — Jusqu'à la mort.

Je me rappelle qu'à ce moment j'entendis rire, et ce rire ne venait pas d'en bas, de l'en-

fer, mais bien d'en haut, du paradis. Quand je tournai les yeux de ce côté, je vis une délicieuse Ève qui me regardait d'une manière toute séduisante avec ses grands yeux bleus. Son bras pendait le long de la galerie, et sa main tenait une pomme, ou pour mieux dire, une orange. Au lieu de m'en offrir symboliquement la moitié, elle m'en jeta métaphoriquement les écorces sur la tête. Y avait-il hasard ou intention? c'est ce que je voulus savoir. Mais lorsque je montai au paradis pour continuer la connaissance, je ne fus pas peu surpris de trouver une blanche et douce jeune fille, une figure indiciblement féminine et délicate, non pas languissante, mais frêle comme le cristal, un modèle de réserve domestique et de douce amabilité. Seulement, au coin gauche de sa lèvre supérieure, se contournait quelque chose comme la petite queue d'un lézard qui se blottit. C'était un trait mystérieux qu'on ne trouve pas tout-à-fait chez un ange pur, mais encore moins chez le diable. Ce trait n'annonce ni le bien ni le mal, mais simplement un pernicieux savoir; c'est un sourire qui avait été empoisonné par cette pomme de la science que la bouche avait goûtée. Quand je vois ce

trait sur de tendres et vermeilles lèvres de jeune fille, je sens dans mes propres lèvres un tressaillement, un désir convulsif de baiser ces lèvres : c'est l'effet de l'affinité sympathique.

Je lui murmurai donc à l'oreille :—Juffrow ! je voudrais bien donner un baiser à tes lèvres.

—Par Dieu ! mynheer, c'est une bonne idée ! répondit-elle avec une vivacité et une séduction de voix qui partaient du cœur.

Mais non ! toute cette histoire que je voulais conter ici, et à laquelle celle du Hollandais volant ne devait que servir de cadre, je la supprimerai. Je me venge ainsi des bégueules qui dégustent avec délices de pareilles histoires, en sont ravies jusqu'au fond de l'âme, puis injurient le conteur, et font à propos de lui la grimace dans les salons, et le décrient comme immoral. C'est une bonne histoire, exquise comme des ananas confits, ou comme du caviar frais, ou comme des truffes au vin de Bourgogne, et ce serait une édifiante lecture ; mais par rancune, et pour me venger des torts anciens, je la supprime. Je fais donc ici un long —

Ce long — signifie un sofa noir, sur lequel se passa l'histoire que je ne raconte pas. Il faut

que l'innocent pâtisse avec le coupable, et je vois plus d'une bonne âme qui me regarde avec des yeux suppliants. Eh bien! j'avouerai donc, à ceux-là, en confidence, que jamais je n'ai reçu de baisers aussi emportés que de cette blondine Hollandaise, et que le préjugé que j'avais jusqu'alors contre les cheveux blonds et les yeux bleus fut détruit de la manière la plus victorieuse. Je compris alors pourquoi un poète anglais a comparé ces dames à du Champagne glacé. Sous cette enveloppe congelée est comprimée l'essence la plus brûlante. Rien de plus piquant que le contraste entre cette froideur extérieure et ce feu intérieur qui flamboie avec le délire d'une bacchante, et enivre irrésistiblement le joyeux buveur. Oui, beaucoup plus que chez les brunettes, couve l'incendie des sens chez plus d'une de ces figures de saintes, dont la chevelure est une blonde auréole, dont les yeux sont bleus comme le ciel, et les mains pieuses comme des lis. Je sais une blondine d'une des meilleures maisons de Hollande, qui quittait souvent son beau château sur le Zuidersée, pour venir incognito à Amsterdam, puis se rendait au théâtre, et jetait à quiconque lui plaisait des écorces d'orange

sur la tête, et passait même des nuits de débordement dans les auberges des matelots, enfin une Messaline hollandaise....

Quand je retournai au théâtre, j'arrivai justement à la dernière scène de la pièce, où la femme du Hollandais volant, madame la Hollandaise volante, grimpée sur un rescif élevé, se tordait les mains en désespérée, pendant qu'on voyait sur la mer son malheureux époux sur le pont de son mystérieux vaisseau. Il l'aime, et veut la quitter pour ne pas l'entraîner à sa perte, et il lui avoue son horrible sort, et l'effrayante malédiction qui pèse sur lui. Mais elle s'écrie à haute voix : — Je t'ai été fidèle jusqu'à présent, et je sais un moyen sûr de te garder fidélité jusqu'à la mort.

A ces mots la femme fidèle se jette dans la mer : l'enchantement du Hollandais volant est détruit ; il est délivré, et nous voyons le navire fantôme se perdre dans l'abîme des flots.

La morale de l'ouvrage est, pour les femmes, qu'elles doivent bien prendre garde de ne pas épouser de Hollandais volant ; et, nous autres hommes, nous apprenons par là comment, dans le cas le plus favorable, nous nous perdons par les femmes.

V.

—

Mais ce ne fut pas seulement à Amsterdam que les dieux voulurent bien prendre la peine de détruire mon préjugé contre les blondes. J'eus aussi le bonheur de rectifier dans le reste de la Hollande mes précédentes erreurs. Je ne veux pourtant pas avantager les Hollandaises aux dépens des femmes des autres pays. Me préserve le ciel d'une telle injustice, qui de ma part serait en même temps la plus grande

ingratitude. Chaque pays a sa cuisine et ses jolies femmes à soi, et, à cet égard, tout est affaire de goût. L'un aime les poulets rotis, l'autre les canards rôtis; pour moi, j'aime les poulets rôtis et les canards rôtis, et de plus les oies rôties. Considérées sous un haut point de vue idéal, les femmes ont toujours une certaine affinité avec la cuisine nationale. Les belles Anglaises ne sont-elles pas saines, substantielles, solides, consistantes, sans apprêt, et pourtant excellentes tout-à-fait comme le bon et simple ordinaire de la vieille Angleterre : rostbeaf, rôti de mouton, pudding au cognac flamboyant, légumes cuits à l'eau, avec deux sauces, dont l'une consiste en beurre fondu? Là, aucune fricassée ne nous sourit, aucun vol-au-vent léger ne vous trompe, aucun ragoût ne minaude; là rien de la coquetterie de ces mille soufflés, étouffées, sautés, fritures, suprêmes piquants, croquettes farcies, soufflés déclamatoires, de ces crêmes sentimentales que nous trouvons chez les restaurants français, et qui offrent la plus grande ressemblance avec les belles Françaises elles-mêmes. Ne nous arrive-t-il pas souvent de remarquer chez celles-ci que le fond principal n'est que l'accessoire, que

le poisson a souvent moins de valeur que la sauce, et que le goût, la grâce, l'élégance et l'assaisonnement passent ici avant tout? Et la cuisine gras-doré de l'Italie, ses plats passionnément épicés, fantasquement garnis, languissamment idéals, ne portent-ils pas tout-à-fait le caractère des belles Italiennes? Oh! que de fois je soupire après les stuffadi et les zampetti lombards, après les fegatelli, les tagliarini et les broccoli de la bienheureuse Toscane! Tout nage dans l'huile, mollement et délicatement, et fredonne les douces mélodies de Rossini, et pleure de jus d'ognon et de sentiment. Mais il faut manger le macaroni avec les doigts, et alors il s'appelle Beatrice!

Je ne pense que trop souvent à l'Italie, et le plus souvent pendant la nuit. Je rêvai avant-hier que je me trouvais en Italie, que j'étais un arlequin bariolé, couché de la manière la plus paresseuse sous un saule pleureur. Mais les branches pendantes de ce saule étaient du macaroni tout pur qui me tombait dans la bouche. Entre ce feuillage de macaroni, coulaient, au lieu de rayons de soleil, de vrais flots de beurre doré, et, enfin, tombait d'en haut une blanche pluie de parmesan râpé.

Hélas! on ne pourrait jamais se rassasier de macaroni rêvés... Béatrice!

De la cuisine allemande, pas un mot. Elle a toutes les bonnes qualités du monde, et seulement un défaut, mais je ne dis pas lequel. Ce sont des sensibleries pâtissées très-indécises, d'amoureux plats aux œufs, de sincères boulettes aux prunes, de la soupe platonique avec de l'orge, des omelettes avec des pommes et du lard, de vertueuses andouillettes de ménage, de la choucroûte... Heureux celui qui peut digérer tout cela!

Quant à la cuisine hollandaise, elle se distingue de l'allemande, d'abord par la propreté, ensuite par une friandise particulière;... surtout la manière dont on y accommode les poissons est d'une amabilité inexprimable. Le parfum du céleri y est touchant, intime et en même temps très-sensualiste. Il y a de la naïveté étudiée et de l'ail. Cependant, j'y trouve à reprendre l'usage des caleçons de flanelle : je ne parle pas des poissons, mais des blanches filles de l'aquatique Hollande.

Mais à Leyde, où j'arrivai, je trouvai la cuisine horriblement mauvaise. La république de Hambourg m'avait gâté, et je dois faire après

coup l'éloge de la cuisine, et en même temps des belles femmes et filles de Hambourg. Oh! dieux, pendant les quatre premières semaines que de fois je regrettai les tendres viandes hambourgeoises! Mon cœur et mon estomac languissaient. Si l'hôtesse de la Vache-Rouge ne se fût enfin prise d'amour pour moi, je serais mort de langueur.

Gloire à toi, hôtesse de la Vache-Rouge!

C'était une femme trapue, avec un gros ventre rond et une très-petite tête ronde; petites joues rouges, petits yeux bleus; roses et violettes. Nous restions des heures entières assis ensemble dans le jardin, et nous buvions du thé dans des tasses de véritable porcelaine de Chine. C'était un beau jardin avec des parterres carrés et triangulaires, symétriquement parsemé de sable d'or, de cinabre et de petites coquilles brillantes. Les troncs des arbres étaient fort joliment peints en rouge et bleu. Il y avait des cages de cuivre poli, et des serins des Canaries. Les ognons de tulipe les plus rares y croissaient dans des pots peints de toutes couleurs et vernis. L'if y était taillé avec un art charmant, et représentait des obélisques, des vases et même des figures d'animaux. Il y avait

un bœuf taillé dans un if verdoyant qui me regardait presque avec jalousie quand j'embrassais la bonne hôtesse de la Vache-Rouge.

Gloire à toi, hôtesse de la Vache-Rouge!

Quand Myfraw avait le haut de la tête bardé de plaques d'or de Frise, le ventre cuirassé de sa robe de damas à fleurs, et les bras richement chargés de blancs paquets de dentelles brabançonnes, elle avait l'air d'une fabuleuse pagode chinoise, elle semblait la déesse de la porcelaine! Quand alors l'enthousiasme me prenait, et que je la baisais bruyamment sur les deux joues, elle prenait une raide immobilité de porcelaine, et ne savait que soupirer un : Mynheer! avec un vrai ton de porcelaine. Toutes les tulipes du jardin semblaient partager son émotion, et soupirer avec elle : Mynheer!

Ces relations délicates me procurèrent plus d'un morceau délicat; car chaque scène amoureuse de ce genre influait sur le contenu de la corbeille aux provisions que m'envoyait tous les jours l'excellente hôtesse. Mes commensaux, six autres étudiants qui dînaient avec moi dans ma chambre, pouvaient sentir chaque fois, à la qualité du veau rôti ou du filet de bœuf, combien elle m'aimait, madame l'hôtesse de la

Vache-Rouge. Si par hasard la chère était mauvaise, il me fallait supporter bien des railleries humiliantes, et l'on disait alors : —Voyez comme Schnabelewopski a l'air misérable, comme sa figure est jaune et ridée : ses yeux ont l'air piteux comme s'ils avaient le mal de mer... Il n'est pas étonnant que notre hôtesse ait assez de lui, et qu'elle nous envoie maintenant un mauvais ordinaire. Ou bien l'on disait encore : — Pour l'amour de Dieu, Schnabelewopski devient chaque jour plus chétif, et finira par perdre tout-à-fait à la fin les bonnes grâces de notre hôtesse, et nous n'aurons plus alors que de mauvais dîners comme aujourd'hui... Allons, nourrissons-le bien, pour qu'il reprenne un air séduisant. Puis ils m'enfournaient dans la bouche justement les morceaux les plus détestables, et m'obligeaient à manger immodérément du céleri. Pourtant si nous faisions maigre chère plusieurs jours de suite, j'étais assailli des prières les plus sérieuses de veiller à la cuisine, d'enflammer de nouveau le cœur de notre hôtesse, de redoubler de tendresse pour elle; enfin de me sacrifier pour le bien public. On m'exposait alors en de longues harangues combien il était noble et glorieux de se résigner

pour le salut de ses concitoyens, comme Régulus, qui se fit mettre dans une vieille tonne hérissée de clous, ou comme Thésée, qui s'aventura volontairement dans l'antre du Minotaure... Puis on me citait Tite-Live, Plutarque, etc., etc. On excitait encore mon zèle par des images sensibles, en dessinant ces grandes actions sur les murailles, le tout avec les allusions les plus grotesques, car le Minotaure ressemblait tout-à-fait à la Vache-Rouge peinte sur l'enseigne, et la vieille tonne carthaginoise était bâtie comme notre hôtesse. Ces ingrats avaient pris l'extérieur de cette excellente femme pour point de mire constant de leurs gentillesses. Ils avaient coutume de faire son portrait avec des pommes, ou de le pétrir avec du pain. Ils prenaient par exemple une petite pomme qui figurait la tête, qu'ils ajustaient sur une grosse pomme qui représentait le corps, dans lequel ils fichaient deux cure-dents en guise de jambes. Ils faisaient aussi avec du pain le portrait de notre hôtesse, puis pétrissaient une maigre figurine qui était censée me représenter, en faisant à cette occasion les comparaisons les plus déplaisantes. L'un disait, par exemple, que la petite figure était Annibal qui passe les

Alpes. Un autre prétendait, au contraire, que ce devait être Marius méditant sur les ruines de Carthage. Quoi qu'il en pût être, si je n'eusse quelquefois affronté les Alpes, et fait des méditations sur les ruines de Carthage, mes commensaux n'auraient toujours reçu que de mauvais dîners.

VI.

Quand le rôti était tout-à-fait mauvais, nous disputions sur l'existence de Dieu. Le Bon-Dieu avait toujours la majorité. Il n'y avait dans la société que trois convives qui fussent athées, encore se laissaient-ils persuader quand on nous envoyait au moins de bon fromage pour dessert. Le déiste le plus ardent était le petit Simson, et quand il disputait avec le long Van Pitter sur l'existence de Dieu, il arrivait sou-

vent à se fâcher, et il arpentait la chambre dans toutes les directions, en criant sans cesse : — Par Dieu ! cela n'est pas permis. Le long Van Pitter, maigre Frison dont l'âme était aussi calme que l'eau dans un canal hollandais, et dont les paroles glissaient aussi tranquillement qu'un trekschuite, empruntait ses arguments à la philosophie allemande, dont on s'occupait alors beaucoup à Leyde. Il se moquait des esprits étroits qui assignaient au Bon-Dieu une existence particulière ; il les accusait de blasphême en octroyant à Dieu la sagesse, la justice, l'amour et autres semblables qualités humaines qui ne lui convenaient nullement ; car ces qualités étaient en quelque sorte la négation d'imperfections humaines, puisque nous ne les avons conçues que comme le contraire de la sottise, de l'injustice, de la haine, etc. Mais quand le long Van Pitter développait ses idées panthéistiques, arrivait contre lui le gros disciple de Fichte, un certain Driksen d'Utrecht, qui s'entendait à travailler comme il faut son dieu vague, répandu dans la nature, et partant, toujours existant dans l'espace. Il allait jusqu'à soutenir que c'était un blasphême de parler seulement de l'existence de Dieu, atten-

du qu'*exister* était une idée qui supposait un certain espace, enfin quelque chose de substantiel; que c'était certainement un blasphème de dire de Dieu : Il est; que l'*être* le plus pur ne pouvait être imaginé sans quelque chose de sensible, de fini; que, lorsqu'on voulait se figurer Dieu, il fallait faire abstraction de toute substance, ne pas l'imaginer sous une forme d'étendue, mais seulement comme un ordre des événements; que Dieu n'était pas un *être*, mais une pure action; qu'il n'était que le principe de toute action dans l'univers.

A ces mots, le petit Simson avait coutume d'entrer en fureur, et courait comme un fou par la chambre en criant à tue-tête : — O Dieu! Dieu! cela n'est par Dieu pas permis, ô Dieu! Je crois qu'il aurait rossé le gros Fichteen pour l'honneur de Dieu, s'il n'avait pas eu les bras trop minces. Plus d'une fois il courut réellement sur lui, mais alors le gros Fichteen saisissait les deux petits bras du petit Simson, le maintenait tout tranquillement, lui exposait fort tranquillement son système sans retirer sa pipe de la bouche, et lui soufflait alors ses subtils arguments avec les bouffées de tabac les plus épaisses, au point que le petit homme

suffoquait presque de fumée et de colère, et gémissait d'un ton toujours plus étouffé et plus plaintif : O Dieu ! ô Dieu ! Mais Dieu ne l'assistait jamais, quoiqu'il défendît sa cause.

En dépit de cette indifférence divine, de cette ingratitude presque humaine de Dieu, le petit Simson demeura pourtant le champion constant du déisme, et par inclination innée, je crois : car ses pères appartenaient au peuple élu de Dieu, au peuple que Dieu protégea jadis de son affection spéciale, et qui, en conséquence, a conservé jusqu'à cette heure un certain attachement personnel pour le Bon-Dieu. Les juifs sont toujours les déistes les plus obéissants, surtout ceux qui, comme le petit Simson, sont nés dans la ville libre de Francfort. Dans les questions politiques, ils peuvent être d'opinion aussi révolutionnaire que possible, et même se vautrer dans la boue en vrais sans-culottes; mais que les idées religieuses soient mises sur le tapis, ils restent alors les humbles valets de leur Jehovah, du vieux fétiche, qui ne veut pourtant plus entendre parler de leur séquelle, et s'est fait baptiser *Dieu pur esprit.*

Je crois que ce Dieu pur esprit, ce parvenu du ciel, qui est maintenant si moral, si doux,

si cosmopolite, si universel, si civilisé, conserve un secret mauvais vouloir contre les pauvres juifs, qui l'ont connu avec ses premières formes grossières, et lui rappellent journellement dans leurs synagogues ses relations nationales qui datent de la chétive Palestine. Peut-être le vieux seigneur ne veut-il plus se souvenir qu'il est d'origine hébraïque, et qu'il s'est appelé jadis le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

VII.

—

A Leyde, je fréquentai beaucoup le petit Simson, et il sera souvent question de lui dans ces mémoires. Après lui, je voyais très-souvent un autre de mes commensaux, le jeune Van Mœulen, et je pouvais observer son beau visage pendant des heures entières en pensant à sa sœur, que je n'avais jamais vue, et dont je ne savais rien, sinon qu'elle était la plus belle femme du Waterland. Van Mœulen était aussi

une belle tête d'homme, un Apollon; non pas un Apollon de marbre, mais plutôt de fromage. C'était le Hollandais le plus accompli que j'aie jamais vu; un mélange singulier de courage et de phlegme. Un jour que dans un café il avait tellement irrité un Irlandais, que celui-ci tira un pistolet de sa poche, l'ajusta, et au lieu de le toucher, abattit seulement la pipe de terre qu'il avait à la bouche, la figure de Van Mœulen resta aussi impassible qu'un fromage, et il dit du ton le plus calme, le plus indifférent : *Jan, e nue piep!* —Jean, une pipe neuve! — Son sourire me faisait éprouver une sensation sinistre, car il montrait alors une rangée de toutes petites dents blanches qui ressemblaient à des arêtes de poisson. Je trouvai aussi déplaisant qu'il portât de grands anneaux d'oreille en or. Il avait la singulière habitude de changer tous les jours de place les meubles de son appartement, et quand on arrivait chez lui, on le trouvait occupé, soit à mettre la commode à la place du lit, soit à déplacer le sopha pour établir son bureau.

Le petit Simson présentait sous ce rapport le contraste le plus tourmenté; il ne pouvait souffrir qu'on dérangeât la moindre chose dans

sa chambre; il devenait visiblement inquiet quand on y touchait le moindre objet, les mouchettes, par exemple; tout devait rester comme il l'avait mis; car ses meubles et ses effets lui servaient de moyens de rappel pour fixer dans sa mémoire, d'après les préceptes de la mnémonique, toutes sortes de dates historiques ou d'axiômes de philosophie. La servante ayant un jour, en son absence, enlevé de sa chambre un vieux coffre, et pris dans les tiroirs de sa commode ses bas et ses chemises pour les faire laver, il devint inconsolable quand il s'en aperçut, et prétendit qu'il ne savait plus désormais rien sur l'histoire assyrienne, et que toutes les preuves en faveur de l'immortalité de l'âme, qu'il avait coordonnées fort systématiquement dans ses tiroirs, avaient été mises à la lessive.

Au nombre des originaux dont je fis la connaissance à Leyde, se trouvait aussi mynheer Vander Pissen, cousin de Van Mœulen, qui m'avait introduit chez lui. Il était professeur de théologie à l'université, et j'entendis à son cours l'explication du cantique de Salomon, et de l'apocalypse de saint Jean. C'était un bel homme, dans la force de l'âge, ayant environ trente-cinq ans, très-sérieux et très-posé en chai-

re. Un jour que je voulus lui faire une visite chez lui, et que je ne trouvai personne dans l'antichambre, je vis, par la porte entr'ouverte d'un cabinet voisin, un curieux spectacle. Ce cabinet était décoré moitié à la chinoise, moitié à la Pompadour. Aux murs pendaient des tentures de damas brochées d'or, le parquet était recouvert d'un précieux tapis de Perse; partout se voyaient de bizarres pagodes de porcelaine, des colifichets en nacre, des fleurs, des plumes d'autruche, et des pierres précieuses. Les siéges étaient de velours rouge, avec des pompons d'or, et parmi ces siéges s'en trouvait un plus élevé qui avait l'air d'un trône, et sur lequel était assise une petite fille qui pouvait bien avoir trois ans, qui était vêtue de satin bleu brodé d'argent, mais à la vieille mode rococo, et tenait d'une main un éventail de plumes de paon, en manière de sceptre, et de l'autre une couronne de laurier fanée. Devant elle, se roulaient sur le parquet mynheer Vander Pissen, son petit nègre, son caniche et son singe. Ces quatre personnages se prenaient aux cheveux et se mordaient réciproquement, pendant que l'enfant et le perroquet vert sur son bâton ne cessaient de crier bravo! A la fin,

mynheer se releva, plia le genou devant l'enfant, vanta dans un discours latin fort sérieux le courage avec lequel il avait combattu et vaincu ses ennemis, se fit mettre sur la tête par la petite la vieille couronne de lauriers..., et l'enfant et le perroquet et moi, qui entrai alors dans la chambre, de crier bravo de compagnie.

Mynheer parut un peu déconcerté que je l'eusse surpris au milieu de ses bizarreries. Il s'y livrait, m'a-t-on dit plus tard, tous les jours. Tous les jours, il terrassait le nègre, le caniche et le singe, tous les jours il se faisait couronner de laurier par la petite fille, qui n'était pas son enfant, mais bien une orpheline des enfants trouvés d'Amsterdam.

VIII.

—

La maison où je logeais à Leyde avait été jadis habitée par Jan Steen, le grand Jan Steen, que je regarde comme aussi grand que Raphaël. C'était aussi comme peintre religieux que Jan Steen n'était pas moins grand, et c'est ce qu'on verra bien clairement un jour, quand la religion de la tristesse aura disparu, que la religion de la joie arrachera le crêpe lugubre qui couvre les roses de cette terre, et que les

rossignols pourront faire éclater leurs ravissements long-temps dissimulés.

Mais aucun rossignol ne chantera avec autant d'éclat et de bonheur que Jan Steen peignait. Personne n'a senti aussi profondément que lui qu'il doit toujours y avoir une éternelle fête de Kirmesse sur cette terre. Il comprit que notre vie n'est qu'un baiser de Dieu, et il savait que le Saint-Esprit se révèle de la manière la plus sublime dans la lumière et dans le rire.

Son œil riait dans la lumière, et la lumière se mirait dans son œil riant.

Et Jan demeura toujours un enfant bon, naïf et aimable. Quand le vieil et sévère prédicateur de Leyde s'établissait auprès de lui devant son foyer et lui faisait un long sermon sur sa vie gaillarde, sur ses habitudes joyeuses et antichrétiennes, sur son ivrognerie, sur le désordre de son ménage et sa jovialité endurcie, Jan l'écoutait tranquillement pendant des heures entières, ne trahissant pas la moindre contrariété de ce long prêche de pénitence, et il ne l'interrompit qu'une seule fois par ces mots :

— Oui, *domine;* mais la lumière frapperait bien mieux de cette façon. Je vous en prie, *domine*, tournez un peu votre siége devant la

cheminée, afin que la flamme éclaire de son reflet rouge tout votre visage, pendant que le reste du corps demeurera dans l'ombre...

Le *domine* se leva furieux et s'en alla. Mais Jan saisit tout de suite sa palette, et peignit le vieux et sévère prédicateur tout-à-fait dans l'attitude sermoneuse qu'il avait tenue, servant de modèle sans s'en douter. Ce portrait est admirable : il était suspendu dans ma chambre à coucher à Leyde.

Ayant vu en Hollande tant de tableaux de Jan Steen, c'est pour moi comme si je connaissais toute la vie de cet homme. Oui, je connais toute sa parenté, sa femme, ses enfants, sa mère, tous ses cousins, ses ennemis intimes et tout son entourage; je les connais tous chacun par leur figure. Toutes ces têtes nous saluent dans les tableaux de Jean Steen, et la collection complète de ses œuvres serait la biographie du peintre. Il y a souvent divulgué d'un seul coup de pinceau les secrets les plus profonds de son âme. Ainsi je crois que sa femme lui a fait de fréquents reproches sur ses nombreuses rasades, car dans le tableau qui représente le repas de la fête des rois, et où Jan est à table avec toute sa famille, nous

voyons sa femme, tenant à la main la cruche au large ventre, et ses yeux étincellent comme ceux d'une bacchante. Mais je suis convaincu que la brave femme n'a jamais trop bu, et que le coquin a voulu nous faire croire que ce n'était pas lui, mais bien sa femme qui aimait le vin; aussi a-t-il dans ce tableau la mine encore plus gaie qu'à l'ordinaire. Il est heureux : il est assis au milieu des siens, son jeune fils est roi de la fève, et porte une couronne d'oripeau; la grand'-mère, dont les vieilles rides grimacent la joie la plus radieuse, tient dans ses bras son dernier petit-fils; les musiciens jouent leurs plus grotesques mélodies, et, par le malin pinceau du mari, la prudente ménagère à la moue économe est accusée, auprès de la postérité, de s'être grisée. . . . .

Que de fois j'ai pu, dans ma chambre à Leyde, me reporter en pensée pendant des heures entières au milieu de ces scènes domestiques dont l'excellent Jan fut acteur, ou qu'il endura dans les mêmes lieux. Je crus plus d'une fois le voir lui-même assis à son chevalet, saisir de temps à autre la grande cruche à anses, réfléchir et puis boire, puis boire sans réfléchir. Ce n'était pas là un triste revenant catholique,

mais bien un moderne et brillant esprit de joie qui, après sa mort, visite encore son ancien atelier pour y peindre de joviales figures, et pour y boire. Nos descendants ne verront plus que des fantômes de cette espèce, en plein jour, pendant que le soleil perce les vitres brillantes, et que du haut des tours, ce ne seront plus de sombres et tristes cloches, mais d'éclatantes et joyeuses trompettes qui annonceront l'heure du dîner.

Mais le souvenir de Jan Steen fut le meilleur ou plutôt le seul bon côté de mon logement à Leyde. Sans ce charme tout idéal, je n'y aurais pas tenu pendant dix jours. L'extérieur de la maison était malheureux, pitoyable et maussade, tout-à-fait contraire aux habitudes hollandaises. Cette habitation noire et tout ébréchée était plantée tout près de l'eau, et quand on passait de l'autre côté du canal, on croyait voir une vieille sorcière se regarder dans un miroir magique. Sur le toit, se tenaient toujours quelques cigognes, comme sur tous les toits hollandais. Près de moi logeait la vache dont je buvais le lait le matin, et sous ma fenêtre était un poulailler. Mes voisines emplumées pondaient de bons œufs; mais comme il me

fallait toujours entendre, avant qu'elles les missent au jour, un long caquetage qui était comme l'ennuyeuse préface de ces œufs, cela me gâtait passablement le plaisir que j'avais à les manger. Au nombre des désagréments particuliers à ma demeure, je comptais surtout deux incommodités fâcheuses : l'une était un râclement de violon dont on affligeait mes oreilles pendant le jour, et l'autre les réveils de la nuit quand mon hôtesse persécutait son pauvre époux de sa bizarre jalousie.

Quiconque désirait connaître les situations respectives de mon hôte et de madame mon hôtesse, n'avait qu'à les entendre tous deux quand ils faisaient de la musique. Le mari jouait le violoncelle, et la femme la viole d'amour; mais elle n'observait pas le mouvement, précédait toujours son mari d'une ou deux mesures, et arrachait de son malheureux instrument les sons les plus maigres et les plus criards. Quand le violoncelle grognait, et que la viole glapissait, on croyait entendre la dispute d'un couple conjugal, et puis la femme continuait à jouer encore long-temps après que son mari avait fini, comme si elle eût voulu avoir le dernier mot. C'était une femme gran-

de, mais très-décharnée, rien que la peau et les os, avec une bouche où pendillaient quelques fausses dents, un front écrasé, presque pas de menton, et un nez d'autant plus long, dont la pointe s'inclinait comme celle d'un bec, et dont elle semblait quelquefois, quand elle jouait du violon, se servir en guise de sourdine.

Mon hôte était âgé d'environ cinquante ans, avait les jambes fort sèches, une figure pâle et creuse, et de tout petits yeux verts avec lesquels il clignotait continuellement comme une sentinelle qui a le soleil en face. Il était bandagiste de son métier, et anabaptiste de religion; il lisait très-assidûment la Bible. Cette lecture le suivait dans ses rêves nocturnes, et le matin, en prenant le café, il clignotait avec ses petits yeux, et racontait à sa femme comment il avait été favorisé, comment les plus saints personnages l'avaient honoré de leur entretien, comme quoi il s'était même trouvé avec sa très-haute et très-sainte majesté Jehovah, et comment toutes les femmes de l'ancien Testament l'avaient traité avec les attentions les plus amicales et les plus délicates. Ce dernier point déplaisait à mon hôtesse, et elle manifesta sou-

vent sa jalouse mauvaise humeur à propos du commerce nocturne de son mari avec les femmes de l'ancien Testament. Si c'était encore, disait-elle, la chaste mère Marie, ou la vieille Marthe, et même passe encore pour la Madeleine, puisqu'elle s'est amendée...; mais la fréquentation nocturne des filles ivrognesses de Loth, de votre belle madame Judith, de cette coureuse de reine de Sabah, et autres femelles équivoques, cela ne se peut supporter. Mais rien n'égala sa fureur, quand un matin son mari, dans le débordement bavard de sa béatitude, lui fit une peinture enthousiaste de la belle Esther, qui l'avait prié de l'assister à sa toilette, parce qu'elle voulait, par la puissance de ses attraits, gagner à la bonne cause le roi Ahasverus. Ce fut en vain que le pauvre homme l'assura que M. Mardochée lui-même l'avait introduit auprès de sa belle pupille, que celle-ci était déjà à moitié habillée, qu'il n'avait fait que lui peigner ses longs cheveux noirs... Ce fut en vain! La femme irritée battit le pauvre homme avec ses propres bandages, lui jeta du café bouillant à la figure, et l'aurait certainement tué, s'il ne lui eût promis, par les choses les plus saintes, de cesser tout commerce avec les

femmes de l'ancien Testament, et de ne plus fréquenter que des patriarches et des prophètes mâles.

La conséquence de ce mauvais traitement fut qu'à dater de ce jour, mynheer tut avec un soin inquiet les bonnes fortunes de ses songes. Il devint tout-à-fait un libertin biblique, un saint roué. Il m'avoua même qu'il avait eu en rêve l'audace de faire les propositions les plus immorales à la vertueuse Suzanne, et qu'enfin il avait eu l'insolence de se glisser dans le harem du roi Salomon, et de prendre le thé avec ses mille femmes.

IX.

—

Malheureuse jalousie ! elle interrompit un de mes plus beaux rêves, et peut-être par suite la vie du petit Simson !

Qu'est-ce que le rêve ? Qu'est-ce que la mort ? Celle-ci n'est-elle qu'une interruption ou la complète cessation de la vie ? Oui, pour les gens qui ne connaissent que le passé et l'avenir, et ne savent pas vivre une éternité dans chaque moment du présent; oui, pour de tels hommes

la mort doit être affreuse! Quand ces deux béquilles, le temps et l'espace, leur manquent tout d'un coup, ils retombent dans le néant éternel.

Et le rêve? Pourquoi ne craignons-nous pas de nous endormir autant que d'être enterré? N'est-ce pas une pensée effrayante que le corps puisse rester toute une nuit comme un cadavre éteint, pendant que l'esprit nous entraîne dans la vie la plus agitée, vie qui a toutes les terreurs de cette séparation que nous avons créée entre le corps et l'esprit. Quant à l'avenir, le corps et l'esprit seront confondus de nouveau dans notre conscience, peut être alors n'y aura-t-il plus de songes, ou bien il n'y aura que des hommes malades, des hommes dont l'harmonie a été troublée, qui rêveront alors. Les Grecs et les Romains ne rêvaient que légèrement et rarement : un songe fort et puissant était un événement pour eux, et on le consignait dans les livres d'histoire. L'ère des véritables songes ne se trouve guère que chez les anciens Juifs, et elle atteignit sa plus haute splendeur chez ces Juifs modernes que nous nommons chrétiens. Nos descendants frémiront quand ils liront un jour quelle existence de fan-

tômes nous avons menée, comme l'homme était partagé chez nous, et ne jouissait que d'une moitié de sa vie. Notre époque (et elle commence à la croix du Christ) sera considérée comme une grande période morbide de l'humanité.

Et cependant quels doux rêves nous avons pu faire! Nos descendants le comprendront à peine. Autour de nous s'évanouissaient toutes les magnificences du monde, et nous les retrouvions dans l'intérieur de notre âme..... Dans notre âme se réfugiait le parfum de roses dédaigneusement foulées aux pieds, et le chant des rossignols effarouchés.....

Moi, je sais tout cela, et je meurs de ces secrètes angoisses et des affreuses jouissances de notre époque. Quand je me déshabille le soir, que je me mets au lit, que je m'y étends tout de mon long, et que je me couvre de draps blancs, il m'arrive plus d'une fois de frissonner involontairement et de m'imaginer que je suis un cadavre, et que je m'ensevelis de mes propres mains. Alors je me hâte de fermer les yeux pour échapper à cette horrible pensée, et me sauver dans le pays des songes...

C'était un doux et aimable songe, un songe

resplendissant de soleil. Le ciel était bleu céleste et sans nuages, la mer vert marin et calme. La nappe d'eau s'étendait à perte de vue, et à la surface glissait un vaisseau pavoisé, et j'étais assis sur le pont, babillant aux pieds de Jadviga. Je lui lisais des chants d'amour que moi-même j'avais écrits sur papier rose; je les lisais avec des soupirs de bonheur, et elle écoutait avec une attention incrédule et un sourire languissant, et quelquefois elle m'arrachait vivement les feuillets et les jetait dans la mer. Mais les belles ondines, avec leur sein et leurs bras blancs comme la neige, sortaient de l'onde chaque fois et saisissaient ces vers amoureux. Quand je me penchai sur le bord, je pus voir clairement jusqu'au fond de la mer. Les belles ondines y étaient assises en cercle, comme dans un salon, et au milieu d'elles se tenait un jeune ondin qui, d'un air vivement ému, déclamait mes poésies. Un tonnerre de bravos éclatait à la fin de chaque quatrain, les belles aux cheveux verts applaudissaient avec passion, leur sein et leurs joues rougissaient, et elles disaient avec un enthousiasme rempli de plaisir et de compassion tout à la fois : — Quelle singulière espèce que ces hommes! Que

leur vie est bizarre ! Que leur destinée est tragique ! Ils s'aiment et peuvent rarement se le dire, et s'ils le peuvent, ils n'ont pas toujours le bonheur de s'entendre... Et puis, ils ne vivent pas éternellement comme nous ; ils sont mortels, et il ne leur est accordé que pour très-peu de temps de chercher le bonheur ; il leur faut le saisir à la volée et le serrer contre leur cœur avant qu'il ne leur échappe... C'est pourquoi leurs chants d'amour sont si tendres, si intimes, si douloureux, superbes avec tant de désespoir, bizarre mélange de joie et de peine... La pensée de la mort jette son ombre mélancolique sur leurs plus belles heures de félicité, et les console doucement dans le malheur. Ils peuvent pleurer. Quelle poésie renferme une telle larme d'homme !

—Entends-tu, dis-je alors à Jadviga, comme ils parlent de nous là-bas?... Embrassons-nous, pour qu'ils ne nous plaignent plus ; bien plus, pour qu'ils nous portent envie ! Mais la bien-aimée me regarda avec un amour infini et sans répondre un mot. Je l'avais embrassée en silence. Elle pâlit, et un frisson froid courut sur ses traits charmants. Elle se laissa aller, raide et immobile comme un marbre blanc, entre mes

bras, et je l'aurais crue morte, si deux grands ruisseaux de larmes n'eussent coulé sans cesse de ses yeux,... et ces larmes m'inondèrent pendant que je serrais convulsivement dans mes bras la douce créature...

Soudain j'entendis la voix criarde de mon hôtesse, qui m'arracha à mon songe. Elle était debout devant mon lit, une lanterne à la main, et me pria de l'accompagner. Jamais je ne l'avais vue si laide. Elle était en chemise, et son sein délabré était jauni par la lune, qui perçait en ce moment les vitres de la fenêtre, ce qui le faisait ressembler à deux citrons desséchés. Sans savoir ce qu'elle voulait, et encore à demi ivre de sommeil, je la suivis dans la chambre à coucher de son époux. Le pauvre homme était étendu, son bonnet de nuit tiré sur les yeux, et paraissait rêver passionnément. Son corps tressaillait quelquefois visiblement sous la couverture, ses lèvres souriaient d'un ravissement infini, puis se serraient convulsivement comme pour donner un baiser, et il râlait et balbutiait : —Vasthi..., reine Vasthi... Majesté,... ne crains pas d'Ahasverus, chère Vasthi !...

Sa femme, les yeux brûlants de colère, se

pencha sur son mari endormi, approcha l'oreille de sa tête, comme pour surprendre jusqu'à ses pensées, et me dit tout bas : — Vous en êtes-vous convaincu, maintenant, mynheer Schnabelewopski? Il a des accointances avec la reine Vasthi, l'infâme adultère!... C'est de l'autre nuit que j'ai découvert cette impudique liaison... Aller jusqu'à me préférer une païenne! Mais je suis femme et chrétienne, et vous allez voir comme je sais me venger...

A ces mots, elle arracha la couverture étendue sur le pauvre pécheur... Il était en transpiration.... Elle prit un bandage de peau de daim, et en frappa impitoyablement les membres desséchés du pauvre bandagiste. Celui-ci, tiré si désagréablement de son rêve persan, se mit à crier aussi fort que si la ville de Suze fût en feu et la Hollande sous l'eau, et ses cris mirent en émoi tout le voisinage.

Le lendemain, on dit dans toute la ville de Leyde que mon hôte n'avait poussé de si grands cris que parce qu'il m'avait trouvé la nuit avec sa femme. On avait vu celle-ci toute nue à la fenêtre, et notre servante, qui m'en voulait, questionnée sur cet événement par l'hôtesse de la Vache-Rouge, raconta qu'elle avait vu de ses

propres yeux myfraw venir me trouver la nuit dans ma chambre.

Je ne puis, sans un violent chagrin, penser à cet événement... Quelles épouvantables conséquences!

X.

Si l'aubergiste de la Vache-Rouge eût été une Espagnole, elle aurait peut-être empoisonné mon ordinaire ; mais, comme elle était Hollandaise, elle m'envoya un dîner détestable. Nous subîmes dès le lendemain les conséquences de sa mauvaise humeur féminine. Le premier plat était : absence de potage. Cela était épouvantable, surtout pour un homme bien élevé comme moi, qui, depuis son enfance, a mangé tous les jours du potage, et n'avait pu jus-

qu'alors imaginer un monde où le soleil ne se levât pas tous les jours, et où l'on ne servît pas tous les jours le potage. Le second plat consistait en vache, qui était froide et dure comme la vache de Myron. Venait, en troisième, un turbot qui sentait aussi fort qu'un homme. Le quatrième plat était un grand poulet, qui, loin d'être disposé à satisfaire notre faim, semblait lui-même avoir grand faim, tant il était maigre et consumé, au point que la pitié nous empêcha de le manger.

—Eh bien, petit Simson, cria le gros Dricksen, crois-tu encore en Dieu? Est-ce là de la justice? Madame la bandagiste va rendre visite à Schnabelewopski pendant la nuit obscure, et il faut que, pour cela, nous fassions maigre chère à la clarté du soleil!

— O Dieu, Dieu! dit en soupirant le petit homme, tout affligé par de telles sorties athées, et peut-être aussi par le mauvais dîner. Son affliction s'accrut quand le long Van Pitter décocha ses traits contre les antropomorphistes, et loua les Égyptiens, qui adoraient jadis des bœufs et des ognons, car les premiers, rôtis, et les seconds, cuits à l'étouffée, avaient certainement un goût divin.

Mais ces moqueries inondèrent d'une plus grande amertume l'âme du petit Simson, et il termina de la manière suivante une apologie du déisme : — Dieu est aux hommes ce que le soleil est aux plantes. Quand les rayons de cet astre touchent les fleurs, elles s'élèvent avec joie, ouvrent leurs calices, et déploient leur luxe de couleurs le plus varié. La nuit, quand le soleil est absent, elles ont l'air triste, ferment leurs calices, et dorment ou rêvent aux baisers de lumière dorée des jours passés. Celles des fleurs qui restent toujours à l'ombre, perdent la taille et la couleur, se rabougrissent et se fanent, tristes et malheureuses. Mais les fleurs qui croissent tout-à-fait dans l'obscurité, dans les caves des vieux châteaux, dans les ruines des cloîtres, deviennent laides et vénéneuses, elles rampent à terre comme des serpents, leur odeur seule est malsaine, engourdissante, mortelle.

—Oh ! tu n'as pas besoin de nous dérouler davantage tes paraboles bibliques, crie le gros Dricksen, en avalant un grand verre de genièvre de Schiedam. Toi, petit Simson, tu es une fleur pieuse qui aspire sous le soleil de Dieu les saints rayons de la vertu et de l'amour, avec une telle ivresse, que ton âme prend les couleurs

de l'arc-en-ciel, pendant que la nôtre, détournée de Dieu, languit laide et décolorée, si même elle n'exhale pas des miasmes pestilentiels.

— J'ai vu une fois à Francfort, dit le petit Simson, une horloge qui ne croyait pas à un horloger; elle était en étain doré, et marchait fort mal.

— Je puis du moins te montrer qu'une pareille horloge peut frapper juste, répliqua Dricksen en devenant tout d'un coup fort calme, et il cessa de molester le petit homme.

Comme celui-ci, en dépit de ses faibles petits bras, était fort bon tireur, il fut convenu que le jour même tous les deux se battraient à l'épée parisienne. Ils fondirent l'un sur l'autre avec un grand acharnement. Les yeux noirs du petit Simson étincelaient dans toute leur grandeur, et faisaient un contraste d'autant plus remarquable avec ses pauvres petits bras décharnés à faire peine, qui sortaient de ses manches retroussées. Il s'anima de plus en plus; car il se battait pour l'existence de Dieu, pour le vieux Jehovah, le roi des rois. Mais celui-ci n'accorda pas la moindre assistance à son champion, qui, à la sixième passe, reçut un coup qui lui traversa le poumon.

— O Dieu! dit-il en soupirant, et il tomba.

XI.

—

Cette scène m'avait violemment ému. Mais toute la bourrasque de mes sentiments se tourna contre la femme, cause indirecte de ce malheur. Le cœur plein de colère et de douleur, je me précipitai vers la Vache-Rouge.

— Monstre ! pourquoi n'as-tu pas envoyé de potage ? Tels furent les termes dans lesquels j'apostrophai l'aubergiste pâlissante quand je la rencontrai dans la cuisine. La porcelaine qui

était sur la cheminée trembla au son de ma voix. J'étais effrayant, comme l'homme peut toujours l'être quand il n'a pas mangé de potage, et que son meilleur ami a reçu un coup d'épée dans le poumon.

—Monstre ! pourquoi n'as-tu pas envoyé de potage ? Je répétai ces mots pendant que la créature, qui connaissait sa faute, restait immobile et muette devant moi. Mais à la fin, les larmes jaillirent de ses yeux comme par des écluses ouvertes, elles innondèrent toute sa figure, et firent cascade jusque dans le canal de son sein. Cet aspect ne suffit pourtant point à amollir ma colère, et je lui dis avec un redoublement de fiel : — O femmes ! vous connaissez le pouvoir de vos larmes, mais des larmes ne sont pas du potage. Vous êtes créées pour notre malheur ; votre regard est déception et votre souffle est mensonge. Qui a mangé la première la pomme du péché ? Les oies ont sauvé le capitole, mais une femme a perdu Troie. O Troie ! ô Troie ! ville sacrée de Priam ! tu es tombée par la faute d'une femme ! Qui a entraîné Marcus Antonius à sa ruine ? Qui fit assassiner Marcus Tullius Cicero ? Qui demanda la tête de saint Jean-Baptiste ? Qui fut cause de la muti-

lation d'Abeilard ? Une femme ! L'histoire est pleine d'exemples qui prouvent que c'est par vous que nous nous perdons. Tous vos actes sont folies, toutes vos pensées ingratitude. Nous vous donnons le bien le plus précieux, la flamme la plus sacrée du cœur, notre amour.... Que nous donnez-vous en échange ? de la vache, de mauvaise vache !... du poulet plus mauvais encore !... Monstre ! pourquoi n'as-tu pas envoyé de potage !

Ce fut en vain que myfraw essaya de bégayer une série d'excuses, et de me conjurer, par toutes les félicités de notre amour passé, de lui pardonner pour cette fois. Elle offrait d'envoyer désormais un bien meilleur dîner qu'autrefois, sans demander plus de six florins pour la portion mensuelle, quoique le gros aubergiste du Grand-Doolen fît payer huit florins pour le dîner ordinaire. Elle alla jusqu'à me promettre, pour le jour suivant, des pâtés d'huîtres, et les tendres vibrations de sa voix annonçaient même des truffes. Mais je restai inébranlable, j'étais résolu de rompre pour toujours, et je la quittai en lui lançant ces mots tragiques : — Adieu, plus de cuisine entre nous dans cette vie !

En m'en allant, j'entendis quelque chose tomber à terre. Était-ce une marmite ou myfraw elle-même? Je ne me donnai pas la peine de regarder, et m'en fus tout droit au Grand-Doolen, commander six portions pour le jour suivant.

EXPLICATION[1].

« Compère ! je vous conseille de ne pas me faire peindre un ange d'or sur votre enseigne, mais bien plutôt un lion rouge ; j'y suis habitué, et vous verrez que si je vous peins un ange d'or, il aura tout de même l'air d'un lion rouge. »

[1] Les pages suivantes se trouvent dans l'original allemand, en tête des Mémoires de M. de Schnabelewopski, et portent la date du 17 octobre 1833.

Je rapporte ici ces paroles d'un confrère artiste, parce qu'elles répondent d'avance et avec une entière franchise aux reproches qu'on pourrait s'aviser de faire à cet ouvrage. Pour que tout soit dit, je ferai remarquer que ce livre a été composé, pendant l'été et l'automne de 1831, époque où je travaillais préférablement aux cartons du futur lion rouge. Tout alors était rugissement et trouble autour de moi.

Ne suis-je pas bien modeste, aujourd'hui?

Vous pouvez vous y fier, la modestie des gens a toujours d'excellentes raisons. Le Bon-Dieu a, d'ordinaire, beaucoup facilité aux siens la pratique de la modestie et autres vertus semblables. Il est, par exemple, facile de pardonner à ses ennemis quand, par hasard, on n'a pas assez d'esprit pour leur pouvoir nuire, de même qu'il est très-facile, aussi, de ne pas séduire de femmes quand le ciel vous a gratifié d'un nez par trop ignoble.

Les saints de toutes les couleurs vont se mettre encore à soupirer profondément à propos de mainte parole de ce livre...; mais ils n'en seront pas plus avancés pour cela. Une seconde génération, qui s'avance, a compris que mes paroles et mes chants étaient l'émanation d'une

joyeuse et printannière idée, qui est au moins aussi respectable, si elle n'est pas meilleure, que cette idée triste et vermoulue du mercredi des Cendres, qui a étouffé lugubrement les fleurs dans notre belle Europe, qu'elle a peuplée de spectres et de tartufes. Là où j'ai frondé jadis avec des traits légers, on conduit aujourd'hui une guerre ouverte et sérieuse, je ne suis même plus dans les premiers rangs.

Dieu merci! la révolution de juillet a délié les langues qui avaient semblé muettes pendant si long-temps, et même comme tous ces gens réveillés en sursaut voulurent révéler tout d'une fois ce qu'ils avaient tu jusqu'alors, il en résulta un mélange de cris à m'assourdir les oreilles d'une façon assez désagréable. J'eus plus d'une fois envie de résigner tout-à-fait mon office de tribun, mais cela n'est pas si aisé que se démettre d'une place de conseiller d'État intime, quoique la dernière rapporte davantage que les plus hauts emplois du tribunat public. Les bonnes gens croient que nos actions et nos œuvres sont choses à volonté, que dans le magasin aux idées nouvelles, nous en avons tiré une pour laquelle nous avons décidé de parler, d'agir, de combattre et de souffrir de

parti pris, comme ferait par exemple un philologue qui choisirait un classique, au commentaire duquel il consacrerait toute sa vie... Non, certes, nous ne prenons pas l'idée, mais c'est elle qui nous saisit, nous mène en esclaves, et nous pousse à coups de fouet dans l'arêne, où il nous faut combattre pour elle comme des gladiateurs violentés. Il en est ainsi de tout véritable tribunat ou apostolat. C'était une douloureuse confession, quand Amos dit au roi Amazia : — Je ne suis ni prophète ni fils de prophète, mais seulement un vacher qui cueille des mûres ; mais le Seigneur m'a retiré de mon troupeau et m'a dit : Va et prophétise. Ce fut une douloureuse confession, quand le pauvre moine qui parut, accusé, devant l'empereur et tout l'empire à Worms, déclara impossible toute rétractation de sa doctrine, malgré la profonde humilité de son cœur, et termina par ces mots : — Je suis entre vos mains, je ne puis rien davantage; que Dieu me soit en aide! Amen!

Si vous connaissiez cette sainte violence, vous cesseriez de nous insulter, de nous calomnier, de nous diffamer... En vérité, nous ne sommes point les maîtres, mais bien les ser-

viteurs de la parole. Ce fut une douloureuse confession, quand Maximilien Robespierre dit : — Je suis esclave de la liberté.

Et moi aussi, je veux faire aujourd'hui une confession. Ce ne fut pas un vain caprice de mon cœur qui me fit quitter tout ce qui m'était cher, ce qui me charmait et me souriait dans la patrie. Là, plus d'un être m'aimait...; par exemple, ma mère... Et pourtant, je partis, sans savoir pourquoi, je partis parce qu'il le fallait. Plus tard, je me sentis l'âme bien fatiguée : j'avais tant fait le métier de prophète avant les journées de juillet, que le feu intérieur m'avait presque consumé ; mon cœur était aussi épuisé par les paroles puissantes qui s'en étaient arrachées, que le ventre d'une femme qui devient mère.

Je me mis à réfléchir que vous n'aviez plus besoin de moi ; que je veux à la fin vivre pour moi, aussi, me composer de belles poésies, des comédies et des nouvelles, de tendres et amusants jeux d'esprit qui se sont amassés dans la boîte de mon cerveau, et que je puis retourner paisible dans le pays de la poésie, ou jadis j'avais vécu si heureux.

Et puis, je n'aurais pu choisir un endroit où

je fusse mieux pour mettre à exécution ce projet. C'était dans une petite campagne, tout au bord de la mer, près du Hâvre-de-Grâce, en Normandie. Vue admirable sur la grande mer du Nord, aspect éternellement changeant et simple tout à la fois; aujourd'hui, la tempête furieuse, demain, le calme caressant; et dans le ciel au-dessus, les blanches caravanes de nuages, gigantesques et merveilleuses, comme si c'étaient les ombres de ces Normands qui promenaient jadis sur ces eaux leur vie audacieuse. Sous ma fenêtre s'épanouissaient les plantes et les fleurs les plus aimables, des roses qui me regardaient d'un air amoureux, de rouges œillets aux parfums modestes et suppliants, et des lauriers qui montaient le long du mur jusqu'à moi, et faisaient presque irruption dans ma chambre, comme une gloire qui nous poursuit. Oui, jadis je courais, consumé d'amour, après Daphné; c'est aujourd'hui Daphné qui court après moi, comme une prostituée, et se glisse dans ma chambre à coucher. Ce que je désirais jadis m'est importun maintenant; je voudrais vivre en repos, et souhaiterais de bon cœur qu'aucun homme ne parlât de moi. Et je voulais poétiser de paisibles

chants, et seulement pour moi, ou tout au plus pour les relire à quelque rossignol caché. Cela me réussit d'abord ; mon âme fut de nouveau bercée par l'esprit de poésie. De nobles formes bien connues et des images dorées commençaient à poindre dans ma mémoire ; je me trouvais aussi rêveur, aussi enivré de visions, aussi enchanté qu'autrefois, et n'avais plus qu'à transcrire avec une plume tranquille ce que je venais de sentir et de penser : je commençais.

Or, chacun sait que, dans une pareille disposition, on ne peut toujours demeurer calme dans sa chambre, et qu'on se met souvent à courir la campagne, le cœur gonflé d'enthousiasme et les joues brûlantes, sans se soucier de sentier ni de chemin. C'est ce qui m'arriva ; et, sans savoir comment, je me trouvai tout d'un coup sur la grand'-route du Hâvre, et, devant moi passaient, hautes et lentes, plusieurs grandes voitures de paysans, chargées de toutes sortes de misérables coffres, de caisses, d'ustensiles à vieilles formes franques, de femmes et d'enfants. Des hommes marchaient auprès ; et ma surprise ne fut pas médiocre, quand je les entendis parler..... Ils parlaient allemand, dans le dialecte souabe. Je compris

tout de suite que c'étaient des émigrants ; et, quand je les considérai plus attentivement, un sentiment soudain me parcourut, tel que je ne l'avais jamais éprouvé de ma vie : tout mon sang reflua violemment au cœur et frappa la poitrine, comme s'il lui fallait sortir de mon sein, et sortir le plus promptement possible ; mon haleine s'arrêta. Oui, c'était la patrie elle-même qui me rencontrait sur ce chemin ; sur ces charriots était assise la blonde Allemagne, avec ses yeux bleu foncé, ses figures confiantes et trop réfléchies ; et, dans le coin de la bouche, cette déplorable simplicité bornée qui, jadis, m'avait si fort ennuyé et chagriné, mais qui m'affectait en ce moment d'une façon mélancolique : car si j'avais autrefois, dans les beaux jours de la jeunesse, souvent persiflé avec humeur les sottises et les *philistineries* nationales, si j'avais eu à vider maintes fois avec la patrie heureuse et engourdie comme un bourgmestre, lente comme un limaçon, quelque petite querelle domestique, ainsi que cela peut arriver dans les grandes familles, tout souvenir de cette nature se trouva éteint dans mon âme quand je vis la patrie dans l'infortune, à l'étranger, en exil. Ses défauts même

me devinrent chers et précieux en un instant ; j'étais réconcilié avec ses habitudes mesquines, et je lui pressai la main, je pressai la main de ces émigrants allemands, comme si je donnais à la patrie la poignée de main d'un traité d'amitié renouvelée, et nous parlâmes allemand. Ces hommes aussi étaient bien contents d'entendre ces sons sur une grande route étrangère ; les ombres soucieuses qui couvraient leurs figures s'évanouirent : un peu plus ils auraient souri. Les femmes aussi, parmi lesquelles il en était plusieurs de très-jolies, me crièrent du haut des voitures leur sentimental *Dieu te salue !* et les petits garçons me saluèrent poliment et en rougissant, et les tout petits enfants m'envoyèrent des vagissements d'amitié de leurs petites bouches sans dents. — Et pourquoi avez-vous quitté l'Allemagne ? demandai-je à ces pauvres gens. — Le pays est bon, et nous aurions bien aimé à y rester, me répondaient-ils, mais nous n'avons pu endurer cela plus long-temps.

Non ! je ne suis point de ces démagogues qui ne cherchent qu'à exciter les passions, et je ne veux point rapporter tout ce que, sur la route du Hâvre, sous la voûte du ciel, j'ai entendu

raconter des énormités des nobles et très-sérénissimes oppresseurs de notre patrie; encore, la grandeur de la plainte n'était pas dans les paroles, mais dans le ton simple et droit avec lequel elles étaient dites ou plutôt soupirées. Ces pauvres gens n'étaient pas non plus, eux, des démagogues; le refrain final de chacune de ces plaintes était toujours : « Que devions-nous faire? Fallait-il faire une révolution? »

Je le jure par tous les dieux du ciel et de la terre : la dixième partie de ce que ces gens ont enduré en Allemagne, eût amené en France trente-six révolutions, et coûté à trente-six rois la couronne avec la tête.

— Et pourtant nous aurions supporté tout cela, et nous ne serions pas partis, dit un Souabe octogénaire; mais nous l'avons fait à cause des enfants. Ils ne sont pas encore si fort accoutumés à l'Allemagne, eux, et peut-être pourront-ils devenir heureux à l'étranger : mais certainement ils auront aussi bien des choses à supporter en Afrique.

Ces pauvres gens allaient à Alger, où on leur avait promis, à des conditions favorables, une certaine quantité de terrain pour s'y établir. — Le pays doit être bon, disaient-ils; mais il y

a, nous a-t-on dit, beaucoup de serpents venimeux qui peuvent faire bien du mal, et l'on a beaucoup à souffrir des singes qui volent les fruits dans les champs, ou enlèvent les enfants et les emmènent dans les bois. C'est cruel; mais chez nous le bailli est venimeux aussi, quand on ne paie pas l'impôt; et les champs sont bien plus ruinés encore par le gibier et par la chasse, et puis on prend nos enfants pour les mettre dans les soldats. — Que devions-nous faire? Fallait-il faire une révolution?

Pour l'honneur de l'humanité, je dois parler ici de la sympathie qui, au dire de ces émigrants, les accueillait par toute la France, à chaque station de leur douloureux trajet. Les Français ne sont pas seulement le peuple le plus spirituel, mais encore le plus charitable. Les plus pauvres même tâchaient de montrer à ces malheureux étrangers quelque amitié, les aidaient activement à charger et à décharger les voitures, leur prêtaient les chaudrons de cuivre pour la cuisine, fendaient le bois avec eux, portaient de l'eau et prenaient leur part du blanchissage. J'ai vu de mes propres yeux une mendiante française donner à un pauvre petit Souabe un morceau de son pain, ce dont

je vins la remercier cordialement. Il faut encore remarquer que les Français ne connaissent que la misère matérielle de ces gens : ils ne peuvent pas comprendre pourquoi ces Allemands ont quitté leur patrie. Car, lorsque les vexations des hauts et puissants seigneurs deviennent tout-à-fait insupportables aux Français, ou que ceux-ci les trouvent seulement trop incommodes, il ne leur prend cependant pas l'idée de s'enfuir pour cela : ils préfèrent bien plutôt donner des passeports à leurs oppresseurs : ils les jettent à la porte du pays, où ils demeurent eux-mêmes fort agréablement; en un mot, ils font une révolution.

Pour moi, il me resta de cette rencontre un profond chagrin, une humeur noire, et dans le cœur, un découragement de plomb dont je ne pourrai jamais donner l'idée avec des paroles. Moi, qui tout-à-l'heure chancelais d'ivresse arrogante comme un vainqueur, je revenais maintenant abattu et bien malade, comme un homme brisé. En vérité, ce n'était pas l'effet d'un patriotisme subitement réveillé. Je sentais que c'était quelque chose de plus noble, de meilleur. D'ailleurs, tout ce qui porte le nom de patriotisme, m'est pénible depuis long-

temps. Oui, j'ai pu même jadis prendre en dégoût la chose elle-même, quand je vis la mascarade de ces noirs imbéciles qui ont fait du patriotisme leur métier régulier et ordinaire, se sont accoutrés d'un costume assorti au métier, se sont réellement partagés en maîtres, compagnons et en apprentis, et avaient leur salut et leurs signes de passe, avec lesquels ils s'en allaient s'escrimer dans le pays. Je dis s'escrimer, dans le sens le plus canaille des Teutomanes; car la véritable et noble escrime, avec le glaive, n'a jamais fait partie des us et coutumes de ce corps de métier. Leur père Jahn, Jahn, le père de la maîtrise, fut, comme chacun sait, aussi lâche qu'absurde pendant la guerre avec la France. Ainsi que le maître, la plupart des compagnons n'étaient que des espèces vulgaires, des hypocrites mal léchés, dont la grossièreté n'était pas même de bon aloi. Ils savaient fort bien que la simplicité allemande considère encore aujourd'hui la rudesse comme un indice de courage et de loyauté, quoiqu'un regard jeté dans nos maisons de correction pût suffire à démontrer que des gredins sont rudes aussi, de même que beaucoup de lâches. En France, le courage est civilisé et poli, et la loyauté

porte des gants et vous tire le chapeau. En France, le patriotisme consiste dans l'amour pour le pays natal, parce qu'il est en même temps la patrie de la civilisation et des progrès de l'humanité. Le susdit patriotisme allemand consistait, au contraire, dans la haine contre la France, dans la haine contre la civilisation et le libéralisme. N'est-ce pas, que je ne suis pas un patriote, moi qui loue la France?

Il y a quelque chose de particulier dans le patriotisme, dans le véritable amour de la patrie. On peut aimer son pays, et ne s'en être jamais aperçu, même à l'âge de quatre-vingts ans; mais il faut pour cela n'avoir jamais quitté son foyer. Ce n'est que dans l'hiver qu'on reconnaît la nature du printemps; et c'est derrière le poêle qu'on trouve les meilleures chansons de mai. L'amour de la liberté est une fleur qui naît en prison, et c'est là qu'on sent le prix de la liberté. Ainsi, l'amour de la patrie allemande commence aux frontières d'Allemagne, surtout à la vue de l'infortune allemande sur une terre étrangère. J'ai devant moi, en ce moment, un livre qui contient les lettres d'une amie qui est morte; et je fus tout ému en lisant hier le passage suivant, où elle décrit

l'impression que lui fit l'aspect de ses compatriotes à l'étranger pendant la guerre de 1813.

« J'ai versé toute la nuit d'amères larmes d'attendrissement et de douleur ! Oh ! je n'avais jamais su que j'aimais autant mon pays ! C'est comme celui auquel la physiologie n'a pas appris à connaître le prix de son sang : si on lui en tire, l'homme tombe. »

C'est bien cela. L'Allemagne, c'est nous-mêmes. Et c'est pour cela que je me sentis soudainement abattu et malade, à l'aspect de ces émigrants, de ces grands ruisseaux de sang qui coulent des blessures de la patrie, et vont se perdre dans le sable d'Afrique. C'est cela ; c'était comme une perte corporelle, et je sentais dans l'âme une douleur presque physique. En vain cherchai-je à me calmer par d'excellentes raisons : l'Afrique est aussi un bon pays, et les serpents n'y dardent pas l'amour chrétien, et les singes n'y sont pas aussi repoussants que les singes allemands... Pour me distraire, je me fredonnai une chanson ; mais il se trouva que c'était la vieille chanson de Schubart :

. . . .

Wir sollen über land und meer
Ins heisse Afrika.

(Il nous faut passer les terres et les mers pour aller dans l'Afrique brûlante.)

. . . .

An Deütschlands grenzen füllen wir
Mit erde noch die hand;
Und küssen sie, das sey dein dank
Fur schirmung, pflege, speis' und trank
Du liebes vaterland.

(A la frontière d'Allemagne, nous remplissons encore nos mains avec de la terre, et nous la baisons : que ce soit notre remercîment pour l'abri, les soins de l'enfance, la nourriture et le breuvage que tu nous a donnés, douce patrie!)

Je n'ai pu retenir constamment que ces vers de la chanson que j'avais entendue dans mon enfance; et toujours ils me sont revenus à l'esprit chaque fois que j'ai passé la frontière d'Allemagne. Je ne sais pas non plus grand'-chose sur l'auteur, sinon que c'était un pauvre poète allemand; qu'il fut détenu la plus grande partie de sa vie dans une forteresse, et qu'il aimait la liberté. Il est mort et vermoulu depuis longtemps, mais sa chanson vit encore; car on ne peut jeter dans une forteresse la parole, et l'y faire pourrir.

Je vous jure que je ne suis pas un patriote; et si j'ai pleuré ce jour-là, ce fut à cause de la petite fille. Le soir approchait, et une toute petite fille allemande que j'avais déjà remarquée parmi les émigrants, était debout sur la grève, comme absorbée dans ses réflexions, et regardait dans l'éloignement de la vaste mer. La pauvre petite pouvait bien avoir huit ans; elle portait deux jolies petites tresses de cheveux, un petit jupon souabe, court, en flanelle rayée; son visage était d'une pâleur maladive, son œil grand et sérieux, et elle me demanda d'une voix tremblante d'inquiétude, et pourtant curieuse, si ce n'était pas là l'*Océan?*...

Je demeurai bien avant dans la nuit au bord de la mer, à pleurer. Je n'ai pas honte de ces larmes. Achille aussi pleura sur le rivage, et sa mère, la déesse aux pieds d'argent, fut obligée de s'élever du milieu des flots pour le consoler. Moi aussi, j'ai entendu dans l'onde une voix, mais moins consolatrice, plus excitante, et pourtant sage au fond. Car la mer sait tout: les étoiles lui confient pendant la nuit les mystères les plus cachés du ciel; dans ses profondeurs, gisent avec les empires fabuleux engloutis, les vieilles traditions disparues de la terre; elle

colle à tous les rivages les mille oreilles curieuses de ses vagues, et les fleuves qui accourent à elle, lui apportent toutes les nouvelles qu'ils ont entendues dans les profondeurs éloignées des continents, ou recueillis du babillage des petits ruisseaux et des sources des montagnes... Mais si la mer vous révèle ses secrets, et vous murmure dans le cœur la grande parole rédemptrice de l'univers, alors, adieu repos ! adieu les paisibles rêveries ! adieu les nouvelles et les comédies que j'avais déjà si joliment commencées, et que je ne terminerai pas de si tôt maintenant !

Les couleurs d'or de l'ange se sont depuis ce temps presque entièrement desséchées sur ma palette, et il n'est resté de liquide qu'un rouge crû qui ressemble à du sang, et avec lequel on ne peut peindre que des lions rouges. Ainsi, mon prochain livre sera purement et simplement un lion rouge, ce que je prie le très-honorable public de vouloir bien me pardonner, à raison de l'aveu ci-dessus.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

